LIEUTENANT X

LANGELOT ET LE SATELLITE

BIBLIOTHÈQUE VERTE

LIEUTENANT X

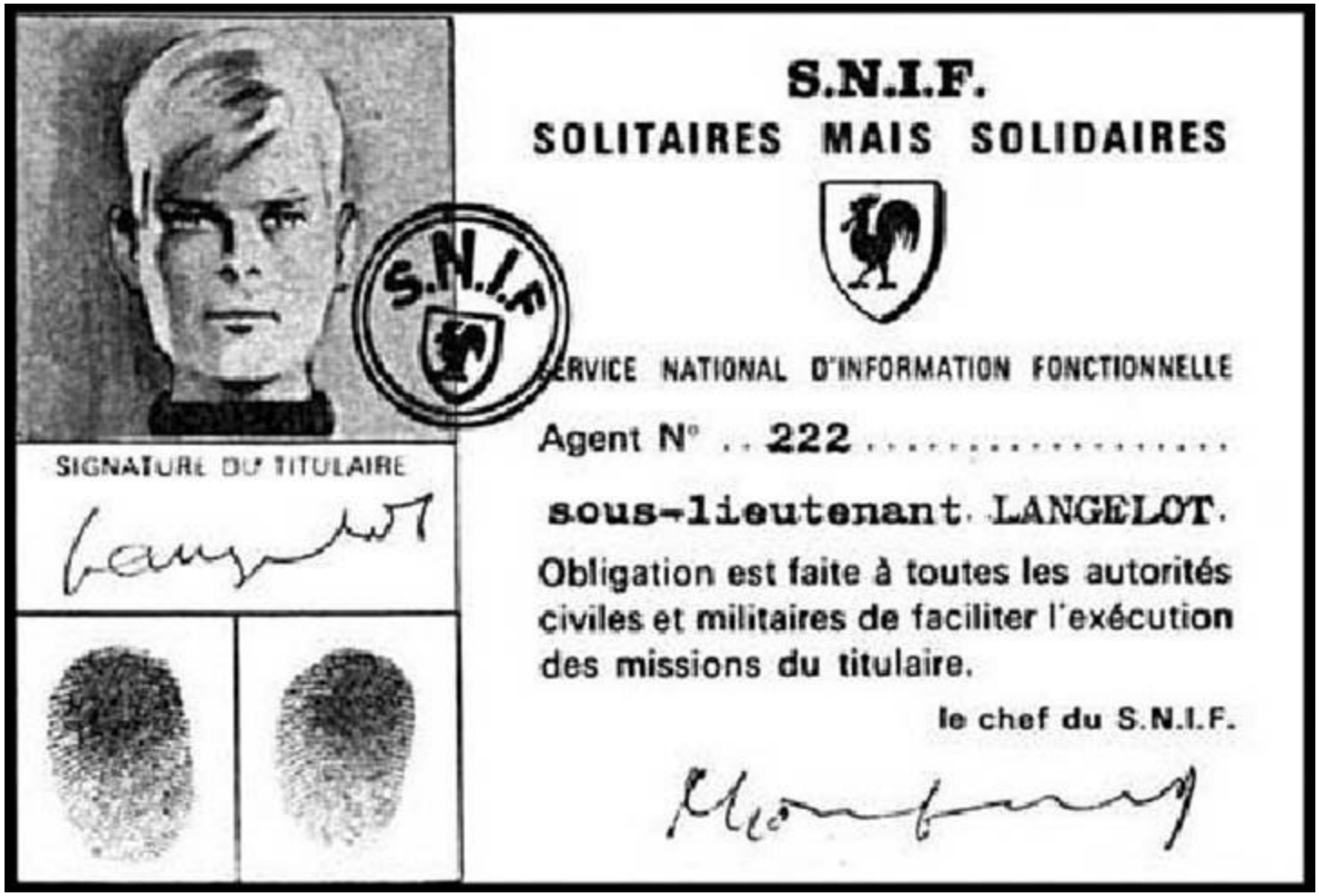
LANGELOT
ET LE SATELLITE

ILLUSTRATIONS DE MAURICE PAULIN

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

HACHETTE

PREMIÈRE PARTIE


S.N.I.F.
SOLITAIRES MAIS SOLIDAIRES
S.N.I.F
ERVICE NATIONAL D'INFORMATION FONCTIONNELLE
Agent N° .. 222 .....
sous-lieutenant LANGELOT.
Obligation est faite à toutes les autorités civiles et militaires de faciliter l'exécution des missions du titulaire.
le chef du S.N.I.F.
SIGNATURE DU TITULAIRE

1

« Bonjour, monsieur Jules, dit Langelot.

— Bonjour, monsieur Lissou, répondit le garçon de café. Un grand crème-pain-beurre, comme d'habitude ?

— Comme d'habitude, monsieur Jules. »

Langelot grimpa sur le tabouret et se regarda dans la glace derrière le comptoir.

Dix-huit ans, les traits menus, mais durs, le regard innocent, le front barré d'une mèche blonde, tel lui apparaissait Jean-Jacques Lissou, reflété entre deux rangées de bouteilles.

Qui pouvait se douter que ce consommateur des plus ordinaires, en chandail vert, pantalon gris et chaussures de sport, était un agent du S.N.I.F., service secret français qui donnait des sueurs froides à tous les espions du monde ?

Que dirait M. Jules, lui qui aimait tant les romans d'espionnage, si jamais il apprenait la véritable identité de son client ?

Un instant, Langelot sourit à cette idée. Mais, bien sûr, M. Jules ne saurait jamais rien. Car, si les agents secrets des romans ont coutume de mener grand

tapage, la première obligation de leurs collègues véritables est de passer inaperçus.

Il y avait quinze jours que Langelot était devenu Jean-Jacques Lissou ; quinze jours qu'il habitait ce quartier ; quinze jours que, tous les matins, il venait déjeuner dans ce café et ouvrait son journal à la page des petites annonces.

Tous les habitués commençaient à le savoir : Jean-Jacques Lissou cherchait du travail.

Au demeurant, bien qu'il lui arrivât de noter ostensiblement une adresse ou un numéro de téléphone, ses recherches s'arrêtaient là.

Il attendait la publication d'une certaine annonce dont il connaissait le libellé par cœur. Elle avait été composée en sa présence par le capitaine Montferrand, du Service National d'Information Fonctionnelle (S.N.I.F.), et M. Houchoir, président directeur général d'une série de sociétés, dont la Société française d'études et de construction de générateurs et d'amplificateurs magnétiques quantiques (S.F.E.C.G.A.M.Q.).

Montferrand avait dit :

« Une quinzaine de jours… Le temps que les gens du quartier s'habituent à votre figure… »

Ce matin-là, donc, comme tous les matins, Langelot déplia son journal après avoir bu une gorgée de café. Politique, faits divers, reportages… Ah ! voilà les offres d'emploi.

Du premier coup d'œil, il reconnut la sienne. Mais son visage ne trahit rien. Un simple coup de crayon dans la marge, et Langelot poursuivit patiemment la lecture d'autres annonces, prenant la peine d'en souligner certaines qu'il était sûr de ne jamais utiliser.

2

« Lab. spéc. phys. corps sol. ch. col. 20-30 a., lib. obl. mil., lic. sc. ou sub. st. sér. ds lab. anal. Env. CV ms à S.F.E.C.G.A.M.Q. dir. pers. 80, av. Messine. »

C'est-à-dire :

« Laboratoire spécialisé dans la physique du corps solide cherche un collaborateur de 20 à 30 ans, libéré de ses obligations militaires, licencié ès sciences ou ayant subi un stage sérieux dans un laboratoire analogue. Envoyer curriculum vitae manuscrit à la S.F.E.C.G.A.M.Q., service de la direction du personnel. »

« Vous trouvez quelque chose, monsieur Lissou ? demanda le garçon de café.

— Les annonces sont toujours tentantes, monsieur Jules. J'hésite entre deux postes : mécanicien tôlier et esthéticienne pédicure.

— Ah ! monsieur Lissou, vous avez toujours le mot pour rire ! »

Langelot rentra chez lui. Une petite chambre de bonne, au septième étage. Il s'installa devant une table branlante et se mit à écrire.

« LISSOU, Jean-Jacques.

Né le… à Nantes.

Père : Paul Lissou, industriel, 80, av. Jean-Jaurès, Nantes, Loire-Atlantique.

Études secondaires : lycée Bugeaud.

Baccalauréat complet.

Un an de stage au Laboratoire « Laser-Maser » de la Défense nationale.

Situation militaire : réformé. »

Cette dernière mention lui ferait sans doute du tort. Mais il fallait bien respecter la biographie du vrai Jean-Jacques Lissou – au moins sur les points faciles à vérifier.

« Pauvre gars ! songea Langelot. J'espère qu'il s'en tirera… »

Que faisait-il maintenant, le vrai Jean-Jacques ? Dans quel pays d'Afrique noire suait-il sang et eau ? On lui avait donné cinq ans pour racheter les « grosses sottises » qu'il avait commises et il s'y était mis courageusement.

Faible, imprudent, gâté par la vie, il avait tout de même décidé, à un certain moment, de faire face à une situation franchement délicate. Il était allé trouver son père et lui avait dit : « Voilà, papa. J'ai signé des chèques sans provision, j'ai fait des faux et puis une ou deux petites escroqueries. Maintenant quelqu'un qui se fait appeler le B.I.D.I. essaie de me faire chanter. J'ai préféré tout t'avouer. Tu m'aideras à remonter le courant, dis ? »

M. Lissou était tombé de son haut. Il avait toujours traité Jean-Jacques avec une indulgence sans limites, persuadé que son fils ne pouvait être qu'un honnête garçon, aussi riche en vertus qu'en talents. Il se révélait que Jean-Jacques avait peu de talents et moins de vertus. Quant à l'honnêteté, il en manquait totalement.

Le père s'était aussitôt adressé à l'avocat de la famille. À force d'argent, on pourrait sûrement étouffer les scandales qui allaient bientôt éclater ?… L'avocat avait répondu par la négative. Le jeune homme s'était rendu coupable de délits qui tombaient sous le coup de la loi : l'affaire était du ressort de la justice.

M. Lissou, habitué à résoudre par les relations tous les problèmes que l'argent ne résolvait pas, avait alors fait appel à un sien ami, ex-chef de cabinet d'un général :

« Tu dois bien avoir conservé quelques accointances dans la police ou chez les juges d'instruction… »

Trois jours plus tard, un homme de quarante-cinq ans environ, coiffé en brosse et boitant légèrement, entrait dans le bureau de l'industriel. Le visiteur se présentait sous le nom de M. Roger Noël. C'était, en réalité, le capitaine Montferrand.

L'émissaire du S.N.I.F. n'y était pas allé par quatre chemins :

« Monsieur, mettons d'abord trois choses au point. Premièrement, je ne suis pas policier, mais militaire. Deuxièmement, je n'ai nullement l'intention de vous aider à faire échapper votre fils aux conséquences de ses actes. Troisièmement, si vous n'étiez pas M. Lissou, industriel, mais M. Lissou, poinçonneur au métro, mes propositions seraient identiques. Est-ce clair ?

— Parfaitement.

— Dans le cas de votre fils, une seule circonstance peut présenter quelque intérêt pour moi. Il prétend que le B.I.D.I. a tenté de le faire chanter. Par quel moyen ?

— On lui demande de livrer les secrets de fabrication de l'encaustique Lissou.

— En échange de… ?

— On ne fera pas usage d'un chèque sur lequel il a… »

M. Lissou s'était troublé, sous l'œil glacé de son visiteur.

« Sur lequel il a eu la légèreté d'imiter la signature d'un de ses oncles, avec qui nous sommes brouillés…

— Fort bien. Dans quelles conditions a eu lieu l'entrevue avec le maître chanteur ?

— Il n'y a pas eu d'entrevue. Tout s'est passé par téléphone.

— Qu'a répondu votre fils ?

— Il a demandé le temps de la réflexion et il est venu me trouver, comme le bon petit enfant qu'il est resté au fond de lui-même. Il a un cœur d'or, vous savez. »

Montferrand avait tiré sa pipe et s'était mis à la bourrer sans s'attendrir sur le bon petit enfant.

« Dans ces conditions, je peux, monsieur, vous proposer ceci :

« Votre fils disparaîtra pour cinq ans. Pendant cette période, il sera astreint à un travail pénible, dans un pays difficile, où il vivra sous un faux nom. Je me charge de lui procurer le nom et le travail. En attendant, mon

service – qui dispose d'une certaine influence – interviendra pour que les dossiers compromettants dorment dans des classeurs où personne ne mettra jamais le nez. Au bout de cinq ans, le jeune Jean-Jacques sera rendu à la vie « normale ». S'il s'est conduit, pendant cette période, avec l'honnêteté et le sérieux que j'entends exiger de lui, mon service interviendra une nouvelle fois, et les dossiers en question se volatiliseront – à condition que les personnes lésées soient dédommagées, mais le travail de votre fils y pourvoira. Bien entendu, vous ne serez pas autorisé à correspondre avec lui, du moins les premiers temps.

— Un instant. Ce que vous me proposez là me paraît quelque peu… incongru. Jamais les peccadilles que mon garçon a pu commettre ne l'enverront en prison pour cinq ans ! Dix mois tout au plus, je me suis renseigné.

— Ce n'est pas en prison que je l'envoie, moi, avait répliqué « M. Noël » en aspirant beaucoup de fumée.

— Je ne suis pas certain de vous bien comprendre. Vous comptez engager Jean-Jacques dans votre service ?

— Certainement pas. Mon service a besoin d'hommes. Pas de fils à papa réformés par protection…

— En ce cas, je ne vois pas l'avantage que vous retirez de notre

transaction. Est-ce simplement pour m'obliger que vous… ?

— Non, monsieur Lissou. Ce n'est pas pour vous obliger. En échange de notre intervention, je vous demande, pendant ces cinq ans, la libre disposition de l'identité de votre fils.

— La libre disposition… ? Vous voulez dire que l'un de vos agents, par exemple, pourra exécuter des missions sous le nom de Jean-Jacques Lissou ?

— Précisément.

— Et que, si les gens me posent des questions, je devrai répondre qu'il s'agit bien de mon fils ?

— Exact.

— Monsieur, je ne sais vraiment que vous répondre. C'est très inquiétant pour moi de penser qu'un inconnu s'adonnera à je ne sais quelles occupations sous le couvert d'un patronyme éminemment respectable. »

Montferrand s'était levé :

« Je ne savais pas que les occupations auxquelles s'adonnait votre fils lui-même faisaient tant d'honneur à votre patronyme. Mais, après tout, les points de vue diffèrent. Vous et moi, nous n'avons peut-être pas le patronyme chatouilleux au même endroit. Bonsoir, monsieur. »

C'était Jean-Jacques qui avait rattrapé le visiteur sur le perron.

« Papa affirme que vous me proposez quelque chose de très difficile. Je n'ai jamais rien fait de difficile, dans la vie. Vous ne croyez pas que je pourrais essayer ? »

Montferrand avait regardé attentivement le garçon pendant quelques instants. Il était trop bien habillé pour le goût austère de l'officier, et il avait le menton fuyant ; au reste, il paraissait sincère.

« Écoute, mon gars, lui avait dit Montferrand, qui ne tutoyait jamais personne. Je veux bien m'occuper de toi. Seulement, je te préviens : quand je m'occupe des gens, c'est généralement à coups de trique. »

Jean-Jacques avait battu des paupières, puis, forçant ses yeux à rencontrer ceux de l'officier :

« J'aimerais bien en tâter un peu, si ça ne vous fait rien. »

Une demi-heure après, la carte d'identité de Jean-Jacques était dans la poche de Montferrand. Trois semaines plus tard, le jeune Lissou, ex-représentant de la jeunesse dorée de Nantes, déchargeait des caisses de

sardines dans un supermarché de Bobo-Dioulasso.

Depuis lors, un an s'était passé.

Chose curieuse, aucune enquête n'avait été menée pour retrouver le maître chanteur.

Simplement, le jeune Lissou Jean-Jacques avait disparu de la circulation.

Les dossiers en possession de la justice se couvraient de poussière. M. Lissou avait dédommagé les personnes et sociétés escroquées ; son fils le remboursait peu à peu sur son salaire, par l'intermédiaire de « M. Noël » ; et le maître chanteur ne donnait plus signe de vie, attendant la réapparition de sa victime…

3

Langelot joignit une lettre au curriculum vitae, précisa qu'il pouvait produire son certificat de fin de stage du laboratoire « Laser-Maser » et posta le tout.

Ce ne fut pas sans inquiétude qu'il attendit la réponse.

En effet, M. Houchoir, président directeur général de la société, ne pouvait s'occuper d'embauche sans exciter les soupçons de ses collaborateurs. Le directeur du personnel, lui, n'étant pas dans la confidence, traiterait la candidature de Langelot comme celle de n'importe quel jeune physicien à la recherche d'un emploi – non comme celle d'un agent secret introduit dans la maison pour y exécuter une mission spéciale.

« Il faut jouer le jeu, avait dit Montferrand à M. Houchoir lui-même. Hormis vous, personne ne doit être au courant. Qui est le traître ? Est-ce la femme de ménage ou le directeur administratif ? Vous n'en savez rien. De notre côté, si nous ne sommes plus capables de faire embaucher un agent en le faisant passer pour un physicien, nous n'avons qu'à aller planter nos choux ! »

Si la candidature de Langelot était repoussée, les chefs du S.N.I.F. lui feraient des reproches, et les reproches de Montferrand n'étaient généralement pas très agréables à entendre…

Deux jours après avoir posté sa lettre, Langelot fut convoqué avenue de Messine.

Dans le métro, le jeune agent secret fut pris de compassion pour son propre personnage :

« J'ai fait des grosses sottises, j'ai été repêché, j'ai subi un stage d'un an comme manipulateur de laboratoire, et, maintenant, je cours ma première chance d'homme. Si je ne suis pas embauché, papa va être furieux… Que faut-il faire pour plaire aux gens qui vont me recevoir ? À quoi ressemble un directeur du personnel ?… »

Avenue de Messine, une jeune et charmante hôtesse siégeait entre deux plantes grasses.

« Vous avez un rendez-vous, monsieur ? »

Elle souriait, avenante.

« J'ai une convocation du directeur du personnel… »

Il tendit la feuille.

« Je vais voir si on peut vous recevoir maintenant… »

Elle se mit à téléphoner à des postes divers et hiérarchiquement échelonnés.

« Dites-moi, mademoiselle, quelle tête a-t-il, ce directeur du personnel ? Moi, j'aimerais bien qu'il vous ressemble. »

L'hôtesse fit un effort pour paraître scandalisée :

« Le directeur du personnel s'appelle Mme Martinet.

— Une femme ?

— Une femme.

— Ça lui fait toujours un point de commun avec vous. Et pour le reste… ? »

L'hôtesse, renonçant à son sérieux, boucha le micro avec la main :

« Pour le reste, c'est une vieille buse. Vous jugerez vous-même. »

La description était cruelle mais non pas injuste. Mme Martinet portait de grosses lunettes de myope ; ses cheveux lissés par petites mèches autour de son front rappelaient un plumage ; le ramage ne valait pas mieux.

« Jeune homme, je vous ai convoqué en réponse à votre lettre. Mais n'allez pas vous figurer que vous êtes déjà en place. J'ai reçu plusieurs

candidatures et, bien sûr, je me propose de choisir le moins inapte des postulants. Vous prétendez avoir vingt et un ans ? Vous en paraissez dix-huit.

— Merci beaucoup, madame. Vous êtes bien aimable de me trouver l'air jeune. Pour l'instant, ça m'est un peu égal, mais d'ici une vingtaine d'années, je serai très content de paraître moins que mon âge. »

Mme Martinet baissa ses lunettes, ne vit plus rien du tout, les remit en place : ce jeune homme en complet strict se moquait-il d'elle ?

« Je vous aurais préféré plus vieux. Vous avez des papiers d'identité ? »

Langelot tendit la carte de Jean-Jacques Lissou : la photo avait été remplacée par le S.N.I.F., mais la date de naissance était celle du véritable propriétaire.

« Hum !… bon. Et alors vous prétendez avoir passé un an chez Laser-Maser ?

— Oui, madame. D'ailleurs, le directeur de Laser-Maser le prétend aussi. Voici le certificat. »

Nouvel effet de lunettes.

En réalité, Langelot n'avait passé que trois semaines dans le fameux laboratoire de la Défense nationale, vingt et un jours de travail intense complétés par vingt et une nuits d'enseignement en état de sommeil, selon les méthodes psychotechniques les plus modernes. L'ingénieur en chef dirigeant le laboratoire avait signé le certificat à la demande du S.N.I.F. : interrogé, il ne renierait pas sa signature.

« Et comment avez-vous fait pour entrer dans ce laboratoire, vous qui ne possédez aucune formation scientifique, à ce que je vois ? Vous n'avez pu être recruté sur titres !

— Oh ! non, madame. Pas sur titres. Sur relations, bien sûr ! »

Les lunettes descendirent jusqu'au bout du nez et remontèrent à leur place. Ce Lissou était-il un innocent ou un impertinent ? Il poursuivait :

« Papa a des tas de relations. Mais, maintenant, il veut que je devienne un homme par moi-même.

— Alors ?

— Alors, je suis ici. »

Mme Martinet se replongea dans la lecture du certificat.

« Ce papier est très élogieux. Je me demande si vous méritez tant de

compliments ou si c'est, une fois de plus, monsieur votre père…

— J'ai beaucoup travaillé, madame. Si vous saviez ! »

C'était exprimé avec tant d'ingénuité que la directrice se sentit fondre intérieurement : quel charmant jeune homme, se dit-elle, avec une si jolie mèche blonde sur le front ! Un peu godiche, sans doute, un peu gaffeur, mais certainement un très bon garçon.

On parla chiffres, on remplit des formules, on donna des coups de téléphone. Langelot passa une visite médicale, contracta une assurance, se fit remarquer dans tous les services administratifs. Une semaine plus tard, il était engagé.

4

Le laboratoire de la société était situé à Boulogne-Billancourt. Le professeur Steiner le dirigeait. C'était un excellent homme, qui travaillait pour l'amour de l'art. Il obtenait des résultats scientifiques admirables que protégeait le secret le plus strict.

« Mon enfant, dit le professeur à Langelot – il appelait ses collaborateurs « mon enfant » quel que fût leur âge –, votre visage m'est profondément sympathique. »

Il trouvait tout le monde sympathique.

« De toute évidence, poursuivit-il, je n'ai pas grand-chose à vous apprendre sur le laser classique, puisque vous avez passé un an chez ce grand savant qu'est l'ingénieur en chef Drain. Néanmoins, le laser à rubis n'est rien en comparaison du laser à diode semi-conductrice, sur lequel je suis en train de m'escrimer. J'ai déjà construit un modèle expérimental qui opère des miracles. Mais lorsque l'instrument sera tout à fait au point, vous verrez des applications littéralement fantastiques. D'un coup de laser à diode, vous abattrez un avion en plein vol ou bien vous opérerez l'ablation d'une tumeur cancéreuse sans avoir à trancher la peau !

— Sans avoir à trancher la peau ?

— Ni les muscles, mon cher enfant. Ce sera, je vous l'ai dit, fantastique. Pour l'instant, je ne peux vous demander de travailler avec moi à ces

recherches, car il y faut des connaissances que vous mettrez beaucoup d'années à accumuler, mais sachez que tout ce que vous ferez dans cette maison constituera un apport précieux à notre étude commune ! Le plus utile sera, je pense, que vous vous intéressiez d'abord aux tubes à éclairs. »

Langelot s'inclina. Il ne connaissait pas grand-chose aux tubes à éclairs, mais il devrait faire illusion à ses collègues pendant un temps assez prolongé pour que le gibier qu'il chassait sautât sur l'appât.

Le lendemain, il signait du nom de Lissou la déclaration suivante :

« Je m'engage formellement à garder le secret le plus absolu sur toutes les recherches auxquelles je pourrais participer ou dont j'entendrais parler. Je déclare avoir pris connaissance des sanctions prévues par la loi pour réprimer l'espionnage industriel. Je m'engage également à ne pas prendre de notes, même personnelles, sur aucun sujet dont je pourrais avoir connaissance dans le cadre de mes activités au laboratoire de la S.F.E.C.G.A.M.Q. »

5

Le piège était amorcé.

Les trois premières semaines, il ne se passa rien.

Montferrand avait eu raison de dire :

« Voilà une mission de pure routine ; excellente, mon cher Langelot, pour votre formation d'agent secret. Du travail de précision, d'attente, sans tapage. Parfait pour débutants. »

La suite des événements allait lui donner un démenti éclatant, mais personne encore n'en savait rien.

« Les chasseurs de fauves attachent une chèvre à un piquet pour attirer le lion, songeait Langelot. Au cours de ma dernière mission[1], j'ai fait jouer ce rôle par ma chère Choupette. À mon tour d'être la chèvre. Je trouve ça plutôt rigolo. »

Ce fut « rigolo » les premiers jours. Puis une sorte de tension s'établit autour de Langelot. Il la sentait en lui et en dehors de lui.

L'ennemi, pensait-il, l'avait repéré, et préparait son attaque…

Un matin, Langelot était penché sur un microscope électronique et étudiait la structure d'un rubis synthétique, cristal d'alumine dans lequel on

avait introduit une petite quantité de chrome.

La secrétaire du laboratoire vint lui mettre la main sur l'épaule :

« Monsieur Jean-Jacques, on vous demande au téléphone. »

En règle générale, les employés n'avaient pas le droit de recevoir d'appels privés au laboratoire. Du reste, personne ne connaissait le nouvel « emploi » de Langelot, sinon ses chefs du S.N.I.F. qui avaient d'autres moyens de communiquer avec lui. Donc, c'étaient enfin « les autres ».

« Merci, mademoiselle. »

Il se leva sans se presser et se dirigea vers le téléphone d'une démarche féline, celle des hommes dont le métier est de courir des dangers.

« Allô ?

— Allô, Jean-Jacques Lissou ?

— Qui le demande ?

— Un ami.

— Les appels privés sont interdits, monsieur.

— Ah ! ah ! Interdits… »

À l'autre bout du fil, la voix était gouailleuse, vulgaire.

La mémoire de Langelot, spécialement dressée à ce genre de travail, enregistrait les moindres détails de la conversation.

« Interdits ou pas, reprit la voix, j'ai pensé que cela vous intéresserait d'entendre parler encore une fois de l'affaire Barnabé… »

L'affaire Barnabé ? Une escroquerie mineure, à laquelle Jean-Jacques Lissou avait été mêlé. Pas d'erreur possible : la voix appartenait bien à quelqu'un des « autres ». À un représentant du B.I.D.I.

« Écoutez, dit Langelot, je ne sais pas qui vous êtes, mais j'ai l'impression que vous vous donnez beaucoup de mal pour rien. L'affaire Barnabé est réglée depuis longtemps.

— Réglée depuis longtemps ? Comme ça se trouve ! Alors nous pourrions peut-être discuter un peu le scandale Cernot. »

Cernot, le vieux Cernot à qui les amis de Jean-Jacques Lissou avaient extorqué des fonds, était remboursé et satisfait.

« J'ai l'impression, fit Langelot, que vous vous êtes trompé de collection de journaux : vous avez dû lire ceux de l'année dernière. Bonsoir. »

Il raccrocha.

La secrétaire le regardait avec de grands yeux étonnés :

« Vous en avez de drôles de communications, monsieur Jean-Jacques ! »

Il soupira :

« Mademoiselle, croyez-en ma vieille expérience, et n'écoutez jamais les communications des autres. Vous risquez d'apprendre des tas de choses désagréables sur vous-même. Ça m'est déjà arrivé. »

Elle allait répliquer. Le téléphone sonna.

« Pour vous, monsieur Lissou. Je sors. »

La tête haute, elle sortit du bureau et claqua la porte.

« Jean-Jacques Lissou ? interrogeait la même voix.

— Oui. Que me voulez-vous ?

— Faut pas t'énerver comme ça, mon gros. On ne te veut que du bien. Tu crois que ça ferait plaisir à tes nouveaux patrons d'apprendre que tu as trempé dans les petits tripotages Glum, par exemple ?

— Est-ce que c'est bien la peine de ressortir toutes ces vieilleries ? Je ne pense pas que vous en tiriez grand-chose. Puisque vous êtes si bien renseigné, vous devez savoir que j'ai tourné la page et que…

— Pas d'histoires. Si tu as tourné la page, c'est que la précédente n'était pas très propre. »

Cent fois, Langelot avait répété son rôle, tout seul. Comment se conduirait Lissou dans telle situation ? Que dirait-il ? Que sentirait-il ? Sans doute serait-il partagé entre l'angoisse et la fanfaronnade.

« Je vous répète, répliqua-t-il, que ce que mes patrons n'aiment pas, c'est qu'on téléphone au personnel aux heures de travail. Quant à Glum, Cernot et Barnabé, c'est vieux, c'est enterré. J'ai peut-être été un peu imprudent, mais papa a tout arrangé.

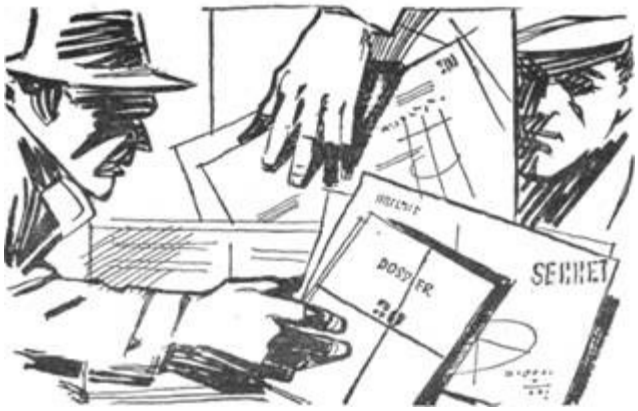
— Arrangé, arrangé, c'est vite dit. Tu es dans un laboratoire où on fait des recherches importantes. Ce genre d'employeurs n'aiment pas beaucoup que leurs employés aient un passé douteux, pouvant les avoir mis en relation avec des gens qui…

— Si vous vous croyez drôle, interrompit Langelot, vous vous trompez. Je ne suis en relations avec personne et je n'ai pas l'intention d'y entrer. C'est clair ? Et, de toute façon, je ne vous permets pas de m'enquiquiner au téléphone ! »

Une fois encore, il raccrocha violemment. Il ouvrit la porte du bureau et se trouva en face de la secrétaire.

« Mademoiselle, si on m’appelle encore, veuillez répondre que je suis « en conférence ! »

6



La mission de l'agent Langelot était caractéristique de la stratégie actuelle des services de renseignement.

L'espionnage qui, avant la deuxième guerre mondiale, était encore essentiellement militaire, est devenu surtout industriel. C'est avec ses machines et ses instruments qu'on triomphe de ses adversaires bien plus qu'avec des canons ! C'est une supériorité scientifique et technique que tous les pays cherchent à acquérir : la supériorité guerrière est passée au second plan.

Dans ces conditions, chaque nation s'efforce de percer les secrets industriels de ses rivales, tout en protégeant les siens. Mais il existe aussi des organismes internationaux qui travaillent à leur propre compte : leurs mercenaires dérobent des formules, des échantillons, des plans, qui sont ensuite revendus au plus offrant.

Il n'y a évidemment aucune comparaison entre le travail d'un agent national, qui risque sa vie pour donner à son pays des chances de vaincre pacifiquement dans le match industriel de tous les États du monde, et les expédients utilisés par des bandes sans patrie pour s'enrichir elles-mêmes, au risque de déclencher toutes les catastrophes que les progrès de la science ont

rendues possibles.

Le B.I.D.I. était le nom officiel de l'une de ces bandes : Bureau International de Documentation Industrielle, telle était sa raison sociale. À l'usine Paul, elle vendait les secrets du laboratoire Pierre, sans se soucier de savoir si l'une était turque ou l'autre japonaise, à condition que l'acheteur payât comptant.

Depuis de nombreuses années, les polices et les services de contre-espionnage du monde entier recherchaient le B.I.D.I. sans succès. Divers pièges lui avaient été tendus, mais en vain.

Le capitaine Montferrand avait une opinion précise là-dessus :

« Nous apercevons le petit doigt de l'organisation et nous tirons dessus au canon de 155 ! Erreur de tactique. Il faut dédaigner le petit doigt, dédaigner la main, le bras, l'épaule : n'ouvrir le feu que sur la tête lorsqu'elle vient à portée. »

Aussi, sachant que le maître chanteur qui s'en était pris à Jean-Jacques Lissou faisait partie du B.I.D.I., s'était-on abstenu de le rechercher. On guettait ses chefs au tournant.

Un an plus tard, le tournant propice se présentait.

Un espion professionnel tombé aux mains du S.N.I.F. avoua être un ancien membre du B.I.D.I. Le cloisonnement de ce bureau d'espionnage était si bien conçu que le prisonnier ne put donner beaucoup de précisions sur l'organisation. Toutefois, entre autres choses, il raconta que le B.I.D.I. s'intéressait tout particulièrement au laboratoire de physique du corps solide dirigé par le professeur Steiner.

« À ma connaissance, dit l'espion, ils n'ont encore introduit personne dans la maison. En revanche, ils ont pris contact avec un employé de la direction, qui leur fournit la copie de tous les dossiers du personnel. Ces dossiers sont soigneusement étudiés. Dès que le B.I.D.I. aura repéré un employé des services scientifiques sur lequel il pourra avoir barre, les secrets de la maison Houchoir entreront dans le domaine public. »

Une enquête s'imposait pour identifier l'individu qui communiquait les dossiers au B.I.D.I. Mais Montferrand s'interdit la moindre recherche dans ce sens. Il décida, au contraire, de jouer temporairement le jeu de ses ennemis.

Le moment était venu d'utiliser l'identité du jeune Lissou qui, jusqu'à

présent, avait été gardée en réserve.

De là, la mission confiée à Langelot.

7

Le téléphone sonna encore une fois, et la secrétaire, obéissante, répondit que M. Lissou était en conférence.

« En conférence ? fit la voix gouailleuse. Vous ne croyez tout de même pas que vous allez me faire gober ça ! Qui aurait besoin de Jean-Jacques pour une conférence ? Dites-lui donc que, ce soir, à la sortie du travail, je l'attendrai dans une 403 grise. Et qu'il ferait mieux de ne pas jouer au malin avec moi.

— De la part de qui dois-je lui faire cette commission, monsieur ?

— De la part… Voyons un peu. Dites-lui que c'est de la part de son oncle. Ah ! ah ! »

La secrétaire avait transmis.

« Vous me direz encore que cela ne me regarde pas, monsieur Jean-Jacques, mais je trouve que vous avez de drôles d'oncles. »

Langelot avait pris l'air gêné.

Il ne savait toujours pas qui était l'employé indélicat, à la solde du B.I.D.I. Il fallait jouer son rôle à fond.

À six heures et demie, il sortit du laboratoire et se dirigea vers le métro en jetant de petits regards inquiets de tous côtés.

D'abord, il ne vit pas la 403. Elle stationnait un peu plus loin, la portière ouverte, entre deux autres voitures. Comme Langelot passait devant, la voix qu'il connaissait déjà l'interpella :

« Alors, Jean-Jacques, on ne reconnaît plus les copains ? »

Ouf ! L'inconnu avait interpellé Langelot par son nom d'emprunt. Cela signifiait que le maître chanteur de Nantes – ou son émissaire – ne connaissait pas de vue Jean-Jacques Lissou. Il ne connaissait que son nom, ses antécédents, et la photo de Langelot qui figurait au dossier.

L'affaire, qui aurait pu manquer au premier contact, ne s'annonçait pas trop mal.

Langelot sursauta comme il convenait, tourna la tête et lança au conducteur de la 403 un regard en dessous.

C'était un homme d'une quarantaine d'années. Il avait le crâne excessivement allongé, le teint bronzé, presque noiraud, de grosses lèvres pâles. Il portait un complet épinard, une cravate assortie, une chemise à fines rayures avec d'énormes boutons de manchette.

Langelot nota tout cela d'un seul coup d'œil, enregistra aussi le numéro d'immatriculation de la voiture.

« Allez, grimpe, mon gros, reprit l'homme. Je vais te faire un brin de conduite. »

Langelot s'était arrêté, apparemment indécis :

« Vous y tenez vraiment ?

— J'y tiens, mon gros, j'y tiens. Ah ! ah ! Et quand tu sauras de quoi il s'agit, tu seras content d'avoir écouté ton vieux tonton Olivier.

— Je n'ai pas d'oncle qui s'appelle Olivier. Et vous, je ne vous connais pas.

— Tu me connaîtras bien assez tôt. C'est moi, tonton Olivier. Je suis un oncle pour tous les fils à papa de ton espèce. Dépêche-toi de monter ou je vais avoir une contravention pour stationnement illicite. Moi, tu sais, j'aime bien être en règle avec la loi. »

Langelot, qui semblait encore hésiter, finit tout de même par monter en voiture.

Tonton Olivier tira deux cigares de sa boîte à gants.

« Tu fumes ?

— Non, merci.

— Tu as tort. »

Il alluma son propre cigare et démarra.

La 403, conduite d'une main experte, se dirigea vers le pont de Sèvres.

« Ce n'est pas ma direction, remarqua Langelot.

— Nous allons faire un petit tour au Bois », répliqua « tonton Olivier » d'un ton de plaisanterie auquel Langelot trouva quelque chose de sinistre.

Pendant quelques minutes, ils roulèrent en silence. Le conducteur ne voulait pas parler le premier, pensant que cette attente rendrait Lissou plus angoissé, et, par conséquent, plus malléable. Langelot jouait le jeu, se grattait le nez, triturait son mouchoir, avalait sa salive avec difficulté.

Lorsque les premiers arbres du Bois apparurent :

« Écoutez, dit Langelot, pensant que c'était le moment où le jeune Lissou devait monter sur ses grands chevaux. Je ne comprends rien à vos coups de téléphone ni à cet enlèvement. Que me voulez-vous ? Qu'avez-vous contre moi ? J'ai fait des dettes, je sais, mais elles sont payées. Vous vous permettez de me déranger en plein travail : vous me faites du tort aux yeux de mes employeurs, sans rien y gagner vous-même. Si, sans le savoir, je vous dois de l'argent, dites-le-moi. Nous pourrons peut-être nous arranger. Mais cessez de jouer avec moi comme le chat avec la souris. »

Tonton Olivier eut un sourire amusé.

« Rassure-toi, mon gros. Tu ne me dois rien.

— Alors fichez-moi la paix. Les affaires Barnabé, Cernot, Glum, etc., croyez-moi, n'intéressent plus personne. Elles ne feront sans doute pas plaisir au père Houchoir, mais Steiner m'aime bien et il me défendra. Arrêtez-moi au premier métro et n'en parlons plus. »

Tonton Olivier freina brusquement dans une allée peu fréquentée. Son masque, jusqu'alors plutôt bonhomme, se durcit.

« Assez plaisanté, fit-il en se tournant vers Langelot. Tu nous as échappé il y a un an, mais, cette fois-ci, nous te tenons solidement. Un chèque signé « Sylvestre Lissou », ça te dit quelque chose ? »

8

Langelot se rejeta en arrière. Le mécanisme inventé par Montferrand fonctionnait parfaitement. Ce n'était pas le moment de faire rater la manœuvre.

« C'est vous qui m'aviez téléphoné à l'époque ? balbutia-t-il.

— Non. Moi, je ne m'intéresse pas à l'encaustique. En revanche, je m'intéresse beaucoup aux lasers. On fait de tout, dans la maison, tu sais. À la fantaisie du client. De tout, je te dis : depuis les pâtes alimentaires jusqu'aux satellites artificiels. Tant qu'il y a des acheteurs…

— Et alors, ce chèque, vous l'avez toujours ?

— Comme par hasard.

— Il y en a pour cinq mille nouveaux francs, si je ne me trompe. Ce n'est pas si terrible…

— Tu me fais rire. Tu sais bien que ton oncle Sylvestre t'enverra en prison avec plaisir, rien que pour ennuyer ton père. D'ailleurs, il sera dans son droit : un faux est un faux.

— Bon, bon, je sais. Écoutez, je déteste ce genre de conversations. Dites-moi ce que vous voulez et je ferai mon possible… Vous les voulez, ces cinq

mille francs ?

— Non, mon petit. Je n'ai aucun besoin de tes cinq mille francs. Tu es un peu bête, je m'en suis déjà aperçu, mais pas au point de ne pas comprendre ce qu'il me faut.

— Quoi ? Quoi donc ? Un papier ? Une formule ? Peut-être un rubis synthétique ? »

Tonton Olivier caressa lentement son volant, puis il leva sur Langelot un regard glauque, glacé :

« Un rapport hebdomadaire sur les recherches du professeur Steiner.

— Hebdomadaire… ?

— Oui. Ça veut dire toutes les semaines.

— Mais je ne participe pas à ses recherches…

— À toi de t'arranger. Fais-le parler. Fais parler ses assistants, sa secrétaire ; fouille dans sa corbeille à papiers, débrouille-toi.

— Vous savez ce que je risque ?

— Que veux-tu que ça me fasse ? »

Langelot ne céda pas aussitôt. Il commença par proposer de l'argent, beaucoup d'argent :

« Papa en a, vous savez… »

Olivier ne fit qu'en rire.

Puis Langelot demanda grâce :

« Comprenez-moi. Je suis en train de sortir du guêpier où je m'étais fourré. Il ne faut pas m'obliger à y rentrer… »

Olivier soupira patiemment.

Visiblement, il était habitué à ces entrevues et il savait d'avance comment tout se passerait.

Alors Langelot demanda pendant combien de temps il devrait fournir ces rapports. Olivier sourit et lui frappa sur l'épaule :

« Tu vois, mon gros, on n'est pas si méchant qu'on paraît. Je te demande trois mois de rapports gratis. Au bout de ces trois mois, je te rends ton chèque, et tu continues à travailler pour moi, mais je te paie. Mille nouveaux francs le rapport, ça te va ? »

Langelot parut impressionné. Faiblement, il demanda ce qui se passerait s'il refusait de fournir des rapports une fois qu'on lui aurait rendu le chèque.

« Ce n’est pas dans tes intérêts, mon gros. D’une part, plus d’argent pour toi. De l’autre, une copie de tous tes comptes rendus précédents dans une enveloppe cachetée au nom de tes patrons. Tu vois d’ici les conséquences…

— Vous êtes sans pitié !

— Pitié ? Connais pas ce mot-là. Tu veux épeler ? »

Pas à pas, Langelot cédait. Surtout ne pas céder trop vite.

Il finit par demander :

« Qui me garantit que, dans trois mois, vous me rendrez le chèque ? »

Tonton Olivier sourit agréablement :

« Voyons, mon gros : tu as ma parole de gentleman ! »

9

Ce soir-là, seul dans sa chambre, Langelot écrivit deux lettres. L'une, anodine, était adressée à son « père », M. Lissou. Il y parlait de son travail et faisait allusion à une « augmentation » possible dans trois mois…

L'autre, chiffrée, était adressée à une « boîte à lettres » du S.N.I.F., c'est-à-dire à un intermédiaire, qui transmettrait le message au capitaine Montferrand sans même en prendre connaissance. Tous les détails de l'entrevue figuraient dans ce compte rendu, y compris le signalement d'Olivier, le numéro d'immatriculation de la 403, etc.

Après avoir écrit les deux adresses, Langelot alla frapper à la porte de son voisin, un jeune mécanicien sympathique et serviable :

« Dites donc, monsieur Robert, si vous vouliez être gentil, demain matin, en passant devant la poste, vous y mettriez cette lettre. C'est sur votre chemin, je crois ? Et comme ça, elle partira plus vite.

— D'accord, monsieur Jean-Jacques. Ce sera fait à sept heures. »

C'était la lettre adressée au S.N.I.F. que Langelot avait confiée à Robert.

Il descendit ensuite ses sept étages, tenant à la main l'autre lettre, destinée à M. Lissou.

La rue était peu éclairée. De rares passants se hâtaient de rentrer. Une

petite pluie crachotait. Langelot se dirigea vers le bureau de tabac du coin. Il y avait là une boîte postale.

Ce qu'il prévoyait ne manqua pas d'arriver. Il était à deux pas de la boîte lorsqu'un énorme personnage, bâti comme un fort des Halles, se matérialisa devant lui. Sans doute avait-il bondi d'une porte cochère, mais on aurait cru qu'il tombait du ciel.

Du coude gauche, il bouscula Langelot ; de la main droite, il lui arracha l'enveloppe.

« Hé là ! Dites donc ! Faites attention ! Ma lettre ! Qu'est-ce que vous allez en faire ? »

Mais, en trois enjambées, l'homme avait disparu.

Langelot rentra chez lui, fort satisfait de sa petite manœuvre.

Tonton Olivier lui avait dit, en le quittant :

« Surtout ne t'avise pas de prévenir la police ou ton père. Rappelle-toi que, jour et nuit, je t'aurai à l'œil… »

Il n'avait donc pas menti. Le B.I.D.I. tenait suffisamment à Jean-Jacques Lissou pour le faire surveiller étroitement. La lettre arrachée par le fort des Halles serait ouverte, contrôlée, puis envoyée à son destinataire. M. Lissou, prévenu par le S.N.I.F., ne s'étonnerait de rien. D'un autre côté, l'innocent Robert mettrait à la poste le message chiffré destiné au capitaine Montferrand.

Jusque-là, tout marchait conformément au programme.

Tout continua quelque temps à marcher ainsi.

Un soir par semaine, jamais le même, Langelot allait se promener sur les grands boulevards. Il écoutait les camelots, tournait autour de leurs éventaires, achetait quelquefois un allume-gaz perfectionné ou une paire de bretelles qu'il ne porterait jamais… Il se sentait filé, mais cela ne le dérangeait guère.

En passant devant un certain café, il y entrait et, après avoir bu un demi, allait aux toilettes.

Une des portes était toujours fermée. Il fallait en presser la poignée d'une certaine façon pour qu'elle cédât. Derrière, on trouvait un lavabo et une autre porte, qui, elle aussi, n'obéissait qu'aux initiés. Derrière la seconde porte, un

escalier menait à l'étage.

Là, on se trouvait dans une pièce, coupée en deux par un comptoir surmonté d'un épais grillage, avec un guichet au milieu. Un garde armé d'une mitraillette se tenait dans la partie extérieure ; un fonctionnaire qui ressemblait à un caissier de banque, dans la partie intérieure.

Langelot entrait, donnait le mot de passe du jour, et son numéro d'agent du S.N.I.F. Le caissier cherchait dans un classeur, en tirait une enveloppe et la lui remettait en lui faisant signer un reçu.

« Merci, m'sieur », disait Langelot.

Il dissimulait l'enveloppe au fond d'une poche intérieure et redescendait.

Dans la salle du café, quelquefois devant les toilettes mêmes, il retrouvait l'individu chargé de le suivre : tantôt le fort des Halles, tantôt un autre personnage d'un acabit semblable.

Le même jour, le lendemain, ou le surlendemain, Langelot allait à son rendez-vous avec le B.I.D.I.

L'endroit ni l'heure n'étaient jamais identiques. Un jour, tonton Olivier attendait son jeune ami à l'entrée d'un cinéma ; un autre jour, à la sortie d'une messe, dans un café populeux, sur un quai de métro. Dès qu'ils s'apercevaient, ils marchaient l'un vers l'autre, se croisaient sans se regarder, et tonton Olivier laissait tomber une enveloppe qu'il portait à la main. Langelot la ramassait :

« Hé ! monsieur, vous avez perdu quelque chose…

— Merci, vous êtes bien aimable. »

Langelot gardait l'enveloppe qu'il avait ramassée et qui contenait l'indication du prochain rendez-vous, et remettait à Olivier celle qu'il avait lui-même reçue du S.N.I.F.

Celle-ci contenait une série d'indications absolument fausses sur les recherches du professeur Steiner. Il y avait là des feuilles arrachées à des carnets, et couvertes d'une écriture illisible, des bouts de buvard, des photos, le tout accompagné d'un rapport que Langelot était censé avoir rédigé lui-même. L'ensemble était réalisé spécialement par les experts du S.N.I.F. avec l'aide des physiciens du laboratoire « Laser-Maser ».

Tous les renseignements communiqués ainsi au B.I.D.I. eussent été intéressants quelques mois plus tôt. Maintenant, ils allaient être connus de

tous les chercheurs et, comme tels, avaient perdu leur valeur marchande : mais le B.I.D.I. mettrait du temps à s'en apercevoir, car ils étaient livrés par bribes sans rapport apparent entre elles.

Cependant le S.N.I.F. ne faisait rien pour capturer ni même pour suivre tonton Olivier ; le poisson avait mordu : il ne s'agissait pas de le laisser échapper à cause d'un excès de précipitation…

Telle était la doctrine du capitaine Montferrand. L'avenir lui réservait de sérieuses surprises…

10

Les journaux parlèrent beaucoup du satellite artificiel soviétique perdu corps et biens.

Les récits les plus incroyables furent publiés à ce sujet.

Personne ne remarqua que la disparition du satellite avait étrangement coïncidé avec des démêlés algéro-marocains à propos de la frontière saharienne.

Personne ne devina – sauf quelques spécialistes – que les deux affaires étaient étroitement liées. Et seuls les chefs directs de Langelot et le commissaire Didier, de la D.S.T., surent la part que le jeune agent secret y avait prise.

La bataille que se livraient à l'aveuglette le S.N.I.F. et le B.I.D.I. durait depuis deux mois. Tonton Olivier avait eu le temps de se convaincre de la sincérité de Jean-Jacques Lissou.

« Tu me donnes trop de renseignements, lui disait-il. Dans le lot, il y en a de bons et d'autres qui ne me servent à rien. Essaie de comprendre qu'il n'y a qu'une chose qui m'intéresse : le laser à diode semi-conductrice.

— Je vous assure qu'il n'est pas encore au point.

— Et moi, je te dis qu'il y en a déjà un exemplaire expérimental de

réalisé ! Steiner en a fait cadeau au Centre de recherches cosmiques ou à je ne sais quel organisme de ce genre. Nous le savons. Mais il doit sûrement en préparer un nouveau. Il faut que tu me fasses des photos de son labo personnel… »

On en était là, lorsque, brusquement, les événements prirent un tour bien plus dramatique.

Langelot venait de quitter le laboratoire et se dirigeait vers le métro Marcel-Sembat lorsqu'il s'entendit appeler :

« Jean-Jacques ! »

Il se retourna. La 403 grise roulait à sa hauteur, la portière entrouverte. Il remarqua qu'elle avait changé de numéro.

« Grimpe ! »

C'était tonton Olivier qui conduisait. Un autre personnage était assis sur le siège arrière, le visage caché par l'ombre d'un chapeau.

Langelot monta devant. Peu à peu, il avait pris l'habitude d'obéir docilement aux ordres qu'il recevait. Cependant il protestait toujours, pour le principe.

« Dites donc, tonton, j'espère que vous n'en avez pas pour longtemps. Ce soir, je vais au cinéma avec la secrétaire du labo. »

Olivier fit une grimace :

« Navré, mon gros. Va falloir que la secrétaire du labo se passe de toi.

— Alors, vous vous passerez aussi des renseignements que j'aurais pu lui soutirer entre deux esquimaux…

— Ce soir, il s'agit de tout autre chose. Tes renseignements, tu les lui soutireras un autre jour.

— Laissez-moi au moins lui passer un coup de fil pour la prévenir.

— Fiston, ne me casse pas la tête. J'ai bien d'autres soucis que tes secrétaires. Si tu as envie de faire la causette, adresse-toi à M. Huc, derrière. »

Langelot se retourna et, sous le chapeau, reconnut le faciès simiesque de l'individu qui, deux mois plus tôt, lui avait arraché la lettre adressée à M. Lissou.

« M. Huc ne semble pas avoir beaucoup de conversation, remarqua Langelot.

— Cent dix kilos, cent trente de tour de poitrine, soulève son propre poids, ancien catcheur professionnel, que te faut-il de plus comme conversation ? » ricana Olivier.

Sous son chapeau, M. Huc sourit intelligemment.

La 403, une fois de plus, prenait la direction de la Seine.

« Nous allons encore au Bois ?

— Non, mon gros. Nous allons au B.I.D.I. »

C'était la première fois que tonton Olivier prononçait les quatre lettres devant Langelot ; la première fois qu'il reconnaissait implicitement qu'il appartenait à la redoutable organisation.

Le jeune « Lissou » crut bon de montrer quelque inquiétude.

« Quel bidi ? Qu'est-ce que c'est que ce bidule, le bidi ?

— Le B.I.D.I., c'est chez nous ! prononça tout à coup M. Huc en souriant finement.

— La vérité sort de la bouche des catcheurs, dit le tonton. Le B.I.D.I., c'est le Bureau international de documentation industrielle, organisme mondialement réputé et auquel nous nous flattons d'appartenir, M. Huc et moi.

— Pourquoi m'y emmenez-vous ? Je vous jure que je vous ai donné tous les renseignements que je possédais. Je ne peux rien faire de plus. Je vous le jure !… »

La panique s'emparait visiblement du jeune Lissou. Les grosses lèvres d'Olivier s'épatèrent avec satisfaction et, derrière, M. Huc eut un sourire ravi.

« Ces deux hommes, pensa Langelot, aiment terroriser. S'il ne faut que cela pour leur faire plaisir… »

« Vous pouvez me tuer, je ne vous dirai rien de plus parce que je ne sais rien de plus, je vous assure ! Ce n'est pas la peine de m'emmener à votre B.I.D.I. ! Descendez-moi ici : j'ai encore le temps d'aller au cinéma… Et samedi vous aurez le rapport hebdomadaire…

— Tais-toi, Lissou, dit tout à coup Tonton, exaspéré. Monsieur Huc, veuillez lui mettre le bandeau. »

Une main de fer cloua Langelot sur son siège en lui écrasant la poitrine, cependant qu'un chiffon noir était pressé sur ses yeux.

11

On roula bien une heure, mais Langelot ne pouvait savoir si la 403 avait fait des détours ou si elle avait gagné directement le siège du B.I.D.I.

Pendant le trajet, il avait jugé plus prudent de se taire. Tonton Olivier lui avait précisé qu'il serait présenté à la direction du B.I.D.I. et qu'une offre intéressante lui serait faite. Le reste du temps, le silence avait régné dans la voiture.

L'arrêt fut brusque.

« Je peux enlever mon bandeau ?

— Sois pas si pressé. »

M. Huc se chargea de guider Langelot. Une porte ou deux, un escalier, quelques mots échangés dans une langue indistincte. Les doigts de M. Huc broyaient le bras du prisonnier.

Puis la voix raffinée de M. Huc dit :

« Ôte ton chiffon. »

Langelot ôta le bandeau.

Une petite pièce carrée. Une fenêtre grillagée donnant sur une cour étroite entourée de murs. Table, chaises, divan, lavabo. Une prison peut-être, mais

confortable.

M. Huc sortit en bafouillant :

« Je m'en vas prévenir la direction… »

Apparemment, l'aventure avait vraiment commencé.

« Quelle tête peut-elle bien avoir, cette direction ? »

Pour un agent tout jeune comme Langelot, presque un apprenti, l'idée de se trouver en présence du chef du B.I.D.I., l'homme qui, depuis des années, échappait à toutes les polices du monde, ne manquait pas de piquant.

Si jamais ce redoutable personnage découvrait la véritable identité de Jean-Jacques Lissou, il n'y avait aucune illusion à se faire : un petit interrogatoire pas très plaisant serait suivi d'une exécution sommaire.

D'un autre côté, si Langelot réussissait à duper le chef du B.I.D.I., il aurait rendu un grand service à son pays – à tous les pays pacifiques du monde.

Il regarda sa montre pour évaluer le temps qu'avait duré le parcours Boulogne-B.I.D.I. Puis il poussa son cri de guerre, son chuchotement de guerre plutôt :

« Snif, snif. »

Une demi-heure se passa.

Le calme naturel de Langelot le servait. Le jeune agent n'éprouvait pas la moindre angoisse. Simplement, cette exaltation contenue qui s'emparait de lui à l'approche du danger tout en lui laissant sa lucidité ordinaire.

La porte s'ouvrit. Tonton Olivier passa la tête dans l'entrebâillement.

« Arrive, mon gros. La direction te demande. Je lui ai fait un plat de toutes tes qualités ! Rien de tel qu'une recommandation de tonton Olivier pour te faire bien voir. »

Impossible de deviner si le cher homme ironisait ou s'il parlait sérieusement.

« Je me demande ce que vous entendez par direction, fit Langelot en s'efforçant de bégayer un peu. C'est le patron de tout le B.I.D.I. que je vais voir… ?

— Précisément, mon gros. Je te conseille d'être respectueux. Elle aime ça, la direction. Passe devant. »

Langelot descendit un escalier. La main grassouillette d'Olivier, posée sur son épaule, le guidait. Il suivit un couloir, poussa une porte, se trouva devant un escalier de béton qui descendait au sous-sol.

« Continue, mon vieux, continue. »

Il descendit. Nouveau couloir, avec des portes blindées sur la droite.

« Tout au fond, mon gros. »

Au fond, il y avait une autre porte blindée, verrouillée par une serrure électronique. Olivier pressa trois boutons. Le vantail pivota lentement.

Langelot entra sans hésiter.

12

La salle était vaste, dépourvue de fenêtres.

Des coffres-forts massifs se partageaient les quatre coins de la pièce. Un éclairage au néon accusait tous les angles, toutes les arêtes. On voyait des bureaux, des classeurs, le tableau de commande d'une machine électronique. Des télétypes crépitaient. Les feux d'un central téléphonique s'allumaient et s'éteignaient tour à tour. Des chariots circulaient sur des rails tout autour de la pièce, arrachant les bandes de papier des télétypes, s'arrêtant devant des cases métalliques qui s'ouvraient automatiquement et pondaient des fiches…

À première vue, on pouvait croire que, dans toute la salle, il n'y avait pas un seul être humain.

Puis, on apercevait, au centre, parfaitement incongrue au milieu de ce décor de science-fiction, une table Louis XV aux pieds recourbés, ornée d'incrustations de nacre. Et derrière cette table trônait une petite vieille femme ridée, poudrée, fardée, vêtue d'une robe ornée de dentelles d'un autre âge, et portant un pince-nez à monture d'argent.

« V'là le jeune homme, mâme Schasch ! annonça tonton Olivier.

— Qu'il approche ! dit la vieille dame d'une voix fêlée.

— Qui est-ce ? chuchota Langelot à Olivier.

— La direction, répondit l'autre sur le même ton. Avance. »

Langelot s'avança.

La vieille dame le dévisageait d'un œil perçant.

« À quoi pensez-vous, mon jeune ami ? » dit-elle subitement, lorsqu'il fut à six pas d'elle.

Il s'arrêta et prit son air le plus ingénu :

« J'étais en train de penser, madame, à la promotion des femmes. Décidément, celles qui prétendent encore qu'elles sont brimées ne manquent pas de toupet ! En trois mois, je me fais présenter à deux grands patrons. Et ce sont des dames toutes les deux.

— Hé ! hé ! caqueta Mme Schasch. Alors nous sommes un petit plaisantin ? Nous avons nos petites idées sur la promotion féminine ? Nous grelottons de peur mais nous essayons de faire de l'esprit ? C'est très bien, jeune homme, c'est très bien. Moi, j'aime les gars qui ont du cran. Olivier, occupez-vous un peu des télécommunications, pendant que je bavarde avec notre jeune ami. »

Le tonton se dirigea vers les télétypes, arrêta un chariot au passage et se mit à déchiffrer un message qu'il transportait. Mme Schasch, de son doigt crochu, fit signe à Langelot d'approcher encore.

« Moi, lui dit-elle, j'aime bien les affaires claires et nettes. Je vais tout de suite vous expliquer de quoi il retourne et vous allez me dire franchement oui ou non. Si vous me dites oui, nous restons bons amis ; si vous me dites non, je demande à ce bon M. Huc de vous couper le cou. Simple, hein ?

— Et on dit que les femmes sont sentimentales ! répondit Langelot sans se troubler.

« Moi, lui dit-elle, j'aime bien les affaires claires et nettes. »

— Ici, au B.I.D.I., nous sommes en contact avec des spécialistes de toutes les disciplines. Mais quelquefois il leur arrive des accidents et il n'est pas toujours très facile de les remplacer. Nous avions un expert allemand pour les lasers, seulement notre représentant l'a un peu trop pressuré… L'Allemand n'avait pas eu une conduite irréprochable pendant la guerre et nous le menacions toujours de le livrer aux tribunaux. Résultat : il s'est suicidé la semaine passée. Que cet incident regrettable vous serve de leçon, monsieur Olivier : il faut pousser les gens à bout, c'est entendu, mais pas plus loin.

« Il n'est pas question pour vous, mon jeune ami, de remplacer au pied levé un grand physicien. Mais, après tout, vous avez une certaine habitude de la manipulation des lasers, et le Vostok 18 est censé en avoir un à son bord…

— Le Vostok 18 ?

— À vrai dire, nous ne sommes pas tellement sûrs du numéro. Si vous lisez les journaux, vous savez ce que l'on en pense en Occident : les Soviétiques n'avouent pas tous les satellites artificiels qu'ils lancent. Ils n'avouent que ceux qui réussissent leur vol cosmique et ils leur donnent un numéro en conséquence. Mais tous les satellites ont aussi un autre numéro, secret et conforme à la réalité. Si notre compte est exact, le Vostok qu'ils viennent de lancer est le dix-huitième de la série. »

Langelot émit un petit sifflement.

« Parce qu'ils viennent d'en lancer encore un ? C'était dans les journaux du soir ?

— Justement non. Ce n'était dans aucun journal. L'agence Tass n'informe la presse que si la mise sur orbite se déroule dans de bonnes conditions.

— Alors, comment êtes-vous au courant ? »

La vieille dame eut un sourire de gourmandise :

« Ce qu'il est intelligent, ce petit ! Olivier, vous avez fait une véritable trouvaille ! Ce sera un plaisir de le former pour en faire un agent du B.I.D.I. Oh ! ne regrettez pas votre avenir de laborantin, mon jeune ami. Une carrière beaucoup plus exaltante vous attend. Vous demandiez comment nous pouvions être au courant ? Eh bien, voici.

« L'un des secrets de la brillante réussite du B.I.D.I., c'est l'existence d'un centre d'écoute radio clandestin qui dispose de relais dans divers pays et nous permet, grâce à nos déchiffreurs cybernétiques, de suivre de près pas mal d'affaires que nous ne sommes pas censés connaître.

« Comme les satellites russes émettent toujours sur la même fréquence, il n'est pas difficile, pour un centre d'écoute disposant d'un équipement suffisant, de se tenir au courant des lancements…

— Ça se confirme, madame Schasch », dit tout à coup le tonton en brandissant une longue bande de papier.

Les yeux de la vieille dame s'allumèrent :

« Pour l'atterrissage aussi ?

— Justement.

— Et le grand constructeur, que dit-il ?

— Il parle de patrie socialiste.

— Ça va donc très mal ?

— Ça a l'air.

— Tant mieux. Si seulement il ne tombe pas derrière le rideau de fer, nous faisons l'affaire du siècle !

— Moi, dit Langelot, je ne comprends rien à toute votre histoire. Pourquoi me parlez-vous d'abandonner ma carrière de laborantin ? Vous voulez me mettre dans un Vostok et m'envoyer dans la lune ? Très peu pour moi, merci. »

La vieille dame gloussa.

« Mais pas du tout, mon jeune ami. Nous vous aimons beaucoup trop

pour nous séparer de vous.

— Qu'est-ce que c'est que ce grand constructeur qui doit tomber derrière le rideau de fer ?

— Le grand constructeur est le patron de tous les satellites artificiels soviétiques. C'est indéniablement un génie, mais il lui arrive de se tromper, et c'est le cas cette fois-ci. La mise sur orbite du Vostok lancé ce matin est complètement ratée, par suite d'un mauvais fonctionnement de la fusée.

— Il y a quelqu'un dans le satellite ?

— Bien sûr, mais cela n'a aucune importance.

— Comment, aucune importance ? Le gars risque d'être tué ! »

La vieille dame se mit à rire :

« Nous avons un petit cœur sensible, à ce que je vois ? Cela vous passera, mon jeune ami. Ne versez pas de larmes inutiles sur ce cosmonaute russe. Si nous récupérons le satellite et s'il se trouve que son passager est encore vivant, eh bien, nous l'interrogerons minutieusement sur son vol, et puis nous le confierons à M. Huc pour éviter toute indiscrétion.

— C'est horrible !

— Il faudra vous faire une raison. Notre profession comporte ce genre de nécessités. Mais ne craignez rien, pour votre première expédition, nous ne vous demanderons pas de manier le couteau. Il faut respecter la conscience humaine, c'est ma devise. N'est-ce pas, monsieur Olivier ?

— Dites donc, fit Langelot, attentif à jouer les réactions que Jean-Jacques Lissou aurait sans doute eues à sa place. C'est drôlement dangereux, le métier que vous faites ? »

Olivier pouffa dans son coin. Mme Schasch le regarda sévèrement :

« Songez à l'âge de ce petit, Olivier. À vingt ans, vous n'étiez peut-être pas un aigle non plus. Mon jeune ami, notre métier est dangereux, mais il vous donne la fortune en peu de temps et vous avez en outre la sensation enivrante d'être plus puissant que les princes les plus puissants de ce monde ! Revenons à nos moutons.

« J'ai l'espoir que ce Vostok-ci va s'abîmer quelque part en deçà du rideau de fer. Comme nous l'avons pris en chasse depuis le début, nous ne sommes pas mal placés pour être les premiers, lors de la récupération. Nous ne manquerons pas de clients pour nous acheter au prix fort tous les

renseignements que nous en tirerons. Nous dépècerons sans doute l'épave sur place et nous en ferons ensuite étudier les morceaux par nos divers correspondants. Mais comme il semble, d'après les conversations entre le grand constructeur et le cosmonaute, qu'il y ait un laser à diode à bord du Vostok, nous aimerions avoir un connaisseur avec nous.

— Je suis très flatté de votre offre, madame. Cependant, si je viens avec vous, je ne pourrai plus vous donner de renseignements sur les recherches du professeur Steiner…

— Qu'il est donc naïf ! Mais si, voyons. Vous prendrez une semaine de congé de maladie. Grâce au Ciel, nous avons suffisamment de médecins qui vous feront tous les certificats qu'il faudra, et vous reprendrez votre place pour quelque temps, aussitôt après votre retour. »

Langelot soupira profondément et prit son air le plus ingénu.

« Ça ne me plaît pas, madame, ça ne me plaît pas du tout. Chaque fois qu'il s'agit de Russes, moi, je me méfie. D'abord, comment êtes-vous sûre de bien comprendre ce qu'ils se disent, le cosmonaute et le grand constructeur ?

— Aucune difficulté, mon jeune ami. Nous possédons ici une machine à traduire cybernétique.

— Elle ne se trompe jamais, votre machine ?

— Jamais.

— Quand j'étais en classe, j'aurais dû m'en payer une alors, pour faire mes versions latines ! »

Mme Schasch voulut bien rire de cette plaisanterie.

« Bon, et comment savez-vous où votre Vostok va se casser la figure ?

— Nous disposons d'une calculatrice qui nous le dira.

— Une calculatrice ? J'espère qu'elle est jolie ?

— Il n'est pas sérieux ! s'écria Mme Schasch, ravie. Cette calculatrice est une autre machine cybernétique, mon petit ami. On introduit les paramètres de l'orbite par un bout et on retire le point d'atterrissage à l'autre. Vous devriez tout de même savoir cela, vous, l'homme des lasers ! »

Langelot sentit qu'il avait exagéré sa propre naïveté.

« Je sais parfaitement ce que c'est qu'une calculatrice, répondit-il, mais je me demande comment elle vous donnera une réponse sensée avant que vous ne sachiez, vous, si le satellite va être abandonné à lui-même ou s'il va tenter un atterrissage en catastrophe.

— Bah ! répondit superbement Mme Schasch. Moi, je ne suis pas une scientifique. J'exploite les savants et les machines : ils n'ont qu'à procéder comme ils veulent pourvu qu'ils me donnent l'argent et la puissance. N'est-ce pas, Olivier ?

— Très juste, mâme Schasch.

— Cela étant clair, mon jeune ami, que décidez-vous ? Vous engagez-vous volontairement dans le B.I.D.I. ou préférez-vous faire plus ample connaissance avec notre cher M. Huc ?

— Je parie que, au départ, M. Huc lui-même n'était pas plus volontaire que moi ?

— Vous êtes un petit malin. Tous les cadres du B.I.D.I. se montraient un peu réfractaires au début. J'étais la seule enthousiaste. Même tonton Olivier qui s'est fait prier un peu ! Même mon défunt mari, avec qui il a fallu que j'emploie l'autorité ! Mais, au bout de quelques mois, personne ne se plaint

de m’avoir écoutée.

— Eh bien, madame, puisque vous me prenez par les sentiments… Vous savez, je n’ai jamais pu résister à la douceur. »

Les yeux de Mme Schasch pétillèrent :

« Vous ne devinez pas le plaisir que vous me faites en acceptant ma petite proposition. »

13

La mission du sous-lieutenant Langelot du Service national d'information fonctionnelle se présentait bien. Grâce à son physique ingénu, à la préparation minutieuse de sa « couverture » (c'est-à-dire du rôle qu'il jouait pour tromper ses ennemis), grâce au lancement du satellite soviétique – grâce aussi à la cruauté des hommes de main de Mme Schasch qui avaient poussé au suicide le précédent spécialiste des lasers –, le jeune agent secret avait réussi à s'introduire dans l'organisation même qu'il était chargé de détruire.

Tonton Olivier frappa sur l'épaule de la nouvelle recrue :

« Tout est bien qui finit bien, mon gros. Je peux te le dire maintenant : dès que je t'ai vu, tu m'as inspiré de la sympathie. Te voilà l'un des nôtres. Comme on dit : pour le meilleur et pour le pire.

— À quelle heure dîne-t-on, au B.I.D.I. ? fut la réplique quelque peu intéressée de Langelot.

— On dîne à huit heures et demie, du moins lorsqu'on est invité à la table de Mme Schasch, répondit la vieille dame. Et vous le serez ce soir, pour fêter votre arrivée. Maintenant, occupez-vous des télétypes, tandis qu'Olivier prend le central ! »

Ils travaillèrent avec application pendant une heure. Les télétypes

reliaient le B.I.D.I. à son centre d'écoute en Suisse qui, minute après minute, transmettait les messages enregistrés. L'un des télétypes était exclusivement réservé à l'affaire du Vostok.

Tout en arrachant les feuilles de papier qu'il introduisait dans la traductrice automatique, Langelot pensait au cosmonaute solitaire, qui tournoyait au-dessus de la terre.

Apogée : tant de kilomètres…

Périgée : tant de kilomètres…

Inclinaison : tant de degrés, tant de minutes…

Mais combien tout cela faisait-il d'angoisse humaine ?

Sur les langues de papier que Langelot retirait de la traductrice, il lisait :

« Suis en ce moment au-dessus de l'Afrique. Tous les appareils fonctionnent normalement à l'exception des rétrofusées. Communication laser établie de façon satisfaisante. »

Des séries de chiffres.

« Panne observée pourrait être due échauffement à la sortie de l'atmosphère. Vérifiez… »

Des lettres et des chiffres.

« Observations transmises directement au centre d'exploitation paraissent indiquer densité météorites supérieure à la normale. Poursuivez recherches. »

Des chiffres.

« Tout le nécessaire sera fait pour assurer votre retour sur terre. En cas d'impossibilité, rappelez-vous que vous êtes au service de la patrie et que des milliers d'autres cosmonautes russes parcourront après vous le chemin que vous leur aurez ouvert. »

Des indications médicales, semblant correspondre à la pression du sang, au rythme de la respiration, etc.

Penché sur les longues bandes que crachaient les machines, Langelot songeait à une étrange parenté entre cet homme seul à trois cents kilomètres de la terre et lui-même : tous les deux, ils exécutaient une mission dangereuse et solitaire au service de leur patrie.

14

À huit heures et demie, Mme Schasch se leva.

« Jean-Jacques, laissez ces papiers, nous allons dîner.

— Je mangerai après, madame Schasch ? demanda timidement le tonton.

— Peut-être. Si nous avons le temps.

— Faut tout de même bien que je dîne. Je n'ai déjà pas déjeuné. »

Elle s'arrêta devant lui et le foudroya du regard :

« Je n'en vois pas la nécessité, monsieur Olivier. Je vous trouve même un peu gros, ces derniers temps. Je vous préférais maigre. S'il y a du nouveau, téléphonez-moi à la salle à manger. Jean-Jacques, offrez-moi le bras. Oh ! qu'il est donc empoté ! »

Bras dessus bras dessous, la vieille dame et le garçon remontèrent l'escalier.

La salle à manger était meublée dans le style rococo allemand, avec des meubles massifs, richement sculptés. Un maître d'hôtel au physique asiatique assurait impeccablement le service.

Mme Schasch et Langelot dînèrent seuls, face à face, aux deux bouts d'une longue table, luisante comme un miroir.

Ils commencèrent par une tranche de saumon fumé, continuèrent avec du faisan, s'attardèrent sur un fromage de Hollande et conclurent par des fraises

à la crème, le tout arrosé d'un Dom Pérignon 1957.

Mme Schasch babillait espionnage et gastronomie. De temps à autre, elle posait des questions, sans avoir l'air d'y toucher.

« Vous vous plaisiez dans ce lycée où vous avez fait vos études ?…

« Vous m'avez dit que vous aviez une sœur, si je ne me trompe ?…

« Vous connaissez l'Angleterre, n'est-il pas vrai ?… »

À chaque fois, il fallait répondre sans se couper, car Mme Schasch était probablement renseignée sur tous les détails de la biographie de Jean-Jacques Lissou.

Langelot subit l'examen avec succès : la formation qu'il avait reçue à l'école du S.N.I.F. se révélait sans faille.

Après le café turc, la maîtresse de maison dit :

« Maintenant, nous pouvons redescendre. Je suis sûre qu'ils auront bien travaillé sans nous. La cybernétique aura fait des merveilles comme d'habitude. Nous saurons le point précis où le Vostok va s'échouer. Nous n'aurons plus qu'à le récupérer. »

Prévisions optimistes.

Dans la salle du sous-sol, Mme Schasch et Langelot trouvèrent, face à face, tonton Olivier – de qui la privation de dîner n'améliorait pas précisément le caractère – et un homme d'une trentaine d'années, pâle, maladif et intimidé.

« Je ne veux pas le savoir ! vociférait le tonton. Tu es responsable de la machine, oui ou non ?

— Oui, monsieur Olivier, mais…

— Tu es cybernéticien diplômé, oui ou non ?

— Oui, monsieur Olivier, mais…

— Alors il n'y a qu'une solution, mon gros. Tu fais du sabotage ! Et le sabotage, au B.I.D.I., ça se paie ! »

Entendant Mme Schasch qui approchait, le tonton décida de faire du zèle et, pour ponctuer la dernière phrase, gifla le cybernéticien d'un revers de main. Le malheureux jeune homme chancela en se frottant la joue.

« Eh bien, eh bien, que se passe-t-il ? demanda la patronne du B.I.D.I. Veuillez-vous expliquer tous les deux. Olivier d'abord.

— Il n'y a rien à expliquer, mâme Schasch. Jouchin fait du sabotage.

C’est tout. Fallait s’y attendre.

— Je ne puis croire que M. Jouchin soit imprudent à ce point. Allons, jeune homme, de quoi s’agit-il ? »

M. Jouchin tourna vers la vieille dame son visage angoissé :

« Madame, une calculatrice ne peut travailler que dans la mesure où on lui a donné toutes les informations nécessaires.

— Je suppose que c’est ce que vous avez fait. Les paramètres de l’orbite, la vitesse du vaisseau cosmique, sa masse, la résistance de l’atmosphère, la gravitation, réchauffement, etc.

— Cela ne suffit pas, madame. Toutes ces informations, notre machine ne saura qu’en faire : elle n’a pas été programmée pour faire des recherches cosmiques. »

Il y eut un silence. Tonton bredouilla : « Je vous l’avais bien dit : du sabotage », mais Mme Schasch ne lui prêta pas la moindre attention.

« Programmée…, répéta-t-elle.

— Oui, madame. C’est-à-dire instruite. Si vous fournissez à un physicien toutes les données nécessaires pour résoudre un problème de chimie, il ne pourra pas le faire. C’est pareil ! expliquait M. Jouchin, en bégayant un peu.

— Notre machine peut tout résoudre ! objecta la vieille dame en fronçant le sourcil.

— Oui, si on lui apprend à le faire.

— Eh bien, apprenez-le-lui. »

Le cybernéticien hocha la tête d’un air désespéré :

« Madame, il y faudrait des semaines ! Toute une équipe d’électroniciens, de mathématiciens… Une éducation entière à refaire, comprenez-moi ! »

Mme Schasch inclina la tête. Dans la lumière du néon, les verres de son pince-nez étincelèrent.

« Alors, fit-elle, que proposez-vous ? Qui pourrait, à partir des éléments dont nous disposons, nous calculer le point précis d’atterrissage du Vostok ? »

Le cybernéticien écarta les bras :

« Un mathématicien spécialiste des vols cosmiques, madame.

— Olivier, nous avons ce genre d’oiseau dans nos relations ?

— Non, mâme Schasch. Nous ne nous sommes pas occupés de vols

cosmiques, jusqu'à présent. »

La vieille dame tapa du pied.

« Il doit bien y avoir une solution. Ce serait trop sot de manquer une occasion pareille faute de personnel ! »

Elle décrocha le téléphone, appuya sur un bouton :

« Le fichier ? Envoyez-moi les spécialistes « vols cosmiques ».

À l'autre bout, une voix d'homme bourdonna :

« Internationaux, madame ?

— Bien sûr que non, petit sot ! Je n'ai pas le temps d'aller aux Amériques. Les Français, d'abord ; accessoirement, ceux des pays voisins. »

Elle raccrocha.

« Nous possédons ici un fichier complet de tous les savants du monde, remarqua-t-elle en se tournant vers Langelot. Bien des services de renseignement nous l'envieraient. »

Langelot ne répondit rien. Il pensait :

« Si je réussis, le S.N.I.F. ne vous l'enviera pas longtemps. »

Déjà, un chariot sur rail amenait un paquet de fiches. Mme Schasch s'en saisit d'une main aussi crochue qu'une serre d'oiseau.

« Nous n'avons pas encore d'expert ès vols cosmiques, dit-elle avec un regard de gourmandise. Mais nous en aurons un bientôt. »

15

Elle tria les fiches elle-même, sur sa table Louis XV, tout en marmonnant : « Trochu ? Doit être gardé par la police… Goldmann ? Vraiment trop connu… Bourazel ? Avec la tête qu'il a, il risquerait de jouer les durs et de nous faire perdre du temps… Roche-Verger[2] ? Complètement farfelu… »

Olivier, Jouchin et Langelot restaient debout, sans échanger un regard. Finalement, Langelot s'assit dans un fauteuil et croisa les jambes. Les deux autres le considérèrent avec un mélange d'épouvante et de respect : la foudre allait-elle s'abattre sur lui ?

Elle ne s'abattit pas. Simplement Mme Schasch remarqua :

« Enfin, voilà un garçon sensé. Il est fatigué et il s'assoit. Bravo. »

Mais Olivier et Jouchin restèrent debout, craignant que cette observation ne fût ironique.

La patronne du B.I.D.I. distribuait ses fiches en petits tas, en jetait certaines par terre.

« Je procède par élimination », daigna-t-elle expliquer à Langelot.

Lorsqu'elle n'en eut plus qu'une en face d'elle, elle désigna les autres à

Olivier :

« Ramassez. »

Le tonton se mit à quatre pattes au risque de salir son complet épinard et ramassa les cartons.

« Une femme, dit Mme Schasch en tapotant la dernière fiche de son ongle pointu. Jeune, brillante. Habite seule avec sa mère. Toutes les faiblesses, quoi. Adjointe à M. Estienne, directeur de la section « Satellites artificiels » de l'Institut d'astronomie. Que nous faut-il de mieux ? Rien. Jolie frimousse, ajouta-t-elle en examinant la photographie qui figurait sur la fiche. Toujours plus agréable à regarder que M. Huc, par exemple. Ou vous, monsieur Jouchin. Cessez donc de trembloter comme vous faites ! Ce n'est pas encore ce soir que nous vous mettrons en sauce. Olivier !

— Mâme Schasch ?

— Mlle Véronique Chevrot, 8, rue du Val-de-Grâce. Ici, avant deux heures du matin.

— Bien, mâme Schasch. Je prends Huc avec moi ?

— Prenez Huc et puis… »

Elle eut son sourire gourmand, se passa la langue sur les lèvres, et regarda Langelot :

« Et puis notre jeune ami Jean-Jacques. Cela lui fera du bien de tremper dans un enlèvement. Comme cela, il sera tout à fait des nôtres… N'est-ce pas, mon cher Jean-Jacques, que vous serez ravi de prêter main-forte à M. Olivier ? »

Langelot s'en tint à son rôle :

« Je m'en passerais volontiers. Les expéditions de ce genre, vous savez, ce n'est pas mon fort. La jeune femme peut crier, la police arrivera, il faudra se battre… »

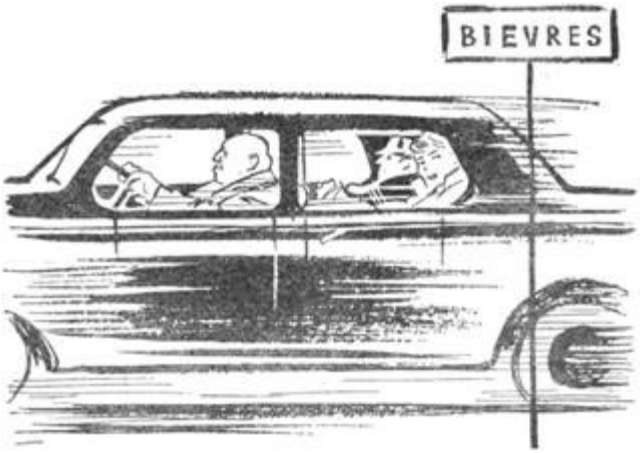
Mme Schasch gloussa, satisfaite :

« On ne fait pas toujours des choses agréables, dans la vie. Surtout lorsqu'on a choisi de s'enrôler dans les rangs du B.I.D.I. ! Petit Lissou, je vous mets à la disposition d'Olivier pour cette mission, et je vous conseille de lui obéir au doigt et à l'œil. Sinon… Allons, ne perdons pas de temps. Disparaissez tous les deux. Vous devriez déjà être revenus. »

Le tonton et Langelot sortirent.

Trois minutes plus tard – il était 23 h 20 –, ils roulaient vers Paris dans la 403 que Langelot connaissait déjà, en compagnie de M. Huc, qui somnolait derrière, sous son chapeau.

Cette fois, Langelot ne portait pas de bandeau, et il pouvait lire les panneaux qu'éclairaient un réverbère ou une vitrine. Au troisième panneau, il s'était parfaitement orienté : le siège du B.I.D.I. devait se trouver à Bièvres. Plusieurs points de repère précis permettaient de le situer dans un rayon d'un kilomètre à peine. Si, avec un renseignement pareil, le S.N.I.F. laissait subsister le B.I.D.I. plus de vingt-quatre heures, il n'était plus le S.N.I.F.



« C'est même curieux, pensa Langelot, que Mme Schasch ait eu si vite confiance en moi. Bien sûr, elle me fait commettre un délit de droit commun, ce soir, mais qui m'empêche de me repentir et d'aller tout raconter à la police ? Après tout, un enlèvement, ce n'est pas un assassinat. »

La nuit était noire. Le tonton conduisait à grande vitesse, s'amusant à éblouir les voitures qu'il croisait. Tout à coup Huc dit :

« Arrête ça.

— De quoi ?

— Suffirait d'une voiture de police. On n'a pas besoin d'histoires.

— Juste. »

Le petit jeu cessa.

« Au fait, dit le tonton. Voici comment nous allons procéder. »

Il exposa le plan de l'enlèvement, en peu de mots mais avec toute la précision requise. Lorsqu'il eut fini, il demanda :

« Tout le monde est d’accord ?

— Ouais, fit Huc, encore que ça manque un peu de cadavres.

— Moi, dit Langelot, je me demande pourquoi vous me donnez un rôle pareil. Je ne pourrais pas faire le guet, ou quelque chose ?

— Je te donne le rôle parce que tu as la tête de l’emploi. Et je te conseille de réussir ton coup. Vu ? »

Olivier s’était tourné vers Langelot et le dévisageait de ses yeux glauques, impitoyables.

« Bon, bon, d’accord. Mais je n’ai pas l’expérience de M. Huc ni la vôtre. Je risque de tout faire rater.

— Ne t’inquiète pas pour ça, mon gros. Si tu rates la fille, M. Huc, lui, ne te ratera pas. »

M. Huc baissa son chapeau sur son nez et eut un sourire de chimpanzé intellectuel.

16

Les boulevards extérieurs.

Il ne restait plus que dix minutes à Langelot pour résoudre son cas de conscience. Il ne connaissait pas Mlle Chevrot, mais il ne désirait nullement la livrer au B.I.D.I. Or, d'après le plan de tonton Olivier, il aurait, lui, Langelot, la possibilité de prévenir la mathématicienne du piège qui lui était tendu. Qu'en résulterait-il ? La jeune fille serait tout de même enlevée par les soins des compères Huc et Olivier ; quant à lui, Langelot, il serait supprimé, sans avoir eu le temps de transmettre à ses chefs les renseignements qu'il avait réunis sur le B.I.D.I. À moins que Mlle Chevrot n'eût le téléphone chez elle ?

La 403 longeait déjà les jardins de l'Observatoire. Elle tourna à droite.

« Le trac, mon gros ? questionna amicalement Olivier.

— Le trac, le trac ! Vous restez bien tranquillement dans la voiture, vous. Vous l'auriez peut-être aussi, le trac, à ma place. »

Olivier gloussa.

« Tu te rappelles ce que tu as à faire ?

— Oui.

— Si tu as besoin de renfort, tu chantes. Surtout ne crie pas. Tu sais chanter, au moins ?

— Aussi mal que les chanteurs de la radio, oui.

— Tu n'oublies pas de prendre ton air innocent de village ?

— Comptez sur moi.

— Et si tu rates le coup, exprès ou pas, tu sais ce qui t'attend ?

— Faites-moi un dessin, si vous voulez.

— Allez, vas-y, fonce. »

La voiture s'était arrêtée devant le 8, en double file.

Langelot descendit et remarqua que le numéro d'immatriculation n'était déjà plus le même que dans l'après-midi. Cette fois-ci, il était précédé d'un petit drapeau, indiquant qu'il s'agissait d'une voiture officielle.

Huc descendit à son tour, sans se hâter.

Langelot identifia l'immeuble, pressa le bouton, entra dans le vestibule, alluma.

Il commença par vérifier s'il y avait une liste des locataires. Il n'y en avait pas. Il frappa alors à la porte vitrée de la loge. Une voix d'homme, tout ensommeillée, demanda :

« Qu'est-ce que c'est ?

— Mlle Chevrot ?

— Cinquième droite. Pas idée de faire des visites à une heure pareille !

— Faut pas être jaloux. La prochaine fois, c'est vous que je viendrai voir. »

Pas d'ascenseur. Langelot prit l'escalier, comptant les étages. Huc, en ce moment, devait se tenir devant la loge. Si le concierge, mécontent, faisait une sortie, il risquait de s'étonner que la voix sarcastique mais flûtée du visiteur insolent appartînt à cette montagne humaine ! Langelot sourit à l'idée d'une rencontre concierge contre M. Huc, et continua de monter.

Au cinquième, il s'arrêta et attendit.

Huc, qui était passé à quatre pattes devant la loge, arriva à son tour, et, sans le moindre bruit, grimpa jusqu'au sixième où il essaya de se faire tout petit.

L'immeuble était ancien ; l'escalier étroit, recouvert d'un tapis usé jusqu'à la corde, sentait le renfermé. Il y avait deux portes par palier. À certains étages, on entendait des voix ou de la musique ; au cinquième, tout était parfaitement silencieux.

Langelot se planta devant la porte de droite, aspira un bon coup et appuya sur la sonnette.

« Snif, snif… »

Ce fut un bourdonnement qui se fit entendre, plutôt qu'une sonnerie. Un bourdonnement dans un appartement vide, peut-être ? Si Mlle Chevrot était chez des amis ?… Quelle chance pour elle !

La minuterie s'éteignit.

Une planche grinça au sixième. C'était M. Huc qui déplaçait ses cent dix kilos.

Langelot sonna une deuxième fois.

Drrrrr…

Il lui sembla entendre du bruit quelque part. Pourvu qu'un autre locataire ne vînt pas compliquer la situation…

La décision de Langelot était prise. Si Mlle Chevrot avait le téléphone, le S.N.I.F. serait immédiatement alerté. Si elle ne l'avait pas, Langelot jouerait – temporairement – le jeu du B.I.D.I.

Tout à coup, sans qu'il eût entendu de pas approcher, une voix de femme, presque une voix d'enfant, demanda :

« Qui est-ce ? »

Il répondit :

« C'est de la part de M. Estienne. »

La porte s'ouvrit.

17

Une jeune fille en robe de chambre et en pantoufles se tenait sur le seuil. Elle était petite, châtaine avec de grands yeux bruns ; elle avait l'air timide. Aussitôt après avoir ouvert, elle se frotta les yeux de la main, d'un geste enfantin. Elle venait sans doute de dormir. Étrange de penser qu'elle était l'une des plus brillantes mathématiciennes de France.

« Oui, dit-elle, oui ? »

Sans la moindre méfiance.

En même temps, elle plissait les yeux pour apercevoir le visage de Langelot, dans l'ombre du palier.

« Mademoiselle Chevrot ? demanda-t-il.

— C'est moi… »

Elle bâilla.

« Excusez-moi, je dormais…

— C'est moi qui vous demande pardon, mademoiselle, de vous déranger en pleine nuit. On a essayé de vous téléphoner… »

Cette dernière phrase n'était pas prévue dans le programme, et M. Huc se douterait peut-être de quelque chose en l'entendant : il fallait bien prendre des

risques.

« Mais voyons, tout le monde sait que je n’ai pas le téléphone… »

Elle bâilla encore une fois, d’une façon que Langelot trouva adorable, et se cacha la bouche avec la main.

« Justement, nous ne l’avons pas trouvé dans l’annuaire, alors… »

Il bafouillait à dessein, pour ajouter à la vraisemblance.

« Alors je viens vous chercher. »

« Mademoiselle Chevrot » demanda-t-il ?

Elle sembla modérément étonnée. Il enchaîna.

« M. Estienne a besoin de vous tout de suite. On vient de repérer un nouveau satellite soviétique. »

Elle sourit :

« Ces Soviétiques sont bien ennuyeux, vous ne trouvez pas ? Chaque fois qu'ils lancent quelque chose, nous sommes obligés de faire du travail de nuit. Entrez, je vous en prie. Il faut que je m'habille. »

Elle recula pour le laisser passer. Il franchit le seuil de l'appartement. Elle referma la porte.

« Attendez-moi un instant. Je ne serai pas longue. »

Elle laissa Langelot dans un salon vieillot, encombré de porcelaines et de photos de famille, et disparut elle-même dans les profondeurs de l'appartement.

Il alla à la fenêtre, qui donnait sur la rue. En bas, la 403 attendait, les feux en veilleuse : on aurait dit quatre vers luisants : deux jaunes et deux rouges…

Tout dire à Mlle Chevrot ? Hurler ? Ameuter les voisins ?

Combien de temps la porte résisterait-elle à l'attirail de cambrioleur dont M. Huc s'était muni ?

Pas assez pour que la police soit prévenue. Huc aurait tout loisir de pénétrer dans l'appartement et d'y faire son travail. Il était sûrement armé, Langelot ne l'était pas. Y avait-il des armes chez Mlle Chevrot ? Ce n'était guère probable.

D'un autre côté, continuer à tromper la jeune fille ? La conduire, confiante, dans la souricière du B.I.D.I. ? Quel rôle odieux à tenir !

Il le fallait pourtant, dans l'intérêt de la mission, dans l'intérêt même de Mlle Chevrot.

Déjà elle revenait, souriante, vêtue d'un petit tailleur bleu marine qui lui allait à ravir.

« Désolée de vous avoir fait attendre… Je suis à vos ordres. J'ai prévenu maman que je ne rentrerai probablement pas avant demain soir. Je sais comment ça se passe, ces lancements de satellites soviétiques. Vous travaillez à l'institut, vous aussi ? »

N'y tenant plus, il fit deux pas vers elle et lui prit les mains. Elle se laissa

faire, mais parut surprise. Une ride verticale apparut entre ses deux sourcils.

« Mademoiselle, dit Langelot. Le travail que vous allez faire ce soir n'est pas exactement celui qu'on vous demande d'habitude. Vous allez être étonnée et vous m'en voudrez à mort d'être venu vous chercher. Seulement rappelez-vous bien ce que je vais vous dire maintenant. Je ne suis pas celui que je parais. Il vous sera difficile d'avoir confiance en moi, et pourtant il faudra que vous essayiez. Je n'ai pas le droit de vous en dire plus, mais souvenez-vous : je suis votre ami. »

Elle retira ses mains. Doucement.

« Mon ami ? Déjà ! Comme vous y allez ! Nous nous connaissons depuis dix minutes. Comment vous appelez-vous, à propos ?

— Appelez-moi Jean-Jacques.

— Et vous, appelez-moi Nikky.

— Entendu, Nikky.

— En route, Jean-Jacques ! »

En passant devant le portemanteau, elle prit un imperméable qu'il l'aida à enfiler. Pour le remercier, elle lui sourit de son sourire timide et étonné.

Ils quittèrent l'appartement, si paisible.

Sur le palier, Nikky alluma la minuterie.

La jeune fille descendait à pas légers, rapides. Langelot la suivait, se maudissant.

« Dans quelques instants, je n'oserai plus la regarder en face… »

Il avait d'autant plus de remords que tout s'était déroulé aisément.

Ils passèrent devant la loge.

À deux étages de distance, M. Huc les suivait, prêt à intervenir si, au dernier moment, Mlle Chevrot opposait quelque résistance.

Langelot appuya sur le bouton électrique ; Nikky tira la lourde porte qui résista. Langelot la tira à son tour. Elle s'ouvrit. Nikky sourit encore une fois.

Ils sortirent.

« Brr ! fit Nikky. La nuit est fraîche. »

Spontanément, elle monta à côté du conducteur.

« Bonsoir, monsieur Lefèvre. Ah ! pardon. Je vous prenais pour le chauffeur de M. Estienne. »

Olivier marmonna quelque chose.

Mlle Chevrot tourna la tête vers Langelot qui était monté derrière.

« Nous avons changé de chauffeur ?

— Oui, dit Langelot. Mais celui-là ne nous donne pas satisfaction non plus. Il a tendance à se prendre pour M. Estienne en personne. »

Nikky parut choquée :

« Vous plaisantez, je suppose. Vous ne diriez pas cela devant monsieur, si…

— Non, non, c'est parfaitement vrai », fit tout à coup le tonton qui appréciait la plaisanterie.

En même temps, il embrayait.

Alors Mlle Chevrot sentit qu'on faisait allusion à une situation qu'elle ne connaissait pas. Elle se tourna de nouveau vers Langelot pour lui demander des explications et vit, tout contre la vitre, la face patibulaire de M. Huc, qui arrivait en trottinant.

« Ah ! cria-t-elle, qui est-ce ? »

La portière s'ouvrit, et M. Huc, avec une souplesse étonnante pour un homme aussi volumineux, se glissa sur le siège arrière.

« Celui-là, répondit Olivier, démarrant en seconde, il ne se prend pas pour M. Estienne. Il se prend pour Brigitte Bardot.

— Je ne comprends pas, dit Nikky. Que se passe-t-il ? Où allons-nous ? Jean-Jacques, expliquez-moi… »

Elle se reculait contre la portière, pour se trouver le plus loin possible de M. Huc, qui était assis derrière elle.

La 403 avait pris la rue Saint-Jacques.

M. Huc tendit son énorme main, saisit Mlle Chevrot aux cheveux, et lui appliqua la nuque contre le dossier de son siège.

Nikky ouvrit la bouche pour crier. De l'autre main, le catcheur lui collait déjà sur la figure un chiffon imbibé de chloroforme.

Elle se débattit un instant, mais elle n'était guère bâtie pour résister à la poigne de M. Huc. Au bout de quelques secondes, elle avait perdu connaissance.

Lorsqu'elle eut complètement cessé de bouger, le tonton émit un petit bruit sympathique :

« Eh bien, mon gros, on peut dire que tu ne t'es pas mal débrouillé. Pour

une première expérience… »

Langelot se faisait horreur à lui-même, mais il répondit, d'un petit ton fat :

« Je suis doué, hein ? »

Olivier se mit à rire.

« Ce qu'il y a de mieux dans l'histoire, c'est que si le concierge ou la mère de la fille ont aperçu le ravisseur, dont ils donneront demain le signalement à la police, eh bien, ce signalement, ce ne sera pas celui de M. Huc ni, en tout cas, le mien. Ce sera le tien, mon gros. »

18

Le voyage du retour se fit sans la moindre difficulté. Langelot vérifia ses points de repère. Maintenant, il était capable de retrouver la villa occupée par le B.I.D.I. face aux bois de Verrières, sans même qu'il fût nécessaire de ratisser le secteur.

La 403 quitta la route pour descendre une rampe en béton. La porte du garage s'ouvrit automatiquement et se referma de même.

La voiture s'arrêta.

« Apportez le colis, monsieur Huc. »

M. Huc jeta Mlle Chevrot sur son épaule et emboîta le pas à tonton Olivier. Langelot fermait la marche.

Dans cet ordre, le petit commando arriva dans la salle où l'infatigable Mme Schasch trônait derrière son bureau rococo.

« Ah ! vous voilà enfin ! croassa-t-elle. Il était temps. Les messages de ces Soviétiques commencent à devenir de plus en plus techniques. Je n'y comprends rien. Alors, comment avez-vous cueilli notre jeune beauté ? M. Jean-Jacques s'est-il bien comporté ?

— Pas mal, pas mal, dit Olivier.

— Vous permettez ? coupa Langelot. Moi, je trouve que je me suis très bien comporté. Jamais je n'aurais cru ça de moi ! J'étais fait pour la carrière

d’espion. »

Mme Schasch le regarda, amusée :

« Ne dirait-on pas un jeune coq sur son tas de fumier ! Cocorico ! Cocorico ! Allons, monsieur Huc, allongez-moi votre conquête par terre. J’espère que vous avez été économe de chloroforme. J’ai besoin des services de cette fille tout de suite.

— Comment allons-nous la réveiller ? demanda Langelot.

— Avec des sels et une paire de claques », répondit Mme Schasch sans se troubler.

Les sels étaient déjà préparés sur la table ; quant aux claques, la patronne du B.I.D.I. se chargea de les administrer. Elle n’y alla pas – c’est le cas de le dire – de main morte. À la seconde, Nikky ouvrait déjà ses grands yeux enfantins.

La première chose qu’elle vit, ce fut le visage maléfique de Mme Schasch, tout ridé, tout fardé, penché sur elle.

« Alors, ma petite fille, fini de jouer les belles évanouies ? Debout, nous n’avons pas de temps à perdre. »

Croyant sans doute à un cauchemar, Nikky ferma les yeux de nouveau. La troisième claque ne se fit pas attendre.

« J’ai dit debout, ma fille. N’essayez pas de jouer à la finaude avec moi. J’en ai dressé de plus dures que vous. »

M. Huc gloussa dans son coin. Tonton Olivier soupira avec une feinte commisération. Langelot les eût volontiers tués tous les deux.

La lèvre inférieure de Nikky trembla.

« Ne soyez pas méchante avec moi, balbutia la jeune fille. Je n’ai pas l’habitude.

— Eh bien, vous la prendrez, répliqua sèchement Mme Schasch. Nous sommes tous méchants, ici, je vous avertis. Levez-vous. »

Mlle Chevrot obéit, sans quitter la vieille dame des yeux.

« Qui êtes-vous ? Où m’ont-ils amenée ?

— Plus tôt vous serez renseignée, ma petite fille, mieux cela vaudra. Vous êtes au Bureau international de documentation industrielle, dont je m’honore d’être le chef. Vous avez été enlevée par des hommes à moi, pour me faire un certain travail. Si vous l’exécutez de façon satisfaisante, je peux

avoir envie de vous relâcher, pour éviter les complications ; car, bien entendu, pour retrouver une mathématicienne de votre mérite, toutes les polices de France et de Navarre seront sur les dents d'ici après-demain matin, je ne me fais pas d'illusions là-dessus. En revanche, si vous m'agacez trop ou si vos calculs ne me donnent pas satisfaction, je peux aussi bien demander à M. Huc ici présent de s'occuper de vous. Il le fera avec beaucoup de plaisir… et un petit couteau. Est-ce clair ? »

Mlle Chevrot se tenait au milieu de la salle, les bras ballants, perdue, terrifiée.

« J'ai mal à la tête, bredouilla-t-elle.

— C'est le chloroforme. Ça vous passera. »

Arrachant enfin son regard de la vieille dame, Nikky tourna les yeux vers M. Huc, vers Olivier, et enfin vers Langelot. En l'apercevant, elle eut comme un sursaut de dégoût. Elle ne lui dit rien, mais ses yeux pleins de reproche parlaient pour elle : « J'ai eu confiance en vous et vous m'avez trompée. »

Elle se détourna de lui et, d'une voix timide, demanda à Mme Schasch :

« Si je comprends bien, vous êtes des espions ?

— Positivement brillante ! s'écria Mme Schasch d'un ton ironique. Bravo, ma petite fille. M. Estienne a raison de faire grand cas de vous. Oui, nous sommes des espions professionnels. D'autres déductions aussi étincelantes avant de vous mettre au travail ?

— Madame, répondit Nikky, je voudrais savoir combien de temps je dois

rester avec vous. Si je ne peux pas être rentrée pour demain soir, j'aimerais que vous donniez un coup de téléphone à maman pour la prévenir. Elle est cardiaque, vous savez, et elle s'inquiétera tellement…

— Ah ! ah ! fit Olivier. Ils veulent tous donner des coups de téléphone. Lissou, c'était à une secrétaire qu'il devait emmener au cinéma. Dis donc, mon gros, j'espère qu'elle n'était pas cardiaque, elle aussi ?

— Tonton Olivier, répondit Langelot, les dents serrées, je crois que je vais apprendre la boxe pour avoir un jour le plaisir de vous abîmer un peu la physionomie. »

Les trois « bidiens » éclatèrent de rire.

« Il est très drôle, ce petit, dit Mme Schasch. Il a vraiment beaucoup d'humour. Bon, à vous, ma fille. Il n'est pas question de passer des coups de fil à votre mère, ni à votre fiancé si vous en avez un, ni à votre concierge, ni à votre petit chat, ni à personne. Asseyez-vous à cette table. Vous avez du papier à main gauche, des crayons à main droite. Je vais vous envoyer tous les renseignements que nous possédons sur un satellite soviétique qui est en train de graviter au-dessus de nos têtes, et vous allez me calculer son point d'atterrissage. Facile ? »

La mathématicienne hocha la tête.

« Non, madame, ce n'est pas facile. Mais, dans certains cas, c'est possible. Vous avez les paramètres de l'orbite et la masse du satellite ?

— Bien sûr, ma petite fille.

— Connaissez-vous le procédé par lequel le vaisseau doit quitter son orbite et freiner son atterrissage ?

— Heu…, fit Mme Schasch. Si je comprends bien, il doit quitter son orbite en tirant des rétrofusées et ensuite freiner avec des parachutes.

— Il faudrait que je connaisse la poussée des rétrofusées et la portance des parachutes.

— Tout cela figure dans la masse de renseignements que je compte mettre à votre disposition.

— Vous savez aussi à quel moment précis le satellite quittera son orbite ? À la seconde près ?

— À la seconde ?

— Mais oui, madame. Aux vitesses auxquelles les corps se déplacent

dans le cosmos, une seconde de décalage entraînera une différence de plusieurs kilomètres, au moins !

— Je crois qu'il y a justement une difficulté de ce côté. Le cosmonaute vient de rendre compte qu'il n'arrive pas à quitter l'orbite.

— Oh ! le pauvre garçon ! s'écria Nikky. Quelle mort horrible !…

— Pas d'hystérie, je vous prie, répliqua Mme Schasch. Aux dernières nouvelles, le grand constructeur lui donnait l'ordre de mettre à feu je ne sais quel dispositif de sécurité. Écoutez : prenez donc la chemise aux renseignements, et fouillez dedans. C'est votre métier, ce n'est pas le mien. M. Olivier et M. Lissou se partageront la nuit pour vous garder. Ils se chargeront aussi de vous donner les messages qui parviendront entre-temps.

— J'aurai sans doute besoin de compléments d'information, madame. Des données météorologiques, par exemple.

— Vous direz à Olivier ou à Jean-Jacques de téléphoner où il faudra. Vous avez tout un central à votre disposition. Cela dit, je vais me coucher. J'ai besoin de me reposer un peu. Bonne nuit, mes enfants. Réveillez-moi dès que vous aurez un résultat. »

19

Ce fut Olivier qui veilla auprès de Nikky jusqu'à cinq heures du matin. Langelot et M. Huc allèrent s'étendre dans une pièce voisine, sur des lits de camp. Un système radioélectrique reliait ce corps de garde à la salle de travail, si bien qu'on entendait dans le premier tout ce qui se passait dans la seconde.

M. Huc s'étendit sur le dos, écarta les bras et les jambes et se mit à ronfler. Langelot eut plus de difficulté à s'endormir ; il s'y força toutefois, en détendant tous ses muscles les uns après les autres, à commencer par ceux des orteils. Il n'était pas question d'aborder une journée comme celle du lendemain sans avoir pris le repos nécessaire.

À cinq heures, le tonton vint secouer son remplaçant.

« Assez roupillé, mon gros. Le devoir t'appelle. »

Langelot ouvrit les yeux et se sentit aussitôt parfaitement dispos et lucide. C'était un truc qu'il avait appris à l'école du S.N.I.F.

« Elle a trouvé le point d'atterrissage ?

— Comment veux-tu que je sache ? Elle en est à sa deuxième rame de papier, c'est tout ce que je comprends. Des chiffres, des lettres, des traits dans

tous les sens… Va voir ça. Tu y comprendras peut-être quelque chose, toi, le lasériste ! »

Langelot rentra dans la grande salle.

Nikky travaillait à un bureau sur lequel s'entassaient, en ordre parfait, les bandes du télétype et des feuilles couvertes d'une petite écriture claire, aux lettres largement espacées.

À l'entrée de Langelot, la jeune fille ne leva même pas la tête.

Il se mit à marcher de long en large. Comme cet emploi de geôlier lui convenait mal ! Il se mit à penser à la malheureuse Nikky, à imaginer ce qu'elle devait ressentir. Elle était si effrayée, et pourtant si digne…

Tout à coup, il entendit la petite voix de Mlle Chevrot, volontairement dure, impersonnelle.

« Monsieur, vous oubliez le télétype. »

Le télétype crépitait. Il y courut, arracha le dernier message, composé entièrement de chiffres.

Il tira un crayon de sa poche et griffonna, à la suite du message :

« Rappelez-vous ce que je vous ai dit. Je ne peux pas vous parler. Un circuit d'écoute nous relie à la salle de garde, mais nous pouvons écrire. Ayez confiance. »

Il porta le papier sur la table de Nikky. Elle ne dit pas merci. Elle fit semblant de ne pas remarquer la présence de Langelot à quelques centimètres d'elle. De la pointe de son crayon, il souligna ce qu'il venait d'écrire. Elle continua ses calculs, sans daigner regarder.

Alors, très doucement, il enleva la feuille sur laquelle elle travaillait et, à sa place, posa la bande du télétype.

Elle, les lèvres serrées, les yeux brillants, parcourut le texte. Puis, encadrant les derniers mots « Ayez confiance », elle ajouta, d'une écriture rageuse :

« En vous ? ! »

Avec un grand point d'interrogation suivi d'un grand point d'exclamation.

Langelot soupira profondément. Nikky lui jeta un coup d'œil furieux mais où il se plut à lire tout de même le désir de le croire. Alors il hocha la tête, à trois reprises, affirmativement. Elle haussa les épaules. Il prit une gomme et,

soigneusement, effaça la correspondance échangée.

Puis, il s'éloigna de Nikky, et prit sa faction devant le télétype.

Les heures passèrent. Mlle Chevrot, mathématicienne, travaillait à un bout de la salle. M. Langelot, agent secret, veillait à l'autre. Tous les deux, au service du B.I.D.I. ! La lumière fixe et plate du néon et le silence total les isolaient du monde.

À un certain moment, Mlle Chevrot réclama un planisphère en projection de Mercator.

Langelot alla au central, enfonça le bouton « documentation » et demanda le planisphère. Il arriva trois minutes plus tard, par chariot. Apparemment il y avait une permanence dans tous les services.

Plus tard, Mlle Chevrot se fit préciser les vents soufflant à diverses altitudes au-dessus du Sahara. Cela prit un temps plus considérable, mais, au bout d'une demi-heure, un chariot apportait une documentation complète sur la question.

Il était huit heures du matin, et Langelot commençait à se sentir l'estomac creux, lorsque la petite voix de Mlle Chevrot, à l'autre bout de la salle, prononça :

« C'est ici. »

Il s'approcha de la jeune fille.

La feuille étalée devant elle portait trois indications.

12 h 36
31° 20' 14'' N
03° 11' 08'' W

Les yeux des jeunes gens se rencontrèrent. Ceux de Langelot exprimaient beaucoup de compassion et un peu de curiosité. Ceux de Nikky, un immense désarroi, et quelque chose de plus : Langelot ne parvint pas à identifier ce sentiment, mais il lui parut être de l'ordre du courage ou du dévouement.

« Ça se trouve où, ça ? » demanda-t-il.

Sans répondre, elle indiqua un point sur la carte.

« Le Sahara, murmura Langelot. Eh bien, le B.I.D.I. a de la chance…

— Ce n'est pas une question de chance, répliqua Mlle Chevrot. Des

avaries se sont produites à bord, et le vaisseau ne pouvait atterrir en Union soviétique. Dans ces conditions, le grand constructeur a donné ordre au cosmonaute de chercher la zone la moins habitée possible. »

Elle parlait d'une voix presque inaudible. Elle était épuisée par sa nuit de travail.

Langelot lui dit :

« J'espère qu'ils vont vous laisser vous reposer… »

Elle eut un sourire ironique :

« Ils, ils… vous en faites bien partie, non ? »

Langelot ne répondit pas. Il alla au téléphone et appuya sur le bouton « Schasch appartement ».

« Allô ? Qu'est-ce que c'est ? demanda la voix acide de la patronne du B.I.D.I.

— Bonjour, madame Schasch. J'espère que vous avez bien dormi.

— Qui est-ce ?

— Jean-Jacques Lissou, madame, qui vous présente ses hommages du matin.

— Si c'est pour me présenter vos hommages que vous m'avez réveillée…

— Pas précisément, madame. J'aurais surtout voulu savoir à quelle heure on déjeunait dans cette maison. »

Pour toute réponse, il n'y eut que des bruits étranglés, et Langelot jugea prudent d'enchaîner :

« Ah ! et puis j'oubliais. Mlle Chevrot vient de situer le point d'atterrissage du Vostok.

— Petit sot ! Immonde petit plaisantin ! Vous ne pouviez pas le dire tout de suite ! Où est-il, ce point ?

— Par trente et un degrés vingt minutes quatorze secondes de latitude nord et par zéro trois…

— Cessez de dire des sottises. Je ne suis pas géographe. Dites-moi ça de façon claire et compréhensible.

— Au Sahara, madame. Non loin de la frontière marocaine. »

Mme Schasch poussa un cri de ravissement :

« Mon petit Lissou, j'ai toujours dit qu'il y avait une Providence pour le B.I.D.I. Ce n'est pas possible autrement. Au Sahara ! À la frontière

marocaine ! Vite, réveillez-moi toute la maison. Nous partons dans une heure. »

20

Une activité fébrile régna au B.I.D.I. au début de cette matinée.

Mme Schasch elle-même déjeuna rapidement d'un thé à la menthe et d'un toast. Personne d'autre n'eut droit à la moindre bouchée de pain.

Des coups de téléphone furent donnés dans toutes les directions.

En particulier, Mme Schasch eut un entretien téléphonique prolongé avec un historien connu, spécialiste des questions du Sahara, M. Benlamache. Comme l'entretien eut lieu en allemand, Langelot ne put savoir de quoi il s'agissait.

Lorsque la patronne du B.I.D.I. eut raccroché, il prit le risque de lui demander :

« Maintenant que Mlle Chevrot a terminé son travail, ne croyez-vous pas, madame, qu'il serait plus prudent de la relâcher ? Après tout, elle est connue, et la police… »

Mme Schasch le menaça du doigt en riant :

« Malices cousues de fil blanc, mon petit ami ! La police, voyez-vous ça ! Avouez que vous avez tout simplement un petit cœur très sensible et que vous craignez que je ne sois pas aussi douce avec cette pauvre Mlle Chevrot que vous aimeriez l'être vous-même. Sornettes. Vous ne connaissez rien à la

discipline. J'emmène Mlle Chevrot avec moi, pour vérifier ses calculs. Supposez qu'elle se soit trompée ? Il faut tout de même que je la garde à bonne portée, non ?… »

La vieille dame eut son sourire gourmand.

« Jean-Jacques, reprit-elle, vous me faites perdre mon temps. Je compte bien arriver sur place avant le Vostok. »

Une demi-heure plus tard, Mme Schasch, Mlle Chevrot, M. Huc et Langelot montaient dans une énorme voiture américaine ; M. Olivier prenait le volant.

Mme Schasch se pencha par la portière, pour dire au revoir au maître d'hôtel asiatique qui était descendu au garage.

« Tout est en ordre pour l'exécution du plan O ? »

L'Asiatique s'inclina.

« Bien. Alors vous ferez exactement le contraire. Mise en œuvre du plan D.D.U. Volet 14. Vous trouverez toutes les indications dans le manuel de savoir-vivre. »

L'Asiatique s'inclina.

« Olivier, en route. »

La voiture démarra.

« Madame, demanda Langelot, est-ce que vous pourriez m'expliquer ce rébus ? »

Mme Schasch se mit à rire.

« Décidément, je ne peux rien lui refuser, à ce petit. Que voulez-vous savoir ?

— D'abord ce que c'est que le manuel de savoir-vivre.

— C'est le règlement intérieur du B.I.D.I., que j'ai composé moi-même.

— Et le plan D.D.U. ?

— C'est le plan de Déménagement D'Urgence, mon petit ami. Je trouve que nous avons assez fait parler de nous dans la région et qu'il est temps d'aller nous installer ailleurs. »

Langelot ne marqua en rien sa déception : pourtant, il sentait le B.I.D.I. lui échapper, alors qu'il avait cru le tenir à sa merci.

« Et le volet 14 ?

— Le volet 14 indique le délai que je donne à mes gens pour se

transporter eux-mêmes et pour transporter mon matériel en un point qu'indique également le volet, et qui est, bien sûr, préparé d'avance.

— Très intéressant. Ce délai est de combien ?

— Dans le cas du volet 14, ce délai est de vingt-quatre heures.

— Oh ! parfait, et ce fameux point préparé d'avance se trouve ?… »

Mme Schasch hocha la tête en souriant et tapota le front de Langelot du bout de son ongle acéré :

« Vous croyez vraiment que je vais vous dire cela, mon cher petit ?… »

Langelot soupira et prit l'air dépité :

« Si vous n'avez même plus confiance en moi après ce que j'ai fait pour vous… »

Il sentit Mlle Chevrot se raidir à ce mot de « confiance » qu'il avait déjà tant de fois employé avec elle, et se tut.

La grosse voiture franchit en peu de temps les quelque trente kilomètres qui séparaient Bièvres d'un petit terrain d'aviation privé appartenant à un homme de paille du B.I.D.I.

Là, un avion de tourisme, toutes hélices tournantes, attendait déjà ses passagers.

Ils n'avaient pas plus tôt bouclé leur ceinture, que l'avion prenait la piste.

Quelques instants plus tard, il avait décollé.

Il fonçait plein Sud.

De temps en temps, le radio s'approchait de Mme Schasch et lui transmettait un message qu'il venait de recevoir. Mme Schasch en passait certains à Mlle Chevrot en lui demandant :

« Ça se confirme ? »

C'étaient les renseignements en provenance du centre d'écoute.

Mlle Chevrot lisait, réfléchissait un instant, rendait le papier :

« Rien de changé. »

Quelque part, l'avion atterrit, alors que Langelot s'y attendait le moins.

« Nous ne sommes pas encore au Sahara, je suppose ! » s'écria-t-il.

Mme Schasch haussa les épaules.

« Nous sommes sur une piste privée que j'ai fait construire dans les Landes pour un avion plus important. Vous ne croyez tout de même pas que nous allons continuer jusqu'au Sahara à bord de ce coucou ! »

Cinq minutes plus tard, le quadrimoteur décollait à son tour, dans un ululement de turbines.

« Vous voyez, dit Mme Schasch à Jean-Jacques, que vous n'êtes pas au service d'amateurs. Le B.I.D.I. dispose de quelques moyens relativement modernes… »

Elle se rengorgea.

« À propos, ajouta-t-elle. Il y a une tradition au B.I.D.I. On ne peut en être membre titulaire que lorsqu'on s'est lié à lui définitivement en commettant ce que le vulgaire appelle un crime, et que je nomme, moi, une élimination chirurgicale. Qui donnerons-nous à éliminer à notre jeune ami, monsieur Olivier ? Qu'en pensez-vous ? Je pencherais pour le cosmonaute… »

Langelot ne répondit rien. Il était bien résolu à donner sa vie plutôt que de prendre celle de l'inconnu qui, en ce moment même, devait être en train de sortir du cosmos pour entrer dans les couches supérieures de l'atmosphère.

DEUXIÈME PARTIE

1

Une plaine ocre, à perte de vue.

Un ciel blanc de chaleur.

Au milieu, une boule couleur d'acier, vers laquelle piquait l'hélicoptère.

Car les membres du B.I.D.I. avaient changé de moyen de locomotion à leur arrivée en Afrique du Nord. Il n'était pas question de faire atterrir un avion à réaction en plein désert.

« Le voilà ! » s'écria le pilote en pointant son index vers la boule noire aux reflets bleus.

À l'intérieur de l'hélicoptère, on ne pouvait entendre les paroles, mais le geste était suffisamment éloquent.

Mme Schasch regarda sa montre-bracelet. Son pince-nez étincela et elle reporta son regard sur Mlle Chevrot, assise à côté d'elle.

« Et alors, ma fille ? »

Nikky ouvrit tout grands ses yeux pleins de douceur.

Mme Schasch, de son ongle acéré, indiqua l'heure.

« 12 h 12 ! »

Les pilotes successifs avaient suivi leur horaire avec une précision

parfaite. Le satellite, lui, n'avait pas respecté le sien. Il n'aurait dû atterrir qu'à 12 h 36 !

« Vous ne savez plus compter, ou quoi ? demanda durement Mme Schasch. Je vous ai dit que je voulais être là pour l'arrivée ! »

L'expression furibonde de son visage ridé ne laissait aucun doute sur le sens de ses paroles, que couvrait le vacarme de l'hélice.

Mlle Chevrot fit un geste d'impuissance :

« Les vents auront changé de vitesse… »

Langelot lut cette phrase sur les lèvres de la jeune fille. Il sut aussitôt, intuitivement, que, présentée ainsi, l'idée que le satellite aurait pu atterrir plus tôt que prévu était absurde. Mais pourquoi absurde ? Il n'en saisit pas immédiatement la raison et mit la question de côté, pour plus tard. Pourtant, c'était bien simple… Mme Schasch se montrait fort mécontente. Elle échangea avec M. Huc un regard qui ne présageait rien de bon pour la mathématicienne.

L'hélicoptère se posa à cinquante mètres de la grosse boule, près de laquelle traînait un immense parachute blanc.

Un à un, les membres du B.I.D.I. sautèrent au sol. Olivier voulut aider Mme Schasch à descendre, mais elle le repoussa :

« Jean-Jacques, votre main ! »

Le désert, à cet endroit, n'était pas fait de sable, mais d'une pierraille desséchée, aux arêtes aiguës.

« Oh ! mes talons ! » s'écria Mme Schasch en tombant dans les bras de Langelot qui la remit sur pied sans douceur.

« Aussi on n'a pas idée de venir au Sahara en talons aiguilles, madame ! Enlevez donc vos chaussures et marchez pieds nus. Non, j'ai une autre idée. Monsieur Huc, vous porterez Mme Schasch. »

M. Huc prit donc sa patronne dans ses bras et, à longues enjambées, se dirigea vers la boule noire. Langelot se trouva libre d'aider Mlle Chevrot – ce qui était le but recherché. La jeune fille était si abattue que, machinalement, elle se laissa faire. Tonton Olivier suivit le second couple. Le pilote et le radio de l'hélicoptère vinrent ensuite.

Le Vostok 18 était une sphère parfaite de deux mètres environ de diamètre. Il reposait sur un lit de pierres qu'il avait écrasées en atterrissant.

Rien ne paraissait indiquer qu'il y eût un homme à l'intérieur.

Les « bidiens » contournèrent le vaisseau. Deux hublots se faisaient face. Du moins pouvait-on le penser, car deux des plaques qui formaient la surface lisse du Vostok semblaient différentes des autres.

« Ce sont probablement les volets, dit Nikky.

— Comment ça s'ouvre-t-il ? demanda Mme Schasch.

— De l'intérieur, évidemment. »

La vieille dame tendit la main pour toucher la carcasse.

« Attention ! s'écria Mlle Chevrot. Vous allez vous brûler. S'il vient de rentrer dans l'atmosphère, il doit être extrêmement échauffé par le frottement de l'air.

— Et ce n'est pas sous ce climat qu'il va refroidir ! fit observer Olivier.

— Je trouve, dit Langelot, que Mlle Chevrot a eu tort de parler. Elle aurait pu laisser Mme Schasch faire sa petite expérience…

— Vous, répliqua sèchement la patronne du B.I.D.I., il y a des moments où vous êtes drôle et des moments où vous ne l'êtes pas du tout. Par où y entre-t-on, dans cet engin ? »

On fit le tour du vaisseau encore une fois. Pas d'ouverture. Le pilote de l'hélicoptère, grand Canadien silencieux, repéra une plaque qui lui parut montée sur charnières.

« Elle s'ouvre aussi de l'intérieur, je suppose ? » fit Mme Schasch, toujours dans les bras de Huc.

Le Canadien inclina la tête.

Le soleil cognait. Le tonton se fit un chapeau avec son mouchoir, les aviateurs regagnèrent l'abri précaire de l'hélicoptère. À perte de vue, il n'y avait pas un centimètre carré d'ombre, sauf celles que projetaient le satellite, l'hélicoptère et les « bidiens » eux-mêmes.

« Dites donc, mademoiselle l'astronome, vous êtes sûre au moins que c'est un vaisseau habité ? demanda Mme Schasch. Ce ne serait pas un robot qui aurait échangé tous ces messages avec le grand constructeur ? Il y a bien un bonhomme dans cette boule de fer ?

— Il y en avait certainement un, madame, répondit Nikky, mais je ne peux pas vous garantir qu'il soit vivant.

— C'est ça, dit Olivier. Il doit avoir subi un choc au moment de l'atterrissage. C'est pour ça qu'il ne sort pas. Autrement, quel être normal…

— Taisez-vous, Olivier, vous m'ennuyez. Quelqu'un a-t-il une idée pour ouvrir cette chose ? »

M. Huc prit son air d'inventeur du concours Lépine.

« Il faudrait un ouvre-boîte, suggéra-t-il.

— Idiot ! Complètement idiot ! » s'indigna Mme Schasch, agacée par l'avance qu'avait prise le satellite, par ses propres talons, et par l'impossibilité de procéder immédiatement au dépeçage de la capture. « Huc, remportez-moi à l'hélicoptère. Nous allons attendre l'arrivée du car de télécommunications qui nous permettra peut-être de prendre contact avec l'habitant de cette cloche à fromage.

— Un car ? s'étonna Langelot.

— Le voici qui prend un air stupide, lui aussi ! Oui, mon jeune ami. J'attends un car de télécommunications B.I.D.I., qui est parti ce matin de Colomb-Béchar.

— Vous aviez un car télé à Béchar ? J'aimerais bien savoir pour quoi faire.

— Vous ignorez peut-être que la France possède à Béchar une base de lancement d'engins, mon petit Jean-Jacques ? Oh ! de petits engins sol-sol et sol-air, pas très dangereux, mais d'une précision unique au monde… Figurez-vous que cela m'intéressait. Allons, direction l'hélicoptère. »

2

Les « bidiens » n'avaient pas plus tôt regagné l'hélicoptère que de sourdes détonations se tirent entendre au loin. Le radio dressa l'oreille, le Canadien leva l'index.

« On dirait que ça canarde, dans le coin », remarqua le tonton.

Mme Schasch regarda sa montre.

« Incident de frontière algéro-marocaine, commenta-t-elle.

— Vous êtes bien renseignée, remarqua Langelot.

— Rien d'étonnant, puisque c'est moi qui l'ai occasionné.

— Vous, madame ?

— Évidemment. Mon jeune ami, votre cervelle de linotte n'a probablement pas fait le raisonnement suivant : Si mon centre d'écoute m'a appris le lancement du Vostok 18, il existe en France d'autres centres d'écoute, officiels ceux-là, qui disposent des mêmes renseignements que moi. Mes méthodes sont si efficaces que je peux compter, en cette affaire, sur une légère avance, mais certainement pas sur l'exclusivité ! En d'autres termes, en même temps que moi ou un peu plus tard, un détachement officiel arrivera sur le lieu de l'atterrissage. Étant donné la proximité de Colomb-Béchar, il est à présumer que ce détachement sera à la fois compétent et armé : donc aucune chance pour moi de le blouser ou de le vaincre. Vous n'avez pas

pensé à tout cela, je suppose ?

— Cela m'a traversé l'esprit, mais je ne m'y suis pas arrêté.

— Taratata ! Vous faites un drôle d'espion, mon petit bonhomme. « Je ne m'y suis pas arrêté. » Je m'y suis arrêtée, moi, et j'en ai tiré les conséquences. Si, me suis-je dit, le Vostok 18 était tombé en territoire marocain, j'aurais eu plus de facilité pour le dépecer, car les Marocains ne possèdent pas de centre d'étude des vols cosmiques, s'intéressent modérément aux satellites artificiels, et, de toute façon, ne sont pas de taille à me tenir tête. En territoire algérien, en revanche, surtout à proximité de Colomb-Béchar, les Français pourront me gêner sérieusement. Première solution : déplacer le point d'atterrissage du satellite.

— Mais c'est impossible !

— Précisément. Deuxième solution : déplacer la frontière.

— Mais c'est impossible aussi.

— Pour vous, petit sot. Pas pour moi. Ces régions sont parcourues par des tribus enrégimentées, qui ne sont en réalité pas plus algériennes que marocaines, et qui, depuis des siècles, se disputent leurs bouts de désert. La frontière, ici, est arbitraire. Or, les habitants de ces régions sont pleins actuellement d'un nationalisme vague, mais exacerbé. Les peuplades rattachées au roi du Maroc sont en rivalité constante avec celles qui ont été ralliées à l'Algérie indépendante. Cet endroit du monde, mon jeune ami, est un tonneau de poudre auquel il n'est que d'appliquer une étincelle. Il a suffi que Benlamache télégraphie à un colonel marocain en lui expliquant que ces territoires lui appartenaient en droit et qu'ils étaient injustement occupés par son vis-à-vis algérien pour que le premier soit allé couper le cou au second. Comme il fallait tout de même corser l'affaire, on a parlé de réserves colossales de pétrole, auprès desquelles le gisement d'Hassi Messaoud serait de la petite bière… Ces détonations que vous entendez, c'est l'attaque du poste algérien de R'mel par les gardes-frontières du colonel marocain El Hadj. Bien sûr, au bout de quelques heures ou de quelques jours, la situation sera mise au clair. Mais, en attendant, la frontière marocaine a été déplacée vers l'Algérie suffisamment pour que les Français de Béchar ne puissent pas venir nous asticoter ici.

— Génial ! s'écria Olivier. Ah ! mâme Schasch ! Vous êtes un patron

comme on n'en fait pas deux. Déplacer une frontière ! Ah ! ah ! Je suis fier de servir au B.I.D.I.

— Mais c'est horrible ! dit Nikky. Des Marocains sont en train de tirer sur des Algériens ! Il y aura peut-être des morts.

— Il y en aura sûrement, répondit Mme Schasch, optimiste. Des morts algériens et aussi des morts marocains. Et avec ces gens-là, on ne sait jamais : le conflit risque de s'étendre…

— Tout cela, pour que vous ayez le plaisir de revendre à la brocante des morceaux de satellite soviétique ! »

Nikky, oubliant sa timidité, s'en prenait ouvertement à la patronne du B.I.D.I., qui éclata d'un rire sec.

« Gardez vos bons sentiments pour vous, ma petite fille. Nous n'en avons que faire ici. J'ai acquis quelques heures de tranquillité pour achever mon travail et ce n'est pas moi qui en paie le prix. Que voulez-vous de plus ? »

À ce moment, le pilote, qui scrutait l'horizon, signala :

« Véhicule. »

3

Ce véhicule était le car de télécommunication du B.I.D.I., convoyé par trois opérateurs suisses. Le plus âgé se mit au garde-à-vous devant Mme Schasch :

« À fos ortres, resbecdée matame ! » déclara-t-il.

Mme Schasch le dévisagea avec approbation.

« Pas de difficultés pour traverser la nouvelle frontière ?

— Si, resbecdée matame. Diviguldés. Enchins plintés alchériens. Enchins plintés marogains. Vrrm vrrm. Ban ban. Peaugoup ban ban.

— Alors comment êtes-vous passés ? »

Le Suisse haussa les épaules.

« Bedit pakchich ici, bedit pakchich là. »

Mme Schasch se mit à rire. L'arrivée du car lui rendait sa bonne humeur.

« Vous voyez cette grosse boule ? Essayez de vous mettre en communication avec elle. »

Le Suisse examina le Vostok 18 d'un œil critique. Au bout d'un moment,

il demanda :

« Zougoube folande ?

— À peu de chose près.

— Peaugoup Marziens bedits ponshommes fertâdres à l'indérieur ?

— Ça, dit Mme Schasch, c'est justement ce que je voudrais savoir. »

Le Suisse salua et s'éloigna en direction du car.

Le campement commençait à s'installer. L'un des nouveaux arrivants, avec l'aide d'Olivier et de Huc, montait une tente. Une deuxième tente allait être plantée un peu plus loin. Le car disposait d'un réfrigérateur et Mme Schasch eut droit à une boisson fraîche.

« Ce qui est curieux, dit la patronne du B.I.D.I. eu faisant tinter les cubes de glace fondante dans son verre, c'est que, depuis neuf heures du matin, le Vostok n'envoie plus de messages ni n'en reçoit… Cela me fait penser que nous n'arriverons pas à établir de communication avec son occupant.

— Vers neuf heures du matin, répondit Mlle Chevrot, le satellite rentrait dans l'atmosphère. Il arrive que toute émission et même toute réception soient rendues impossibles à ce moment.

— Mais pourquoi n'a-t-il pas repris ses émissions ensuite ? Mon centre d'écoute ne reçoit plus rien. Pas un seul message depuis l'ordre de déclencher le système de sécurité pour quitter l'orbite, et son accusé de réception. C'est tout de même étonnant, non ? »

Nikky ne répondit pas. Elle s'était assise sur une grosse pierre, contre l'hélicoptère, pour avoir un peu d'ombre. Elle avait encerclé ses genoux de ses mains et regardait l'horizon… Langelot qui l'épiait de loin vit des larmes briller entre ses cils.

Il s'approcha d'elle, s'efforçant de ne pas attirer l'attention de leurs compagnons.

Il chuchota :

« Nikky… »

Elle ne tourna pas la tête.

« Nikky… »

Elle balbutia :

« J'espérais que les Français de Colomb-Béchar seraient déjà là… Qu'ils me libéreraient… Maintenant, c'est sûr : je ne serai pas rentrée pour ce soir et

maman s'inquiétera. »

Tout à coup, elle tourna les yeux vers Langelot, ne cherchant pas à cacher qu'elle pleurait :

« Comment avez-vous pu faire une chose pareille ? »

Il se demanda désespérément quels mots il fallait dire pour aider la malheureuse jeune fille. À ce moment, la canonnade redoubla d'intensité.

« Et ceux-là qui meurent ! s'écria Nikky. Tout cela par votre faute ! »

Langelot, qui pourtant n'avait pas sa langue dans sa poche, ne trouva que répondre. Il se sentait lui-même un peu dépassé par les événements.

Il s'éloigna donc, se dirigeant vers le car télé dans lequel il grimpa sans que personne songeât à l'en empêcher.

Le car était divisé en trois parties indépendantes. Devant, la cabine du conducteur ; au milieu une pièce carrée, réservée à l'habitation et à la cuisine, avec une porte latérale ; derrière, la salle de travail, avec une porte au fond. Ce dernier local, où Langelot venait d'entrer, ressemblait à une salle de régie de télévision. Il y avait des écrans, des micros, des tableaux de commande ; tous les bâtis étaient peints en vert clair ; des lampes témoins clignotaient de-ci, delà ; l'ensemble était parfaitement climatisé, insonorisé, isolé du monde.

Deux des Suisses se tenaient assis sur de hauts tabourets, devant des pupitres hérissés de commutateurs et de boutons divers. Ils ne prêtèrent pas la moindre attention à Langelot.

Sur les quatre écrans disposés devant eux, des images imprécises passaient…

Tout à coup, l'une d'elles devint plus nette, plus cohérente. On distingua des lumières, des ombres, des formes…

« Foilà les Marziens », remarqua flegmatiquement l'un des opérateurs.

4

Le visage qui, de plus en plus clairement, apparaissait sur l'écran, n'avait pourtant pas grand-chose de martien.

C'était celui d'un homme jeune, à l'expression soucieuse, coiffée d'un casque de cosmonaute portant les initiales

C.C.C.P.

c'est-à-dire U.R.S.S.

Langelot n'avait jamais vu de citoyen soviétique de ses yeux, ni de cosmonaute. De cosmonaute soviétique, encore moins. Il trouva d'autant plus émouvant de penser que cet homme, qui se trouvait à cent mètres de lui, enfermé dans cette grosse boule aux reflets d'acier, explorateur de l'infini céleste, en était un.

Les prévisions pessimistes des bidiens concernant la mort éventuelle du cosmonaute, suite au choc de l'atterrissage, ne semblaient pas devoir se vérifier. Le visage qui occupait l'écran du car semblait appartenir à un homme bien vivant. Les yeux, la bouche remuaient. À un certain moment, le cosmonaute leva la tête ; il avait le menton indécis, presque inexistant.

« Humain, dit le premier opérateur.

— Fifant, ajouta le second.

— Il barle, reprit le premier.

— Gerge longueur t'onte », conclut le second.

Ils « gergèrent » donc la longueur d'onde radio sur laquelle émettait leur « correspondant » pendant que Langelot, fasciné, détaillait les traits de l'inconnu qui revenait du cosmos.

À force de balayer les ondes, les opérateurs trouvèrent le channel du cosmonaute.

Ils entendirent alors un flot de paroles absolument incompréhensibles, avec des pauses aux moments les plus imprévus.

« Za doid êdre tu russe, fit remarquer l'un des opérateurs. – Du gombrends ça, doi ? » demanda l'autre.

Le premier hocha la tête.

« Mme Schasch a une traductrice automatique, dit Langelot.

— Oui, à Baris.

— Et vous n'êtes pas en liaison avec Paris ? »

L'un des opérateurs expliqua qu'il aurait fallu disposer d'une liaison par télétype, car la traductrice ne pouvait « digérer » que des textes écrits, ne s'agît-il que d'une simple transcription phonétique. Or, il n'y avait pas de télétype à bord du car.

Les mots incompréhensibles s'écoulaient toujours sur un rythme de discours politique. Les lèvres du cosmonaute remuaient en cadence.

« Il baraît que les Slafes zont toués bour les lanques édranchères, dit l'un des opérateurs.

— Essayons », acquiesça l'autre.

Ils commencèrent :

« Gombrenez-fous le vranzais ?

— Sprechen Sie deutsch ?

— Barlade idaliano ?

— To you sbeak enklige ? »

Le cosmonaute avait cessé de parler. À chaque question, il répondait par une moue d'incompréhension.

Langelot prit le micro :

« Comprenez-vous le français ? » demanda-t-il très distinctement.

Et le cosmonaute de répliquer, avec un hochement de tête affirmatif :

« Oui, certainement. »

Ce fut une grande émotion d'entendre l'étranger prononcer ces deux mots

de français. Du moins pour Langelot. Les Suisses échangèrent un regard indigné :

« Gu'est-ce gue c'est gue ze blaisandin ? fit l'un.

— Il vait du maufais esbrit », répondit l'autre.

Langelot saisit le micro à deux mains :

« Je suis content de voir que vous avez atterri sans dommage. Vous n'êtes pas blessé ?

— Je vous remercie. Je ne suis pas blessé. Qui êtes-vous, je vous prie ? »

Question épineuse. Langelot répondit comme un Normand :

« Pourquoi n'êtes-vous pas encore sorti de votre boule ? Il y a quelque chose de coincé ?

— Le matériel russe ne se coince jamais, répondit le cosmonaute avec simplicité.

— Même pas les dispositifs de mise sur orbite ? Même pas les rétrofusées ? » questionna malicieusement Langelot.

Le cosmonaute se rembrunit et ne dit rien. Langelot se reprocha son indélicatesse.

« Ne faites pas attention. Vous savez, nous autres Français, nous sommes moqueurs, mais pas méchants.

— Ah ! vous êtes Français, constata le cosmonaute, sans qu'on pût savoir s'il en était content ou mécontent.

— Oui, nous sommes Français. Enfin, certains d'entre nous. Dites donc, vous n'avez pas répondu à ma question. Pourquoi ne sortez-vous pas de votre coquille ?

— Êtes-vous mandaté par votre gouvernement pour me recevoir ?

— Vous avez l'intention de rester enfermé longtemps ?

— D'abord, sur quel territoire me trouvé-je ?

— Vous ne commencez pas à étouffer un peu ?

— Au nom de qui me parlez-vous ? »

Les Suisses commençaient à sourire dans leur coin. La conversation devenait impossible.

« Écoutez, reprit Langelot. Il faudrait tout de même nous expliquer.

— Je suis de cet avis.

— Vous parlez admirablement notre langue.

— Merci.

— C’est très agréable de s’entretenir par vidéo, mais j’aimerais bien vous serrer la pince.

— Je dois d’abord savoir à qui j’ai l’honneur d’adresser la parole.

— Vous êtes drôlement polis, vous autres Russes ! Vous avez l’honneur d’adresser la parole à Jean-Jacques Lissou.

— Enchanté. »

Le Russe, sur l’écran, inclina la tête d’un petit geste raide :

« Vous êtes membre d’une mission scientifique ?

— Si l’on veut. Mais vous ne m’avez pas encore dit… »

À ce moment, la porte du car s’ouvrit et les autres membres du B.I.D.I. s’engouffrèrent dans la cabine télé. Les Suisses se levèrent à l’entrée de Mme Schasch.

« Gondagd étapli. »

La petite vieille femme marcha droit à l’écran.

« Le voilà, notre cosmonaute ! Bravo, bravo ! Est-ce qu’il me voit aussi bien que je le vois ?

— Oui, matame. Fous êdes tans le jamp te la gamera. »

Mme Schasch s’adressa au visage qui, sur l’écran, exprimait une vive surprise.

« Dites donc, mon petit ami, vous aurez bientôt fini de jouer les huîtres ? Je commence à avoir assez d’attendre que vous vous ouvriez. Je vous signale qu’il fait chaud, au Sahara, si vous ne vous en êtes pas encore aperçu. »

Le cosmonaute fronça le sourcil.

« Les climatiseurs soviétiques sont parfaitement au point, répondit-il sévèrement. La température à l'intérieur de mon vaisseau reste rigoureusement constante. Je pourrais me trouver au pôle Nord…

— Ça va, ça va, pas de propagande, coupa Mme Schasch. J'ai autre chose à faire, figurez-vous, qu'à m'occuper de tous les Popov de l'espace qui ne sont pas capables de rentrer chez eux. Vous avez intérêt à ouvrir votre boutique en vitesse, ou bien je m'en occupe moi-même.

— Madame, répondit le cosmonaute avec dignité, je ne saisis pas très bien les nuances de votre langue, mais il me semble que votre ton est dépourvu de cet esprit d'amitié entre les peuples que mon gouvernement…

— Taratata ! fit Mme Schasch. Tu raconteras ça à d'autres. Je n'ai pas le moindre esprit d'amitié à ton service. Tu as un laser à diode à bord ? Voilà ce qui m'intéresse. Et puis aussi tous les instruments d'analyse, les appareils de télémesure, etc. Accessoirement, les émetteurs, les récepteurs, et les instruments médicaux.

— Vous auriez peut-être avantage à le traiter avec plus de douceur, souffla Olivier à sa patronne. Les Soviétiques sont très susceptibles. Après tout, que nous faut-il ? Qu'il ouvre sa porte. M. Huc se chargera du reste.

— Vous savez très bien que la douceur n'est pas mon fort, monsieur Olivier. »

Le cosmonaute disait :

« Il importe que je sache immédiatement à qui j'ai l'honneur de parler. Madame est-elle le chef d'une mission officielle ?

— Oui, oui, cent mille fois oui. Je suis le chef de la mission que le gouvernement français a envoyée au Sahara pour vous récupérer.

— Je remercie le gouvernement français de sa courtoisie et je vois là un signe de l'amitié qui unit nos deux peuples, répondit gravement le cosmonaute. Il est bien évident qu'un représentant de l'ambassade soviétique doit vous accompagner. Pourriez-vous lui demander de se placer devant la caméra ?

— Cet homme me rendra folle ! cria Mme Schasch. Je me demande pourquoi je lui prodigue tous les égards. »

Un instant, elle boucha le micro.

« Un représentant de l'ambassade soviétique ? Monsieur Huc, venez ici. »

M. Huc s'avança, et sourit largement à l'écran. Aussitôt le flot de paroles incompréhensibles que Langelot avait déjà entendues ruissela des lèvres du cosmonaute… M. Huc, complètement affolé, se gratta la tête à deux mains, jeta des regards désespérés de tous les côtés, se balança d'une jambe sur l'autre, et quitta le champ de la caméra, comme si la voix du cosmonaute l'en avait chassé.

La voix reprit en français :

« Je ne peux comprendre pourquoi vous venez de vous livrer à cette plaisanterie de mauvais goût. Il est évident que le personnage que vous venez de me présenter n'appartient en aucune manière à la race slave. Je considère d'ailleurs que, étant donné son physique particulier, le faire passer pour un citoyen soviétique constitue une insulte à l'égard de mon pays. »

Langelot pouffa.

Mme Schasch, rouge de colère, montra le poing à l'écran.

« Petit fumiste ! cria-t-elle d'une voix qui s'érailla. Petit nigaud ! Petite crapule ! Attends que je mette la main sur toi et tu en verras d'autres ! Tu te décides à sortir de ta boule, oui ou non ? Comprends donc que tu es à ma merci, et que je n'ai pas l'habitude de prendre de ménagements avec les gens quand je peux faire autrement ! »

Un instant, Langelot crut voir passer un mouvement de frayeur dans les yeux du cosmonaute, qui répondit pourtant, d'un ton réprobateur et serein :

« Madame doit comprendre que je n'ai le droit d'ouvrir mon vaisseau qu'à un représentant du gouvernement soviétique.

— Ouvre immédiatement, hurla Mme Schasch, ou je te rôtis vivant dans ta cabine ! »

Le cosmonaute eut un sourire dédaigneux.

« Les climatiseurs soviétiques, recommença-t-il, sont parfaitement au point. La température à l'intérieur de mon vaisseau… »

5

Le conseil de guerre se réunit sous la tente.

« Il me faut immédiatement cet homme », dit Mme Schasch.

Elle ne hurlait plus, mais son calme paraissait encore plus redoutable que ses cris.

Un nouvel hélicoptère venait d'arriver, amenant un médecin britannique, un Allemand expert en télécommunications, un chimiste italien spécialisé dans la métallurgie. Ils avaient tous été convoqués dès le matin. Ils étaient tous affiliés au B.I.D.I. Ils étaient les charognards qui allaient se partager le Vostok, une fois qu'on aurait trouvé un moyen de l'ouvrir.

Les suggestions pleuvaient :

« Persuader le cosmonaute…

— L'enfumer…

— Faire sauter le vaisseau…

— L'entamer à l'acide… »

Mme Schasch se tourna vers Mlle Chevrot.

« Vous êtes la seule ici qui y connaissiez quelque chose, en satellites. Quel est votre avis ? »

Nikky regarda Mme Schasch bien en face, respira un bon coup, et, cherchant à affermir sa voix, dit :

« Ce vaisseau ne vous appartient pas. Ce cosmonaute ne fait pas partie de votre organisation. Rendez-les tous les deux à la Russie. »

Derrière le pince-nez, les yeux de Mme Schasch se durcirent.

« Vous, ma fille, je m'occuperai de vous quand j'aurai le temps. Votre tour viendra, ne craignez rien. Pour l'instant, veuillez répondre aux questions qu'on vous pose. Est-il possible, par exemple, d'envoyer un gaz toxique dans la cabine ?

— Madame, ce vaisseau revient du cosmos ! Il est étanche.

— Alors comment le Russe respire-t-il ?

— Il a ses provisions d'oxygène.

— Qui dureront combien de temps ?

— Je l'ignore. Des journées… probablement.

— Probablement ! Probablement ! C'est la première fois que je suis obligée de compter sur une inconnue pour renseigner scientifiquement le B.I.D.I. Qui me garantit, ma petite fille, que vous ne mentez pas effrontément ? »

Nikky baissa la tête.

« Vous auriez dû convoquer un expert des vols cosmiques en qui vous auriez eu confiance. Un membre du B.I.D.I. Comme cela, je serais restée à la maison. Et vous, vous seriez contente.

— Ah ! si j'en avais eu un, vous pensez bien que je ne serais pas allée vous chercher, cruche que vous êtes. Olivier, pourquoi n'avons-nous pas d'expert cosmique au B.I.D.I. ?

— Ils ne courent pas les rues, mâme Schasch, les experts cosmiques. D'ici quelques années, nous en aurons autant qu'il nous en faudra.

— Il m'en faut un maintenant, et je suis obligée de croire ce que me raconte cette gourde qui a tout le temps les yeux mouillés. Cela m'énerve. Quelqu'un a parlé d'acide. Est-ce qu'on peut attaquer le vaisseau à l'acide ?

— Hors de question, dit le métallurgiste italien. Nous ne connaissons pas la nature de l'alliage, de toute façon.

— Alors, peut-on le faire sauter ? Répondez, gourde !

— Madame, ce vaisseau a été placé sur son orbite par une fusée. Jugez par là de sa résistance. »

Langelot se permit d'intervenir :

« Pour le faire sauter, il faudrait faire un trou dans la coque et introduire la cartouche d'explosif dans ce trou. Sinon, aucun espoir.

— Moi, dit tonton Olivier, je serais plutôt pour le chalumeau.

— Le Vostok a résisté, en rentrant dans l'atmosphère, à des températures bien supérieures à celles que vous obtiendriez », répliqua Nikky.

Mme Schasch braquait son pince-nez sur tous les orateurs à tour de rôle.

« Docteur, demanda-t-elle à l'Anglais, vous ne proposez rien ?

— Vous pourriez acheter le cosmonaute.

— Vous vous imaginez qu'il aura confiance ?

— On peut toujours essayer.

— Pas d'autres propositions constructives ? »

Il n'y en avait pas.

« Essayons le procédé du docteur, décida Mme Schasch. Et puisque c'est lui qui l'a inventé, c'est lui que l'appliquera. »

6

Le contact télévision avait été coupé entre le car et le Vostok. Il fut rétabli. Apparemment, le cosmonaute ne cessait pas d'émettre, car on le retrouva sur l'écran, impassible sous son casque marqué aux quatre lettres CCCP.

« Il va user ses batteries, murmura l'Allemand, spécialiste des télécommunications.

— Je me demande surtout pourquoi il accepte de communiquer avec nous, et aussi pourquoi il n'essaie pas d'envoyer d'appels radio à ses patrons, à Moscou », répondit l'Italien.

L'Anglais s'était assis devant la caméra, face à l'écran, et avait pris le micro à deux mains :

« Ohé du Vostok, vous m'entendez ?

— Cinq sur cinq.

— Vous me voyez ?

— Parfaitement. »

La grimace qui accompagna cette réponse paraissait indiquer que le cosmonaute n'appréciait pas particulièrement le spectacle.

« Bon, reprit l'Anglais. Je ne sais pas quels sont vos moyens d'investigation extérieurs. Avez-vous une idée de l'endroit où vous vous trouvez ?

— Au Sahara. Sans doute en territoire algérien. À quelque cent kilomètres des installations françaises de Colomb-Béchar.

— Vous vous trompez. Vous êtes en territoire marocain. La frontière vient d'être déplacée. »

L'incrédulité totale se peignit sur les traits du cosmonaute.

« Monsieur, j'ignore qui vous êtes, mais vous devriez savoir, vous, que les frontières ne se déplacent pas sur le terrain aussi facilement que sur les cartes.

— Justement, c'est ce qui vous trompe. Je représente ici une organisation qui a assez d'influence dans le monde pour avoir créé un incident de frontière, dès qu'elle a pu calculer à l'avance votre point de chute. Vous êtes en territoire marocain. Sans doute les Français connaissent-ils déjà la nouvelle de votre atterrissage, et ils essaieront de vous réclamer. Mais des heures, des jours peut-être, se passeront avant que les autorités marocaines ne se soient décidées à vous livrer. En attendant, vous êtes à notre merci. Comprenez-vous cela ?

— Qui êtes-vous ?

— Je ne vois aucune objection à ce que vous le sachiez. Nous sommes une association d'espions professionnels. C'est donc votre vaisseau et non pas votre personne qui nous intéresse. Ouvrez-nous. Vous recevrez dix mille livres sterling. Un hélicoptère et son pilote seront mis à votre disposition. Vous pourrez, à votre choix, regagner votre pays, ou demander refuge dans n'importe quel État du monde. Que dites-vous de cette proposition ? »

Langelot ne quittait pas l'écran du regard. L'ombre d'une hésitation passa-t-elle dans les yeux du Russe ? En tout cas, un sourire dédaigneux la remplaça aussitôt.

« Quand bien même j'accepterais, monsieur, une proposition aussi déshonorante pour moi, qui me garantirait votre bonne foi ? Il vous serait facile d'abuser de la mienne et de me massacrer ensuite.

« Je vous signale un nouvel arrivage de véhicules. »

— Je vous donnerais ma parole de sujet de Sa Majesté britannique.

— Et moi, ma parole de gentleman », ajouta le tonton, qui, décidément, n'était pas avare d'engagements.

Le sourire du cosmonaute s'élargit.

« Je crains bien que ce ne soient pas là des garanties suffisantes pour me faire oublier la loyauté que je dois à mon pays. En conséquence, et pour économiser mes batteries, je crois préférable d'interrompre cette émission de télévision. En revanche, vous pourrez m'appeler par radio si vous le désirez. »

L'image quitta l'écran.

« Que dites-vous de cela ? demanda Mme Schasch indignée.

— Je dis, fit l'Anglais, que ce Russe a de l'humour. »

Mme Schasch lança à tout son personnel un regard de colère.

« Il est près de deux heures, déclara-t-elle, et je n'ai pas encore déjeuné. Je vous conseille de faire travailler sérieusement votre cervelle, pendant que je prends une petite collation et que je m'autorise une petite sieste. Je vous donne jusqu'à cinq heures pour me trouver une solution. Sinon, gare à vous ! »

Les bidiens s'égaillèrent pour déjeuner.

Mme Schasch mit les trois Suisses à la porte et s'installa dans la cabine d'habitation du car, M. Huc lui servit là une collation de conserves.

Les Suisses, privés d'une partie de leurs provisions, firent tout de même un repas copieux dans la cabine de télévision.

Les aviateurs demeurèrent dans leurs hélicoptères respectifs.

Les nouveaux arrivants s'installèrent dans une tente. Nikky alla s'asseoir dans l'autre.

La chaleur devenait intolérable.

« On pourrait cuire des œufs sans feu ! » grommelait tonton Olivier.

Il s'étendit dans la même tente que Nikky. La jeune fille se leva pour sortir. Elle faillit heurter Langelot qui entrait.

« Tonton Olivier, dit Langelot, je vous signale un nouvel arrivage de véhicules.

— Hein ? Quoi ? Nous n'attendons plus personne.

— Vous n’attendez pas quatre jeeps dont deux équipées de mitrailleuses ?

— Tu me racontes des blagues ?

— Vous n’avez qu’à aller voir. »

Tout en jurant à part lui, Olivier se releva et sortit de la tente.

Dès qu’ils furent seuls, Langelot se tourna vers Nikky :

« Vous avez beaucoup de cran. Tout à l’heure, avec Mme Schasch… »

Il essaya de prendre la main de la jeune fille, qui la lui arracha avec violence.

« Je me demande bien quel jeu vous jouez, vous. Dans le fond, je crois que vous êtes encore plus répugnant que tous les autres. Parce que vous essayez de passer pour un garçon honnête. Laissez-moi tranquille. Vous m’entendez ? »

Langelot, à son tour, sortit de la tente. Ah ! comme il aurait aimé expliquer à Nikky qu’il n’était pas celui pour qui elle le prenait ! La situation en aurait été rendue moins pénible, aussi bien pour elle que pour lui. Mais sa mission le condamnait au silence.

Une fois de plus, il sentit descendre sur lui cet immense sentiment de solitude qu’éprouvent tous les agents secrets et qu’il commençait à bien connaître… Au loin, cependant, la canonnade s’intensifiait.

7

Les quatre jeeps venaient de s'arrêter, encerclant le campement. Des soldats marocains sautèrent sur le sol et se déployèrent, à grands intervalles. À cinquante mètres du campement, ils se postèrent, accroupis ou couchés sur le ventre, derrière de grosses pierres.

L'officier qui les commandait, un jeune capitaine au teint de cuivre, avec une petite moustache noire, s'avança alors vers les tentes, accompagné d'un civil européen, gros monsieur coiffé d'un chapeau de feutre tout à fait incongru sous cette latitude, et suant à grosses gouttes.

Tonton Olivier alla au-devant des deux hommes, et Langelot le suivit.

À sa grande surprise, il reconnut le civil. C'était le commissaire Didier, de la Direction de la Sécurité du Territoire, avec qui il avait eu quelques difficultés au cours d'une précédente affaire[3]. Fallait-il se faire reconnaître du policier, et solliciter son aide ? Valait-il mieux, au contraire, rester en arrière, prendre un air modeste, et n'intervenir que si une chance de faire arrêter tout le B.I.D.I. se présentait ? Langelot choisit la deuxième attitude.

« Bonjour, monsieur, dit poliment le capitaine marocain, en s'arrêtant à une dizaine de mètres du tonton. Je suis le capitaine Mostefaï, officier de renseignement du colonel El Hadj. Voici le commissaire Didier de la D.S.T. française.

— Salut ! répondit Olivier d'un ton plaisant. Moi, vous savez, les commissaires, je n'aime pas beaucoup cette engeance-là. Je me porte bien parce que je n'en vois pas beaucoup. Et si j'en voyais encore moins, je me porterais encore mieux. Cela dit, qu'y a-t-il pour le service de ces messieurs ? »

Le capitaine regarda son compagnon qui s'épongeait le front et soufflait très fort.

« Vous savez, je suppose, dit l'officier, reportant son regard sur Olivier, que vous êtes en territoire marocain ?

— Nous le savons.

— Vous êtes donc prêts à obéir aux autorités marocaines ?

— Nous sommes prêts, répondit le tonton en mettant négligemment ses mains dans ses poches.

— Voici de quoi il s'agit… »

Tout à coup le commissaire s'interposa.

« Écoutez, mon bon, laissez-moi parler. Voilà. Nous savons qu'un satellite soviétique est tombé dans les parages. D'ailleurs, ce doit être lui que j'aperçois là-bas.

— En effet, reconnut le tonton.

— Bien. Vous comprendrez sans peine que les Soviétiques désirent le récupérer. De notre côté, nous avons tout de même envie de voir comment il est fichu. Il y a donc eu une entente franco-soviéto-algérienne pour la récupération en commun de l'engin. Mais c'était avant que les Marocains…

— Ne reprennent un territoire qui était le leur depuis l'an 1203 ! acheva le capitaine Mostefaï.

— Alors voilà, quelques petits problèmes se posent. Des retards divers, pouvant résulter de la situation actuelle, paraissent hautement indésirables au gouvernement français qui est en train d'expliquer l'affaire au roi du Maroc. Dans ces circonstances, je me suis adressé directement au colonel El Hadj, qui m'a autorisé à venir voir sur les lieux ce qui s'y passait, et à prendre possession du satellite. Le capitaine Mostefaï a accepté de m'accompagner et de convoyer jusqu'à la frontière toutes les personnes que nous trouverions ici. Voilà. »

Le commissaire, après ce discours, émit un bruit puissant, rappelant celui

d'un soufflet de forge. Puis il s'essuya le front une fois de plus, avec un mouchoir complètement trempé.

« Tout cela est exact », dit le capitaine Mostefaï, en portant la main à sa jolie moustache noire.

Olivier considéra les deux visiteurs d'un air ironique.

« Tout cela est peut-être exact mais hautement irrégulier, répondit-il enfin. Le capitaine Mostefaï obéit au colonel El Hadj, et c'est très méritoire de sa part. Le commissaire, lui, essaie de pêcher en eau trouble, et je lui en fais mes compliments… C'est son métier.

— Monsieur !… souffla le commissaire.

— Mais enfin, poursuivit Olivier, autant que je sache, les territoires du Sud sont sous la dépendance exclusive de Si Ali Mansour, n'est-il pas vrai, mon capitaine ? »

Le capitaine inclina la tête.

« Si Ali Mansour Benlamache, le frère de l'illustre historien du Sahara, est en effet l'administrateur des territoires du Sud.

— Alors donnez-vous la peine de jeter un petit coup d'œil sur ce torchon de papier, signé par Benlamache Mansour Ali Si, justement. Nous nous en sommes munis tout en sautant d'un avion dans un hélicoptère. »

Négligemment, le tonton cherchait dans sa poche revolver.

« Voilà… Ah ! non, c'est la facture de ma blanchisseuse. Ça ? C'est des billets de cinéma. Un très joli film, à propos, très sentimental, *Les Deux Orphelines.* Ça ? Qu'est-ce que ça peut bien être ? Ah ! C'est justement

l'ukase de votre patron. Lisez. »

Le capitaine déplia le papier que lui tendait Olivier. Le commissaire se pencha pour le lire, par-dessus l'épaule de l'officier.

« Nous soussigné, Si Ali Mansour Benlamache, autorisons le Bureau international de documentation industrielle à enquêter en territoire marocain sur l'atterrissage d'un corps céleste artificiel d'origine inconnue et, éventuellement, à prélever sur ledit corps les parties pouvant intéresser ledit Bureau. »

Le commissaire Didier faillit éclater.

« Capitaine, s'écria-t-il, ne tenez aucun compte de ce papier ! Benlamache recevra des ordres absolument contraires de son gouvernement d'ici quelques heures, et il révoquera l'arrêté que vous venez de lire. »

Le capitaine rendit le papier à Olivier avec un petit salut.

« Monsieur le commissaire, ce que vous dites est bien possible, mais il ne m'appartient pas d'en décider. Je vais rendre compte de l'existence de ce document au colonel El Hadj qui en référera probablement au général Brahami, qui demandera sans doute des ordres à Si Ali lui-même… En attendant, je ne puis que vous reconduire à la frontière.

— Capitaine ! Vous choisissez une ligne de conduite hautement imprudente ! Vous avez reçu des ordres précis du colonel El Hadj : il vous appartient de les exécuter ! » tonna le policier.

Tonton Olivier eut un large sourire de ses grosses lèvres épatées.

« Écoutez-moi, mon très gros, dit-il au commissaire. Tant que vous aviez l'appui de ces messieurs et de leurs mitrailleuses, je voulais bien me montrer poli avec vous. Maintenant, je n'ai plus aucune raison de vous faire des grâces. Alors je vous conseille de décamper au plus vite, sinon je ferai, moi, un rapport à Si Ali Mansour Benlamache pour lui dire que des émissaires officiels du gouvernement français profitent des difficultés entre les Marocains et les Algériens pour venir fureter à la frontière… »

La menace eut son effet sur le capitaine Mostefaï.

« En route, commissaire ! Vous obtiendrez sans doute une audience du colonel El Hadj d'ici deux ou trois jours, et alors…

— Deux ou trois jours ! Mais d'ici là, le Bureau dont se réclame impudemment ce citoyen aura emporté le Vostok en pièces détachées… »

Le capitaine haussa les épaules :

« Ça ce n'est plus mon affaire. »

Mettant deux doigts dans sa bouche, il émit un sifflement perçant.

Aussitôt, ses hommes, abandonnant leurs postes, regagnèrent les véhicules.

Goguenard, le tonton s'inclina devant le policier :

« À la revoyure, commissaire. Adieu, capitaine. Bons baisers à votre colonel. »

Le commissaire souffla comme un phoque et s'apprêtait à s'éloigner lorsque, soudain, Nikky s'approcha du groupe en courant.

8

« Monsieur, monsieur ! criait-elle. Ne partez-pas. »

Le tonton se retourna, la bouche mauvaise, prêt à faire face à la nouvelle situation.

Nikky ne portait pas de talons aiguilles, mais la pierraille du désert ne lui rendait tout de même pas la marche particulièrement facile. Elle manquait se tordre la cheville à chaque pas.

« Monsieur le capitaine, commença-t-elle, sans prêter attention au gros civil, libérez-moi ! Je suis maintenue prisonnière par ces gens. Ils me forcent à travailler pour eux. Je ne veux pas rester ici. Je veux rentrer chez moi. Ce sont des bandits !

— Une petite erreur de voyelle, tout simplement, commenta Olivier. Des « Bidi », pas des bandits. »

Le capitaine se tourna vers lui, portant la main à sa moustache.

« De quel droit, monsieur, retenez-vous prisonnière cette jeune fille qui déclare ne pas vouloir demeurer auprès de vous ? »

Olivier le regarda en face, de son œil glauque, insensible.

« Du droit du plus fort, mon capitaine. Oh ! je sais bien. Vous avez des mitrailleuses. Moi pas. Mais si vous essayez d'emmener cette fille avec vous, je vous mets deux balles de pistolet à travers le corps, et nous discuterons

après. Naturellement, vos hommes gagneront la bataille, mais ça vous fera une belle jambe ! Si même vous en réchappez, je ne crois pas que Si Ali Mansour Benlamache vous fasse ses compliments pour l'avoir brouillé avec le B.I.D.I… »

Visiblement, le capitaine hésitait. Le commissaire intervint.

« Mademoiselle, que dites-vous là ? Qui êtes-vous ? Je suis pour ma part le commissaire Didier, de la D.S.T., et tout à fait qualifié pour enregistrer votre plainte en séquestration. »

Nikky dévisagea M. Didier. Mentait-il ? Elle jeta un coup d'œil en coin à M. Olivier, qui considérait la scène d'un regard sarcastique, la main droite dans la poche de son pantalon, prêt sans doute à tirer à travers l'étoffe s'il le fallait.

« Monsieur le commissaire, dit-elle, décidant de risquer le tout pour le tout, je suis Véronique Chevrot, adjointe à M. Estienne, de l'Institut d'astronomie. Ces hommes m'ont enlevée hier soir. Ils me retiennent ici. Ils me menacent de mort. Sauvez-moi. »

Le gros policier esquissa un geste de consternation.

« Au moindre mouvement suspect, commissaire, intervint Olivier, j'aurai le plaisir de vous abattre. Ce que vous raconte cette demoiselle est parfaitement exact. Je l'ai enlevée, je la séquestre, je l'exploite. Et, qui plus est, j'ai l'intention de continuer.

— Ignoble individu ! répliqua le commissaire, tremblant de rage. Vous avez l'avantage pour le moment. Mais gare à vous quand je l'aurai repris. Espionnage industriel compliqué de rapt…

— Ha ! ha ! fit Olivier.

— Vous dites ?

— Je dis : ha ! ha !

— Monsieur le commissaire, puis-je partir avec vous ? supplia Nikky.

— Monsieur le commissaire, si vous tentez de l'emmener, je me paie le luxe de vous abattre sur place, déclara le tonton.

— Mademoiselle, dit le commissaire, je suis au désespoir. Je vais chercher de l'aide. J'espère que le gouvernement marocain comprendra la situation, qu'il acceptera de collaborer avec nous, que… Bref, comptez sur moi. Je ferai l'impossible pour vous sauver. »

Les yeux de Nikky se durcirent.

« Je commence à en douter s'écria-t-elle. Vous n'avez pas plus de pouvoir que moi sur le B.I.D.I. Je ne vous demande qu'une chose : prévenez ma mère. Dites-lui que je suis en vie, en bonne santé, que ces hommes me relâcheront peut-être…

— Allons, venez, commissaire, dit le capitaine Mostefaï. Je suis désolé de ne pouvoir intervenir immédiatement, mademoiselle, pour assurer votre sécurité, mais soyez tranquille : d'ici une semaine tout au plus Si Ali Mansour Benlamache aura pris une décision et vous serez libérée. »

Les deux hommes s'éloignèrent, le commissaire soufflant très fort, bredouillant des excuses, promettant de prévenir Mme Chevrot du sort de sa fille, le capitaine tortillant sa moustache d'un air vexé.

Nikky les suivait d'un regard désespéré ; Olivier riait aux éclats.

« Alors, ma petite fille, on commence à se convaincre de l'influence du B.I.D.I. ? Je devrais vous donner une correction pour avoir mouchardé, mais… Je suppose que vous avez perdu l'envie de recommencer. »

Soudain, Nikky courut après l'officier et le commissaire.

« Messieurs, deux questions seulement. »

Ils s'arrêtèrent, sans se retourner. Ils avaient honte, l'un et l'autre, d'abandonner la jeune fille aux mains des bandits.

« Monsieur le capitaine, y a-t-il eu déjà beaucoup de morts des deux côtés, ce matin ? »

Le capitaine parut gêné.

« Eh bien, à vous dire vrai, mademoiselle, pour l'instant, il n'y a guère eu que des pertes en matériel de part et d'autre. Nous nous proposons d'attaquer en force au lever de la lune, à dix heures du soir. Et alors !… La victoire ou la mort.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle. Si seulement je pouvais faire quelque chose. Une deuxième question, la dernière. À quelle heure les troupes sont-elles passées ici, après avoir franchi la frontière algérienne ? »

Le capitaine, surpris de cette question, réfléchit un instant.

« Vers onze heures et demie, mademoiselle.

— Le satellite soviétique était-il déjà là ?

— Nous sommes passés à quelques kilomètres plus au nord,

mademoiselle, et nous n'avons rien vu.

— Ah ! je ne comprends pas ! s'écria Nikky en joignant les mains.

— Que ne comprenez-vous pas, mademoiselle ? demanda le commissaire.

— Rien ! » répondit-elle.

Puis, tête basse, elle regagna sa tente, sous l'œil narquois d'Olivier.

Langelot, adossé contre le car télé, n'avait pas perdu un mot de la conversation. À un moment, il avait voulu se jeter sur Olivier. L'occasion paraissait propice. Toutefois, le « snifien » avait pris la précaution de regarder autour de lui avant d'attaquer, et il avait vu M. Huc s'embusquer entre les deux hélicoptères, un énorme pistolet à la main… Le B.I.D.I. ne laissait rien au hasard.

9

Il était cinq heures, et tous les bidiens s'étaient de nouveau réunis sous la tente. Mme Schasch, reposée par sa sieste, poudrée et fardée de frais, entra d'une démarche élastique et considéra tous ses subordonnés d'un pince-nez impassible.

« Alors ? demanda-t-elle. Avez-vous trouvé un moyen d'ouvrir le Vostok 18 ? »

Spécialistes et aviateurs détournèrent les yeux. Un silence absolu régna sous la tente. Finalement, le métallurgiste dit :

« Il existe, bien entendu, des forets industriels à diamant qui permettraient de pratiquer une ouverture dans la coque. Et, une fois qu'on en aurait une, on pourrait les multiplier. Mais le moyen de faire venir ici des machines-outils ?

— Il y a aussi les lasers, qui font des trous, remarqua Langelot. Mais le moyen de faire venir ici un laser ? »

Mme Schasch laissa peser son regard froid sur tous ses hommes, les uns après les autres.

« Je n'ai jamais vu pareille inefficacité au B.I.D.I. depuis que je suis à la tête de cette organisation, remarqua-t-elle.

— C'est aussi la première fois qu'on s'occupe d'un vaisseau cosmique, fit remarquer le tonton.

— Taisez-vous, Olivier. La seule remarque sensée qu'on ait faite, est celle que je viens d'entendre sur les machines-outils armées de diamants et permettant de pratiquer des trous dans n'importe quel alliage. Sans doute pourrions-nous en faire venir une ici, mais pour cela il faudrait du temps. Or, le temps commence à nous manquer. Déjà le gouvernement français a tenté de faire une démarche officieuse par la voix d'un commissaire de la D.S.T. Bientôt il en tentera d'officielles. Dans quelques heures, ce coin de Sahara deviendra peut-être un peu trop chaud pour nous.

— Alors qu'allons-nous faire ? Renoncer ? demanda l'Anglais, d'un ton de mépris.

— Docteur, vous me connaissez mal, répliqua Mme Schasch. Rappelez-vous qu'il y a toujours deux solutions contradictoires mais aussi efficaces l'une que l'autre. Je ne pouvais déplacer le satellite : j'ai déplacé la frontière. Je ne peux pas amener de machine-outil sur place : j'emmènerai le satellite chez moi.

— Le Vostok, vous n'y pensez pas ! s'écria l'Allemand. Mais il pèse…

— Une tonne, deux au maximum. Mlle Chevrot vous donnera le chiffre exact. De toute façon, le poids est négligeable, étant donné les tonnages des camions modernes.

— Et comment allez-vous le charger sur un camion, votre Vostok ? demanda l'Italien.

— Dans le fond, dit Langelot, je me demande s'il est bien utile de le charger. On pourrait simplement le pousser : puisqu'il est rond, il roulera.

— C'est ce que je compte faire, ou presque ! répondit Mme Schasch. En effet : ce n'est pas un camion que je vais commander, c'est un porte-char. Il suffira de pousser le satellite pour qu'il monte sur la plate-forme. Là, on l'arrimera avec des câbles d'acier.

— En somme, dit tonton Olivier, c'est du ressort d'une entreprise de déménagements.

— Précisément. Je suppose qu'il n'y a pas d'objection ? »

Il n'y en eut pas. La patronne du B.I.D.I. se tourna alors vers les transmetteurs suisses :

« Vous avez les indicatifs des relais du B.I.D.I. au Maroc. Au travail ! Je veux mon porte-char ici, à la tombée de la nuit. La séance est levée. »

Tous les bidiens regagnèrent leurs postes respectifs. Langelot, sentant que le moment était venu pour lui de faire le point de la situation, s'éloigna de quelques pas dans le désert.

Toute idée de fuite à pied était, bien entendu, à éliminer dès l'abord : un désert, c'est une prison sans murs. Et pourtant, il fallait trouver un moyen d'échapper à une situation qui allait sous peu devenir tout à fait critique.

« Récapitulons, se dit Langelot. Ma mission initiale était relativement simple : m'introduire dans les rangs du B.I.D.I. ; rendre compte ; attendre les ordres. Mais justement, depuis que je fais partie du B.I.D.I., c'est-à-dire depuis près de vingt-quatre heures, il m'a été impossible de joindre mes chefs. Il faut donc que je prenne mes décisions tout seul, en prolongeant moi-même ma propre mission, de façon à causer le plus de dommage possible au B.I.D.I.

« Dans tout cela, quel rôle joue ce fameux Vostok ? »

La grosse sphère noire pesait toujours sur son lit de pierraille, à une cinquantaine de mètres du campement. Des bidiens en faisaient le tour, la tapotaient, la palpaient à travers leurs mouchoirs. À l'intérieur, un homme, de retour du cosmos, attendait des représentants de son gouvernement pour débloquer les verrous…

La chaleur diminuait d'intensité. Le soleil descendait vers l'horizon. Déjà les ombres devenaient obliques, et des reflets sanglants vibraient aux arêtes des cailloux.

Vers sept heures et demie, la nuit tomberait, avec cette absence totale de

crépuscule qui caractérise les régions tropicales. Vers neuf heures, sans doute, le porte-char commandé par Mme Schasch arriverait. Non que les porte-chars soient des engins courants, mais on s'en sert beaucoup pour transporter les bulldozers et autres machines de terrassement. Le B.I.D.I. en trouverait sûrement un dans un rayon d'une centaine de kilomètres. Le satellite, avec son occupant, serait alors chargé sur le porte-char qui partirait pour une destination inconnue. Avec les complicités dont le B.I.D.I. disposait apparemment dans tous les pays, il n'éprouverait aucune difficulté à faire sortir le vaisseau cosmique du Maroc.

Résultat ? Tuerie à la frontière. Assassinat certain du cosmonaute russe. Mission manquée – ou en tout cas en grand danger de l'être – pour Langelot. Pour Nikky… ? Pour Nikky, tout dépendrait du bon – ou plutôt du mauvais – plaisir de Mme Schasch. Si elle décidait de ne pas s'embarrasser de bouches inutiles, il ne lui serait pas difficile de trouver, parmi les membres du B.I.D.I., un exécuteur des hautes œuvres.

La suite prévue n'était guère plus réjouissante. Car, si Mme Schasch s'était montrée si confiante à l'égard de Langelot, c'était qu'elle avait déjà décidé de transporter ses pénates dans un autre pays. La capture des membres français du B.I.D.I., encore facile maintenant, serait impossible dès le lendemain, puisque Mme Schasch avait prévu vingt-quatre heures pour le déménagement de son P.C.

Peut-être Langelot lui-même serait-il définitivement inclus dans le B.I.D.I. Mais ce n'était guère certain, loin de là. Car, pour faire partie du B.I.D.I., il fallait devenir un assassin, ce à quoi Langelot se refusait… Dans ces conditions, quelle décision prendrait Mme Schasch à l'égard de son protégé ? Si elle le renvoyait purement et simplement, les informations qu'il avait amassées jusqu'à présent deviendraient inutilisables, même transmises au S.N.I.F., puisque le B.I.D.I. aurait déménagé entre-temps. Mais, à vrai dire, il fallait s'attendre à une issue bien plus sinistre encore : une fois que Langelot aurait désobéi à Mme Schasch, aurait-elle la faiblesse de le laisser survivre ?…

Langelot regarda sa montre.

« Cinq heures et demie… »

En quelques heures, il lui fallait trouver un stratagème qui permettrait de

renverser la situation.

« J’ai bien quelques idées qui me trottent par la cervelle, mais c’est encore passablement fumeux… De toute évidence, dans cette histoire, il y a quelque chose qui cloche au départ… Quelque chose aussi que Nikky soupçonne… Pourquoi le satellite a-t-il atterri plus tôt qu’elle ne l’avait prévu ? »

À l’horizon, s’élevaient des brumes rougeoyantes. L’air fraîchissait.

Nikky sortit de sa tente, fit quelques pas de côté et d’autre, tourna la tête vers le satellite, s’en approcha, en fit le tour, soucieuse. Elle aussi, elle le tâta.

Brusquement, Langelot prit sa décision.

« Snif, suif ! » dit-il.

Et, à pas résolus, il se dirigea vers Nikky.

10

Lorsqu'il arriva à la hauteur de la jeune fille, elle lui tournait le dos et regardait le couchant. Langelot s'arrêta derrière elle. Elle fit comme si elle ne l'avait pas entendu approcher.

« Nikky, dit Langelot. Retournez-vous et regardez-moi.

— Pour quoi faire ?

— Parce qu'il faut que je vous parle, et que je n'ai pas l'habitude de parler à des nuques. »

Elle se retourna. Elle avait les yeux secs et brillants.

« Qu'avons-nous à nous dire ?

— Nous avons à prendre des décisions communes pour notre sécurité personnelle et la destruction du B.I.D.I. Je serai parfaitement honnête avec vous…

— Cela vous changera ! » fit amèrement Nikky.

Langelot ne releva pas l'ironie. Il poursuivit d'un ton grave :

« Je ne suis pas Jean-Jacques Lissou, jeune recrue du B.I.D.I. Je suis le sous-lieutenant Langelot, du Service national d'information fonctionnelle, actuellement en mission. »

Elle sourit, parfaitement incrédule :

« Vous ne vous figurez tout de même pas que vous allez me faire gober une histoire à dormir debout comme ça ?

— Justement, je me le figure. Je vais vous raconter mon histoire à dormir debout depuis le commencement, et vous verrez si elle ne coïncide pas avec ce que vous avez pu observer. »

Il narra en peu de mots l'origine de sa mission. Mlle Chevrot se sentait si seule, si désarmée, et Langelot lui inspirait naturellement tant de sympathie, qu'elle ne demandait qu'à ajouter foi à son récit. Pourtant elle lutta vaillamment. Lorsqu'il eut fini :

« Je vais vous dire ce que je crois, moi, répondit-elle. Le B.I.D.I. n'a pas encore tiré de moi tout ce qu'il voulait, et vous êtes payé pour m'inspirer confiance. D'ailleurs vous l'étiez depuis le début. C'est pour cela que vous m'avez fait cette drôle de tirade le premier soir. »

Langelot soupira. Le mépris que la jeune fille paraissait ressentir pour lui le blessait cruellement.

« Asseyons-nous », dit-il.

On lui avait appris au S.N.I.F. qu'une attitude physique détendue favorise la détente de l'esprit.

Ils s'assirent donc, côte à côte, face au soleil rouge qui lançait ses derniers feux. L'horizon se colorait d'une étrange lumière verte. Le froid venait avec la nuit. La canonnade retentissait toujours au loin.

« Vous me faites beaucoup de peine, Nikky, en refusant de me croire. Mais je ne possède pas, pour l'instant, de preuve que je puisse vous montrer. Alors essayez de raisonner comme ceci. Admettons que vous ayez raison : je suis un « mouton » envoyé par le B.I.D.I. Vous, intelligente comme vous l'êtes, vous me percez à jour, vous m'envoyez promener. Que croyez-vous qu'il se passera à neuf heures, lorsque le porte-char sera là, que le Vostok sera embarqué dessus, et que vos services seront devenus inutiles à l'organisation ?… Je ne cherche pas à vous effrayer, Nikky, mais à vous faire voir les choses en face. Tant que la police ignorait votre enlèvement, le B.I.D.I. pouvait encore trouver quelque avantage à vous laisser en vie. Mais maintenant ? Vos chances sont minces, Nikky, très minces. »

Mlle Chevrot frissonna de tout le corps, serra plus étroitement ses bras autour de ses genoux, et ne répondit rien.

« Autre supposition, poursuivit Langelot. Vous acceptez de me faire confiance. Si je suis un « mouton », vos risques demeurent les mêmes. Vous ne perdez rien parce que vous n'avez plus rien à perdre. En revanche, si je suis celui que je prétends être, eh bien, nos chances d'en réchapper, à vous et à moi, sont multipliées par deux. Qu'en dites-vous, mathématicienne ? »

Nikky balbutia d'une voix mal assurée :

« Je suis si seule… Je n'ai pas l'habitude d'être seule… »

Elle n'était pas convaincue, loin de là. Mais elle cédait à un besoin de camaraderie, plus encore sans doute qu'au raisonnement « mathématique » de Langelot, qui reprit aussitôt :

« Vous verrez d'ailleurs que, pour l'instant, je n'ai rien de bien terrible à vous demander. Une chose seulement. Depuis ce matin, je sens que vous ne vous êtes pas trompée sur l'heure d'arrivée du satellite. Vous ne pouviez pas vous tromper, je le sais. Mais je ne parviens pas à saisir pourquoi… »

Pour la première fois depuis près de vingt-quatre heures, Nikky eut un sourire gentiment moqueur, sans la moindre amertume :

« Ah ! vous ne deviez pas être très fort en maths, au lycée ! Surtout pas en cosmographie.

— Pourquoi cela ?

— Mais voyons ! La terre tourne. Si je m'étais trompée sur l'heure, je me serais aussi trompée sur le point d'atterrissage… Le Vostok aurait amerri dans l'Atlantique, s'il était tombé plus tôt que prévu !

— Je sentais bien qu'il y avait une anicroche quelque part. Mais alors que s'est-il passé ?

— Vous ne devinez pas, monsieur le sous-lieutenant des services secrets ?

— Non, mademoiselle l'astronome.

— C'est pourtant bien simple. D'après mes calculs, le Vostok devait tomber au point précis où il se trouve en ce moment, mais exactement deux heures plus tôt que l'heure indiquée par moi à Mme Schasch. Je lui ai menti.

— Pour quoi faire ?

— Je suppose que vous, qui vous prétendez militaire, vous allez dire que c'est par « patriotisme ». Vous comprenez : j'étais persuadée que les services français, en particulier le mien, étaient en train de faire les mêmes calculs que moi. C'est d'ailleurs curieux que je n'aie pas réellement été convoquée par M. Estienne, à peu près à l'heure où vous êtes venu me chercher. Je suppose que mes collègues ont fait le travail. Mais, de toute façon, ce qui est certain, c'est que l'État doit essayer, lui aussi, de récupérer le Vostok, soit pour le rendre à la Russie, soit pour le faire étudier par les spécialistes français…

— Et vous vouliez donner une avance à la France ?

— Oui », dit Nikky en baissant la tête, comme si elle avait commis une action honteuse.

Langelot, qui l'avait crue jusque-là un peu poltronne, en eut d'autant plus d'estime pour elle. Il lui prit la main et, cette fois-ci, elle la lui abandonna.

« C'est très bien, ce que vous avez fait là, Nikky. Mais il semble que l'État n'ait guère profité de ces deux heures d'avance…

— C'est justement ce qui m'étonne. Remarquez, il n'y a pas eu deux heures d'avance : une heure seulement, puisque les troupes marocaines ont occupé cette région vers onze heures et demie.

— Vous ne trouvez pas curieux qu'avec une heure d'avance, la France qui avait des unités presque sur place, à Colomb-Béchar, n'ait pas réussi à intervenir, alors que le B.I.D.I., installé à Paris…

— Voilà précisément ce que je ne comprends pas », dit Nikky.

Ils restèrent là, à côté l'un de l'autre, se tenant par la main dans le froid qui venait. Deux tout jeunes gens, presque deux adolescents, lancés dans une

aventure d’adultes dont, selon toute probabilité, ils ne sortiraient pas vivants.

De longues minutes s’écoulèrent, tandis que le soleil, grande assiette rouge ébréchée par l’horizon, disparaissait.

« Je suis si seule… Je n'ai pas l'habitude d'être seule… »

« Regardez, dit Nikky en tournant la tête. Les premières étoiles sont déjà là… »

Elles étaient là en effet, piquetant la moitié est du ciel, infimes clous de cuivre fixant un vaste pan de velours émeraude.

Nikky eut un petit rire :

« Le ciel a un peu la couleur du complet de M. Olivier, vous ne trouvez pas ? »

Doucement, Langelot dégagea sa main.

« Merci de m'avoir cru sur parole », dit-il, en se mettant debout.

Elle sentit qu'il y avait en lui un frémissement d'énergie, de résolution.

« Vous avez décidé quelque chose ? »

Il se dressait au-dessus d'elle, mince et blond, dans la nuit qui venait.

Il parla très bas.

« Je crois que j'ai tout compris. Si je me trompe, nous sommes perdus. Sinon, nous avons une chance… Vous allez m'aider. »

11

Un dernier rayon de lumière rouge trembla sur les plaques de plexiglas des deux hélicoptères… Puis, brusquement, ce fut la nuit.

Soudain, un grand cri retentit dans le désert. Un cri de femme, suivi de jurons épouvantables. Une des deux tentes venait de s'effondrer sur tonton Olivier qui y faisait un petit somme vespéral. Tout cela par la faute de Nikky, car elle était passée trop près des piquets et s'était pris le pied dans une corde. À vrai dire, Langelot venait d'arracher deux piquets du même côté, mais, grâce à l'obscurité, personne ne s'en était aperçu. Nikky et Olivier se débattaient en criant ; tous leurs efforts n'aboutissaient qu'à les immobiliser plus sûrement (surtout ceux de Nikky) ; bientôt presque tous les bidiens s'étaient rassemblés autour de ce tas de toiles et de corps humains, donnaient des conseils, tiraient sur les cordes, trébuchaient sur les piquets et ajoutaient à la confusion générale.

Langelot, lui, se glissait vers le car de télécommunications.

Les cloisons étant parfaitement insonorisées, la patronne du B.I.D.I., installée dans la cabine d'habitation, n'entendrait rien de ce qui se passerait dans la cabine télé. Quant aux opérateurs, il y en aurait sûrement un de permanence : les autres – du moins Langelot l'espérait – seraient occupés avec la tente. Et un seul opérateur de radio ne faisait pas peur à l'agent secret,

rompu à tous les sports de combat.

Langelot gravit les trois marches métalliques qui menaient à la porte de derrière, tourna la poignée et pénétra à l'intérieur.

Il avait ôté sa veste pour avoir les mouvements plus libres. Il sentait tous ses muscles fermes et obéissants. Il était plein de cette vaillante gaieté qui l'envahissait toujours à l'approche du danger.

Une fois dans le car, il referma soigneusement la porte et mit la clef dans sa poche. Puis il se tourna vers l'unique occupant de la cabine, qui s'était levé à sa rencontre… C'était M. Huc.

M. Huc, cent dix kilos, cent trente de tour de poitrine, ancien catcheur professionnel. M. Huc, que les opérateurs suisses avaient laissé garder le véhicule à leur place.

Langelot n'était pas précisément un lâche, mais il eut un mouvement de recul lorsqu'il jaugea l'adversaire qu'il aurait à combattre…

« Qu'est-ce que tu veux, toi ? » demanda M. Huc de sa voix raffinée.

Langelot chercha des yeux n'importe quel objet qui pourrait lui servir d'arme. Il n'en trouva pas. M. Huc, lui, était sans doute encore en possession du gros pistolet qu'il avait tiré tout à l'heure, lorsque le commissaire Didier et le capitaine Mostefaï avaient visité le camp.

Sans doute aurait-il été facile d'envoyer M. Huc faire une commission sous quelque prétexte, mais à quoi cela servirait-il ? Il reviendrait et interromprait Langelot en plein travail ; s'il trouvait la porte fermée, il donnerait l'alarme.

« Je viens faire un brin de causette, dit le garçon. Que pensez-vous de la philosophie de Kant, monsieur Huc ? Vous savez : la critique de la raison pure, et tout ça.

— De quoi ? questionna intelligemment le colosse.

— Moi, cela me paraît un peu vieux jeu. Je serais plutôt bergsonien. J'espère que ça ne vous gêne pas.

— Pourquoi que t'as mis c'te clef dans c'te poche ? rétorqua M. Huc, allant droit au fait. Rends-moi la clef, et ne te paie pas ma tête. Allons, plus vite que ça. »

Il fit un pas en avant ; Langelot, sans reculer, se mit en garde.

« Dis donc, fit M. Huc, moi, tu sais, une gifle c'est vite parti. Et une gifle

de Huc, ça te met à l'hôpital pour quinze jours.

— C'est peut-être plus vite parti qu'arrivé, répondit Langelot. Essayez toujours, vous verrez. »

Il avait beau crâner, il n'en menait pas large.

« Tu cherches la bagarre, gringalet ?

— Ça se pourrait bien.

— Attrape celle-là pour commencer. »

Vlan ! Le poing droit de M. Huc fut projeté en avant, comme par une catapulte.

Langelot plongea dessous, et riposta du pied à l'estomac.

Le garçon ne manquait pas de muscles dans les cuisses, mais contre les abdominaux de M. Huc, ils étaient impuissants. Le catcheur encaissa le coup de pied et ricana.

« T'as pas mangé assez de soupe, mon garçon. »

Rapide comme l'éclair, Langelot cogna du poing au menton. Son poing rebondit. Le sourire de M. Huc s'élargit encore.

« T'as fini de me faire des chatouilles, petiot ? »

La boxe étant ainsi ridiculisée, il fallait recourir au jiu-jitsu. Langelot frappa au cou, du plat de la main, comme on le lui avait enseigné… Le géant se contenta de gonfler ses muscles en rentrant sa tête dans ses épaules, et la main de Langelot rebondit à son tour.

M. Huc fit un pas en avant.

Une nouvelle fois, il lança le poing. Ce poing-là aurait assommé un bœuf. Cependant le garçon, profitant de sa petite taille, l'esquiva et contre-attaqua : la tête en avant, dans le plexus solaire du colosse…

C'est là un des coups les plus dangereux du combat rapproché. Bien porté, il occasionne la mort.

De toutes ses forces, Langelot se jeta, frappant de la pointe du crâne à la base du sternum.

Un rire homérique lui répondit. Lui-même, il fut rejeté en arrière et alla donner des reins contre la porte du car.

Et M. Huc fit encore un pas.

Alors Langelot se laissa tomber sur le dos, les pieds levés, mobiles comme des bielles de machine, terribles pour tout autre adversaire que celui-

là.

« T’as fini de faire du vélo ? » dit simplement M. Huc.

Il avança encore et se pencha, les bras écartés, ne cherchant même pas à protéger son visage.

Langelot aurait pu le frapper au menton, autant de fois qu’il aurait voulu. À quoi bon ? Il n’essaya même pas.

Il se savait perdu, à moins de réussir le dernier coup qu’il allait tenter. Tout son judo – qui est l’art de déséquilibrer l’adversaire – ne lui servait à rien, car M. Huc était à peu près aussi facile à déséquilibrer que la pyramide de Chéops. Par son poids seul, il écraserait le garçon sous lui.

Déjà, il se penchait plus bas, grimaçant un sourire féroce.

« Je m’en vas te dresser… »

Ses mains s’ouvraient pour l’étranglement.

Il s’agenouilla avec un grognement d’anticipation.

Alors Langelot, souple et léger, lui noua les jambes autour de la taille et lui planta les deux pouces au creux des clavicules, comprimant délicatement les artères sous-clavières, qui portent le sang au cerveau.

M. Huc se secoua, mais les jambes nerveuses de Langelot tinrent bon, enserrant comme des crochets les côtes du géant.

M. Huc se releva avec un han d’haltérophile, mais Langelot l’accompagna dans son mouvement, suspendu à son cou comme une sangsue.

M. Huc essaya de le repousser avec les mains, mais Langelot avait, cette fois, l’avantage. Se collant à la poitrine de son adversaire, il ne le laissait pas déployer ses bras.

Peu à peu, la face de M. Huc changeait de couleur. Le sang n’arrivait plus en quantité suffisante à sa tête. Les forces commençaient à lui manquer.

Il écarta les bras et se mit à marteler les côtes de Langelot. Un seul de ces coups de poing, donné une minute plus tôt, aurait fait lâcher prise au garçon. Mais maintenant, M. Huc manquait de vigueur et de précision. Chaque coup était moins violent que le précédent.

« Je peux bien avoir une côte fêlée ou deux, se disait Langelot, mais apparemment je tiens le bon bout. »

Les pouces fouillant toujours les « salières » de M. Huc, la poitrine gonflée à craquer pour mieux résister aux poings du catcheur, tous les

muscles tendus, Langelot avait l'impression d'être un alpiniste sur une montagne humaine…

Soudain, le catcheur se laissa tomber en avant, espérant briser la colonne vertébrale de son adversaire. Malheureusement pour lui, Langelot n'ignorait rien de l'art des chutes. Ses poumons expirèrent un peu d'air ; ses pieds, lâchant la taille de M. Huc, vinrent atténuer les vibrations. Cependant ses pouces s'enfonçaient encore plus loin.

Alors M. Huc, cessant de cogner, allongea le cou et se mit à râler pitoyablement. Il ne pensait même plus à se servir de son poids pour écraser son léger adversaire.

Pour en finir, Langelot retira ses pouces et, sans ménagement, porta l'atémi à la carotide, du plat de la main.

Le géant roula à terre, vaincu.

12

Un instant, Langelot resta immobile, reprenant son souffle. Il avait mal dans les côtes, mal dans les jambes, mal dans les bras.

Pourtant, il n'y avait pas de temps à perdre. Il se dégagea en repoussant le corps de M. Huc qui pesait sur lui.

« Il en a pour une bonne demi-heure avant de commencer à récupérer, murmura Langelot. Apparemment, je n'ai pas perdu mon temps à faire du combat rapproché à l'école du S.N.I.F. »

Lentement, le snifien se releva. L'excitation du combat était tombée et, pour les âmes généreuses, la victoire a toujours un goût légèrement amer. Puis, cette douleur dans les côtes, au moindre mouvement…

« Je crois qu'il m'a sérieusement abîmé… »

Chancelant, Langelot se dirigea vers le tableau de commande du vidéo.

Combien de temps avait duré le combat singulier ? L'opérateur reviendrait-il bientôt ? Les déductions – apparemment folles – de Langelot allaient-elles se révéler justes ou fausses ?

Il prit le micro d'une main, s'essuyant le front de l'autre. Ses phalanges

étaient douloureuses, d'avoir cogné dans le menton de M. Huc.

« Vostok 18, m'entendez-vous ? »

La voix du cosmonaute répondit aussitôt, dans ce français un peu livresque qui était le sien :

« Je vous entends 5 sur 5 et je m'interroge même quant aux bruits et exclamations diverses que je viens de percevoir.

— Branchez votre circuit télé et vous comprendrez, mon vieux. Je branche le mien. »

Simultanément, les deux caméras, celle du satellite et celle du car, se mirent à fonctionner. Sur l'écran du car apparut le visage casqué du Soviétique ; sur l'écran du vaisseau, la figure jeune de Langelot, épuisée par le combat.

« Qui êtes-vous ? Je ne vous ai pas encore vu », dit le Russe.

Langelot ne répondit pas.

Il orienta la caméra vers le corps de Huc, prostré dans son coin.

« Vous le reconnaissez, celui-là ?

— Si je ne me trompe, c'est l'insolent personnage qui a tenté de se faire passer pour un représentant de mon pays.

— Très juste.

— Qui l'a mis dans cet état ?

— J'ai eu ce plaisir, au cours de la scène que vous avez entendue. Maintenant, regardez bien. »

Langelot se leva et clopina jusqu'à une armoire qui portait l'inscription « Instruments d'optique ». Il y prit un microscope, puis il revint au tableau de commande. Il posa le microscope sur une tablette en face de lui. Il ôta sa montre-bracelet et détacha le bracelet de cuir de la montre de nickel. Une estampille apparut au dos de la montre. Invisible à l'œil nu, une pellicule transparente était collée dans le creux de l'estampille. De la pointe d'une épingle, Langelot détacha la pellicule et la posa sur une plaque de verre qu'il introduisit dans le microscope. Enfin il approcha l'oculaire du microscope de l'objectif de la caméra et, sur l'écran, suivit la mimique du cosmonaute.

La stupéfaction d'abord, le soulagement ensuite, apparurent sur le visage du Russe.

Ce qu'il voyait, lui, sur son écran, c'était la carte officielle de Langelot,

aux armes du S.N.I.F., photographiée sur microfilm et rendue lisible par le microscope.

« Comment ! s'écria le cosmonaute. Tu es… Je veux dire : vous êtes…

— Allez, on peut bien se dire « tu », répondit Langelot. Puisqu'on est de la même boutique, ou presque… »

13

À ce moment précis, le porte-char commandé par Mme Schasch arrivait en vue du campement du B.I.D.I.

Au même moment, le colonel El Hadj, Marocain, rassemblait ses officiers pour un dernier « briefing » avant l'assaut qu'il comptait donner au poste de R'mel au lever de la lune.

Au même moment, le capitaine Mokrane, Algérien, qui commandait le poste, haranguait ses soldats en leur donnant l'ordre de se faire tuer sur place plutôt que de se rendre.

Au même moment, des renforts algériens et marocains se mettaient en route vers la frontière.

Et, au même moment, le commissaire Didier de la D.S.T., fort mal à l'aise, recevait un appel téléphonique du ministre de l'Intérieur en personne.

Le commissaire était debout dans son bureau, blanchi à la chaux, de Colomb-Béchar, d'où il avait lancé appel sur appel pour tenter d'obtenir la libération de Mlle Chevrot.

Le ministre était assis dans son bureau lambrissé de la place Beauvau.

Trois secrétaires se tenaient respectueusement inclinés devant lui, tandis qu'il crispait sa main sur l'écouteur, et susurrait des choses désagréables dans le micro.

« C'est bien au commissaire Didier que j'ai le déplaisir de parler ?

— Oui, monsieur le ministre.

— M'expliquerez-vous, Didier, la déplorable situation où vous nous avez inconsidérément engagés ?

— Monsieur le ministre…

— Taisez-vous. C'est vraiment une idée saugrenue que vous avez eue là, avec votre farceur d'ami, le professeur Roche-Verger, des Recherches spatiales. Vous n'allez pas nier, je suppose, que l'idée venait de vous ?

— Monsieur le ministre…

— Silence ! Je sais ce que vous allez me dire. Cette idée, j'ai eu la bonté de l'approuver. Elle me paraissait séduisante, parce que folle. Je suis un ministre d'avant-garde, chacun le sait… »

En entendant ces mots, les trois secrétaires s'inclinèrent encore plus bas. Le ministre changea l'écouteur de main et poursuivit :

« Les centres d'écoute clandestins commençaient à nous inquiéter sérieusement. Nous les savions utilisés par des sociétés secrètes, des organisations d'espionnage, des groupes subversifs. Nous ne parvenions pas à dépister les plus importants de ces centres. Alors vous êtes venu me faire une proposition incongrue, mais qui me sembla piquante à l'époque : lancer un faux bruit sur les ondes, et voir qui réagirait. Oh ! cela me paraissait original et efficace, je n'en disconviens pas. Nous avons discuté pour savoir de quelle nature serait le faux bruit en question…

« Alors vous m'avez dit – encore vous, Didier ! – que le Centre de recherches cosmiques travaillait à la réalisation d'un satellite expérimental français qui, selon toute probabilité, ne serait jamais lancé, mais servirait, pour ainsi dire, de maquette, en vue d'études ultérieures… Et le professeur Roche-Verger était prêt à obtenir que ce satellite fût mis à votre disposition. C'est bien cela ?

— Oui, monsieur le ministre, mais…

— Taisez-vous. Vous avez choisi un point de chute commode, à deux pas des installations françaises de Colomb-Béchar, vous avez fait faire tous les

calculs à rebours, à partir de l'atterrissage, avec des pannes, des incidents, des indications télémétriques, etc. Excellent exercice pour les jeunes du Centre de recherches cosmiques, c'est entendu. Et puis, vous avez commencé à lancer vos messages selon un programme préparé minutieusement.

— Entre-temps, j'avais obtenu votre accord, monsieur le ministre.

— Didier, ne m'interrompez pas. Vous avez disposé, au point de chute prévu, le satellite expérimental français, avec un faux cosmonaute soviétique à l'intérieur. Puis, vous prenant pour un chat devant un trou de souris, vous avez reculé de cent kilomètres, prêt à bondir sur le premier imprudent qui se montrerait.

« Oh ! votre stratagème a brillamment réussi. Les journaux sont remplis de fausses nouvelles, et une organisation que nous pourchassons en vain depuis des années a mordu à l'appât. Mais le résultat, Didier, le résultat ? Le B.I.D.I. nous échappe une fois de plus. Une mathématicienne pleine de promesses est enlevée et sera probablement assassinée. Deux pays du Maghreb vont s'entre-déchirer. Le gouvernement soviétique envoie protestation sur protestation. Le satellite français, avec tous ses secrets, va devenir la proie de l'espionnage international. Et je viens d'apprendre que le fameux laser à diode du professeur Steiner est à bord de ce satellite ! Donc, plus d'exclusivité du laser à diode pour la science française. Tout cela, Didier, est votre faute. Je saurai m'en souvenir.

— Monsieur le ministre…

— Qu'avez-vous à répondre ? Rien. Donc, taisez-vous.

— Monsieur le ministre, un mot seulement. Je suis prêt à donner ma démission, si vous la désirez. Mais je vous supplie de faire votre possible pour sauver cette malheureuse jeune fille…

— Ne soufflez pas si fort dans le micro, Didier. Le possible sera fait, vous le savez fort bien. Quant à l'impossible, nul n'y est tenu. Bonsoir. Attendez-vous à recevoir des nouvelles désagréables. »

Le ministre lança le combiné à l'un de ses secrétaires qui l'attrapa au vol et le replaça silencieusement sur le support.

Le grand chef se leva alors et, distraitement, se mordit un ongle. Il n'était pas précisément rassuré lui-même : les ministres, eux aussi, ont des supérieurs, et, justement, le supérieur de ce ministre-là avait demandé à le voir une demi-heure plus tard.

14

« Dis donc, fit le faux cosmonaute, qui est-ce qui t'envoie ? Mes patrons, ou les tiens ?

— Je suis au B.I.D.I. depuis un bout de temps, et ma mission, je crois, n'a aucun rapport avec la tienne. Ton patron, c'est le commissaire Didier, bien sûr ?

— Comment le sais-tu ?

— Il est venu, tout à l'heure, essayer de vous récupérer, ton vaisseau cosmique et toi. Il faut dire qu'il n'avait pas l'air très malin. Il a dû être joliment ennuyé quand les troupes marocaines sont venues se placer entre la chèvre et le chasseur.

— La chèvre et le chasseur ?

— Eh bien, oui, mon vieux. Dans cette affaire, ne te fais pas d'illusions, tu servais de chèvre au chasseur de lion. Le lion, c'était le B.I.D.I. Et le chasseur, Didier.

— Vous êtes drôlement bien renseignés, au S.N.I.F.

— Ne crois pas ça. Nous ne sommes pas renseignés : nous sommes très doués. Ce n'est pas la même chose.

— Tu ne vas pas me dire que tu as deviné tout seul ?

— Si, monsieur. Une fois que j'ai été mis sur la voie par une charmante mathématicienne, qui est une chic fille en plus.

— Explique-moi, veux-tu.

— En vitesse, alors, parce que ça commence à sentir le roussi, figure-toi. Il y avait tout un ensemble de points qui ne s'expliquaient que si ton vaisseau était un faux vaisseau et toi, sans vouloir te blesser, un cosmonaute bidon. Pourquoi le service de M. Estienne, qui aurait dû s'inquiéter de ce fameux satellite, ne s'en préoccupait-il pas le moins du monde ?

— Parce que la D.S.T. l'avait prévenu.

— Pourquoi les Français de Colomb-Béchar n'étaient-ils pas arrivés sur place avant le B.I.D.I. de Paris qui avait pourtant deux heures de handicap ?

— Parce que, au contraire, ils s'étaient embusqués à bonne distance.

— Pourquoi n'envoyais-tu plus de messages, après avoir « atterri » ?

— Parce que les Soviétiques risquaient de trouver que la plaisanterie avait trop duré.

— Pourquoi pouvait-on toucher la coque du vaisseau alors qu'elle aurait dû être à moitié fondue de chaleur après sa rentrée dans l'atmosphère ?

— Parce qu'elle n'en est jamais sortie.

— Pourquoi ce vaisseau soviétique est-il venu tomber si près de Colomb-Béchar ?

— Parce que les installations cosmiques françaises se trouvent dans la région.

— Pourquoi le commissaire Didier, spécialisé dans le contre-espionnage, est-il venu enquêter en territoire marocain ou algérien sur un satellite russe ?

— Parce qu'il était à l'origine de toute l'histoire.

— Pourquoi, quand tu parlais russe, avait-on l'impression que tu faisais passer un disque ?

— Parce que c'est précisément ce que je faisais.

— Eh bien, voilà, mon vieux, les déductions savantes que j'ai faites. Si tu n'étais pas un cosmonaute soviétique, mais un policier français de la D.S.T., tout s'expliquait de soi-même.

— Chapeau !

— Bien. Maintenant, il va falloir prendre l'affaire en main. Sinon, dans

une demi-heure, notre compte est bon.

— Mets-moi au courant. Moi, dans ma capsule, je ne vois pas grand-chose. J'ai bien un périscope, mais je n'ose pas m'en servir. Êtes-vous nombreux ?

— Oh ! ils sont encore douze, et armés. Pas question de les attaquer, même par surprise. Mais j'ai une autre idée. As-tu vraiment un laser à diode à bord ?

— Sûr. Il paraît même qu'il est sensationnel, mais je ne sais pas m'en servir.

— Bon. Alors voici ce que nous allons faire… »

15

Deux minutes plus tard, les opérateurs suisses tambourinaient à la porte du car. Ils avaient aidé Olivier et Nikky à se dégager et à redresser la tente. Langelot leur ouvrit.

« Bourgoi fous afez vermé la borde ? demanda le premier opérateur.

— Bourgoi fous êdes là ? questionna le second.

— Où est Hug, gue nous afions laissé à nodre blace ? » interrogea le troisième.

M. Huc se trouvait en ce moment sous le car.

La cabine télé comportait en effet un trou d'homme, pour sortir en cas d'accident. Langelot l'avait ouvert, et, non sans difficulté, avait fait passer par la trappe le corps inanimé du catcheur.

« M. Huc doit être à la pêche à la ligne : il m'a demandé de le remplacer cinq minutes. Et moi, j'ai fermé la porte à clef, par prudence. Maintenant, messieurs, si vous voulez bien reprendre la permanence, je retourne à mes affaires. »

Les Suisses remontèrent dans le car et Langelot s'éloigna en direction du satellite.

Dans la poche de son pantalon pesait le gros pistolet dont Huc, trop sûr de sa force physique, avait négligé de se servir. Et, sous la chemise, contre la

peau, le snifien portait un document d'un prix inestimable : le « Manuel de savoir-vivre » du B.I.D.I., complété d'une liste des relais de l'organisation au Maroc, et d'un double de la clef de contact commandant le moteur. Le tout avait été dérobé dans un tiroir du car de télévision.

Le vaisseau cosmique se trouvait à l'écart du campement. Seule Nikky veillait près de lui, pelotonnée dans l'ombre, tremblant de froid, car les nuits sont glaciales au Sahara, tremblant aussi de peur pour Langelot, se demandant si la comédie de la tente avait duré assez longtemps pour qu'il pût réussir sa liaison avec le satellite.

« Nikky ?

— Langelot ?

— Tout va bien. »

La nuit était complète. La lanterne suspendue dans l'une des deux tentes n'éclairait pas les abords du satellite.

« J'espère qu'il va se décider à sortir…, murmura Langelot.

— C'était bien ce vous pensiez ?

— Oui. Un inspecteur de la D.S.T. »

À ce moment, il sembla que le vaisseau changeait de forme. La sphère paraissait s'allonger. En réalité, c'était une porte qui s'ouvrait.

« Le voilà ! »

Un casque se profila au-dessus de la porte.

« Vous êtes là, les copains ? » demanda la voix du cosmonaute, dans un français qui n'avait plus rien d'étudié.

Langelot s'avança.

« Dépêche-toi. »

L'autre sauta à terre.

« Ça fait du bien de se dégourdir les jambes.

— C'est confortable, dans ton engin ?

— Les six premières heures, ça va. Après, on commence à avoir des fourmis.

— Explique-moi un peu comment ça marche, dit Langelot, en introduisant la tête dans la capsule.

— Très facile. Tu as le fauteuil au milieu, le tableau de bord devant toi. L'éclairage est automatique.

— Les verrous ?

— Verrou électronique, à l'emplacement normal d'une serrure, sur la porte. Tu appuies là.

— Le périscope ?

— À ta gauche, sur le tableau de bord, un petit volant. Tu tires pour enclencher et puis tu manœuvres. Plus tu tires, plus le champ de vision s'agrandit.

— La radio ?

— À ta droite. Un ANGRC-9, tout ce qu'il y a de plus classique. Il est sur le channel de la D.S.T. Tu n'as plus qu'à mettre le commutateur sur « marche ». Leur indicatif, c'est Auguste ; le tien : César. Ils sont en écoute permanente.

— Bon. Maintenant, le laser.

— Ton laser, c'est du chinois pour moi. J'aurais préféré qu'ils l'enlèvent. Mais ils ont voulu laisser le satellite comme il était. Tu vois, c'est cette espèce de longue-vue ou de canon. Il y a une fenêtre devant, fermée par un volet. Le verrou du volet est à sa partie supérieure. C'est tout ce que je sais. Tu es vraiment capable de te débrouiller pour le reste ?

— Je le souhaite pour vous deux. Es-tu armé ?

— Non. Je n'étais pas censé sortir de ma capsule.

— Bon. Prends ça.

— Quèsaco ?

— Un Luger. Fais attention. Il y a une balle dans le canon. Essaie de ne pas tirer. Il vaut mieux les ramasser vivants.

— Tu ne le gardes pas pour toi ?

— Non. Moi, je serai dans ta casemate. Tiens. Voici la clef de contact. Adieu, Nikky. »

Nikky saisit les mains de Langelot.

« J'aimerais rester avec vous.

— Je préférerais aussi, je vous assure. Mais il n'y a pas de place pour deux dans ce vaisseau. Quelle idée de construire des cabines pareilles ! Vive la capsule Gemini ! Allons, dépêchez-vous. Pas d'émotion. Avec un peu de chance, on se reverra. »

Souple comme une anguille, Langelot se glissa à l'intérieur du vaisseau.

Son prédécesseur referma la porte. Le verrou joua. La cabine s'éclaira.

« Eh bien, murmura Langelot, le fauteuil est décidément excellent. Et le copain avait raison, avec ses climatiseurs. Il fait meilleur dedans que dehors. »

16

« Quelle direction ? demanda le cosmonaute.

— Par ici », indiqua Mlle Chevrot.

Ils contournèrent le campement, prenant bien soin de rester dans la zone d'ombre.

Le car de télécommunications se trouvait au milieu du camp, entre les deux hélicoptères, face aux deux tentes.

Le policier parut hésiter un instant.

« Eh bien, qu'attendez-vous ? » demanda Nikky, agacée.

Langelot, pensait-elle, n'aurait pas hésité.

Le « cosmonaute » ôta son casque.

« Allons, murmura-t-il. Faut ce qu'il faut… »

Il débloqua la sûreté du Luger et son visage, naturellement peu énergique, prit une expression résolue.

La plupart des bidiens s'étaient réunis sous l'une des tentes où ils dînaient de conserves. Mme Schasch n'avait pas quitté la cabine du car qu'elle s'était réservée ; les opérateurs bavardaient entre eux dans la leur.

Les coudes au corps, le « cosmonaute » fit au pas de course les cinquante mètres qui le séparaient du car. Nikky le suivait.

Il aborda le car par la gauche, du côté du siège du conducteur. La portière serait-elle ouverte ?

Non. Les Suisses, d'un naturel soigneux, l'avaient fermée à clef.

Il contourna alors l'avant du véhicule, s'enveloppa la main d'un mouchoir et cogna dans la vitre de droite avec la crosse du Luger.

Les morceaux de verre tombèrent à l'intérieur. Le policier se retourna pour voir si l'attention des bidiens n'avait pas été attirée.

« Vite ! Vite ! » commanda Nikky.

Il passa la main dans le trou et manœuvra la poignée. La portière céda.

Le policier grimpa à l'intérieur, enjamba le frein à main et le levier de vitesse, s'assit à la place du conducteur, mit le contact, actionna le démarreur.

Nikky était montée à son tour.

Le cosmonaute passa une vitesse ; le moteur cala.

Nikky mit la tête à la portière et se trouva nez à nez avec Mme Schasch qui, inquiète du bruit, regardait par la fenêtre de sa cabine pour voir ce qui se passait.

« Hé ! ma fille, que faites-vous là ? Voulez-vous descendre tout de suite ! Olivier ! Monsieur Huc ! Ici ! Ici, je vous dis ! »

Le policier passait une autre vitesse, embrayait… Le car se mit en marche.

« Olivier ! Monsieur Huc ! criait Mme Schasch. Qui est au volant ? Allez-vous me répondre, grande gourde ? Qui est au volant ? »

Mlle Chevrot eut son sourire le plus suave :

« Le cosmonaute soviétique, madame, a accepté de vous servir de chauffeur. »

L'alerte était donnée. Deux des opérateurs suisses sautèrent, au risque de se rompre le cou. Le troisième préféra demeurer dans la sécurité de la cabine télé. Les dîneurs sortirent de la tente en s'interrogeant. Ils virent le car s'éloigner, durement secoué sur ses amortisseurs. La tête de Mme Schasch dépassait par une fenêtre ; la tête du troisième opérateur par l'autre, et les deux personnages faisaient des gestes de colère et de consternation.

Sur le sol, demeurait la forme prostrée de M. Huc, qui avait failli être écrasé par les roues arrière, mais paraissait indemne et reprenait même connaissance.

« Qui est au volant ? cria le tonton.

— Ça doit être le jeune Lissou. Il m'a semblé suspect depuis le début, dit le médecin anglais.

— La mathématicienne est avec lui, ajouta le métallurgiste italien.

— Ces deux petits ne manquent pas d'une certaine audace », remarqua l'électronicien allemand.

Les pilotes des deux hélicoptères échangèrent un regard.

« Vous y allez ou j'y vais ? demanda le Canadien taciturne.

— Allons-y tous les deux », proposa son confrère.

Le Canadien inclina la tête en signe d'assentiment.

Chacun courut à son appareil, suivi de son radio.

Deux sifflements stridents se répondirent. Deux immenses hélices brassèrent l'air, plus vite, toujours plus vite. Une poussière de sable s'éleva au-dessus du sol.

En quelques minutes, le camion serait rejoint.

17

Dès que ses amis l'avaient quitté, Langelot avait manœuvré ses périscopes. Ils lui donnaient une vision partielle mais suffisamment claire de ce qui l'entourait, grâce à leur rayonnement infrarouge. Il n'avait pu suivre l'attaque du car, mais il l'avait vu démarrer et disparaître en direction du nord. Aussitôt, il avait mis en marche son poste émetteur.

— « Ici, César. Ici, César. Auguste, m'entendez-vous ? Parlez.

— Ici, Auguste. Je vous entends 4 sur 5. Parlez.

— Passez-moi Auguste autorité. Communication urgente. À vous.

— Ne quittez pas. Je vous passe Auguste autorité. »

Il y eut un silence. Puis, au souffle violent qui retentit à ses oreilles, Langelot comprit que le commissaire Didier allait prendre la communication lui-même.

« Ici, Auguste autorité. Êtes-vous au courant des développements imprévus de… »

Langelot lui coupa la parole.

« Bonjour, monsieur le commissaire, dit-il d'un ton aimable. Vous risquez d'avoir une petite surprise dans quelques secondes. Je vous conseille de vous asseoir avant d'écouter ce que j'ai à vous dire.

— Qu'est-ce que cela signifie ? vociféra le commissaire. Vous m'appelez

alors que le B.I.D.I. peut être à l'écoute ! Vous m'appelez par mon grade, ce qui est contraire à tous les règlements du secret radio ! Vous me parlez sur un ton que je ne tolérerais pas de la part du ministre lui-même !

— Monsieur le commissaire, je n'ai absolument pas le temps de me préoccuper des règlements radio. Je vous signale déjà, à toutes fins utiles, que je ne suis pas votre cosmonaute-du-plancher-des-vaches, mais une vieille connaissance : le sous-lieutenant Langelot du S.N.I.F. Cela vous rappelle quelque chose ?

— Hein ? Quoi ? Langelot ? L'affaire Roche-Verger ?

— Exactement. Vous voyez que nous sommes destinés à collaborer, monsieur le commissaire divisionnaire Didier. Écoutez. Je vais vous mettre rapidement au fait de la situation. À vous de prendre les mesures qui s'imposent. »

En peu de mots, Langelot expliqua la substitution qui avait eu lieu.

« Quelle est l'utilité de cette mascarade ? Pourquoi ne pouviez-vous pas, vous-même, vous emparer du car du B.I.D.I. ?

— C'est là un point que nous étudierons plus tard. Pour l'instant, le plus urgent est, j'imagine, de convaincre le gouvernement marocain de la nécessité de vous laisser intervenir contre le B.I.D.I.

— Mais voyons, c'est impossible ! Il faudra des journées pour que…

— Voici ce que je vous propose, interrompit Langelot. Je vous lis à ce micro la liste de tous les relais marocains du B.I.D.I. et ensuite le règlement intérieur de cette noble organisation. Je vous précise, chemin faisant, que les frères Benlamache, l'historien et l'administrateur, sont mêlés à toute l'histoire ; en particulier, les arguments fournis par Benlamache pour soutenir les revendications marocaines sur cette région du Sahara ont été inventés par lui de toute pièce, sur l'ordre de Mme Schasch, chef du B.I.D.I. Ces renseignements, si vous les transmettez directement à Paris, et si Paris les fait suivre minute par minute à Rabat, devraient faire hésiter le gouvernement marocain. Et si Rabat donne l'ordre au colonel El Hadj d'attendre pour lancer sa fameuse attaque, le pire peut être évité.

— Vous possédez vraiment tous ces renseignements ?

— Bien sûr. Ai-je l'habitude de blaguer ? D'abord, avec vous, monsieur le commissaire, je ne me le permettrais pas. Deux choses encore. Un car de

télévision va arriver d'ici une heure environ à Bou Denib, au Maroc. Demandez donc à la police locale de retenir tous les occupants. Il y a entre autres, parmi eux, votre cosmonaute, ma mathématicienne, et… Mme Schasch, chef du B.I.D.I. »

Ces dernières paroles furent dites du ton le plus négligent qui soit. Des soufflements incohérents : voilà toute la réponse du commissaire Didier.

« Ah ! et puis attendez. Voici d'abord un message chiffré, que vous aurez l'obligeance de passer d'urgence à mes patrons du S.N.I.F. Ils seront contents de le recevoir.

— Mon jeune ami, fit alors Didier, je veux bien passer votre message et je ne vous en demande pas la teneur. Il me serait pourtant agréable de savoir de quoi il y est question.

— Mon cher commissaire, je vous répondrai volontiers, encore que je doute que la réponse vous soit, comme vous dites, agréable. Ce message chiffré contient l'adresse du siège du B.I.D.I. en France. »

Le commissaire souffla violemment, mais, beau joueur, passa au S.N.I.F. le message que Langelot venait de composer. Lorsqu'il dit :

« Maintenant, à nous ! »

Langelot acquiesça :

« Parfait. Je vais vous lire le « Manuel de savoir-vivre ».

— Hein ? Quoi ? Voulez-vous répéter ?

— Le « Manuel de savoir-vivre… »

— Lieutenant, je considère que la situation est au plus haut point dramatique et que vos plaisanteries sont absolument déplacées. D'ailleurs, si vous prétendez insinuer que mon éducation…

— Monsieur le commissaire, il ne s'agit nullement d'une plaisanterie. Le règlement intérieur du B.I.D.I. s'appelle effectivement « Manuel de savoir-vivre ». Vous êtes prêt à enregistrer ? Page 1. Le Bureau international de documentation industrielle… Attendez un moment, il faut que je règle leur compte aux hélicoptères.

— Quels hélicoptères… ? »

Langelot ne répondit pas. Le moment était venu de tenter de sauver Nikky et le faux cosmonaute, qui, sans lui, couraient à leur perte.

18

En effet, le B.I.D.I. s'était partagé en deux groupes. Tandis que les trois spécialistes et M. Huc demeuraient sur place, Olivier et les deux opérateurs suisses s'embarquaient à bord des hélicoptères. Armés de pistolets, ils étaient prêts à faire un mauvais parti au cosmonaute et à Mlle Chevrot. Pilotes et radios étaient armés également, qui de pistolets automatiques, qui de pistolets mitrailleurs.

Ce n'était pas la jeune mathématicienne ni son garde du corps, mal armé et apparemment peu combatif, qui pourraient tenir tête à ce détachement.

Les pales des deux hélices fendaient l'air avec des sifflements sinistres. Les deux moteurs vrombissaient. La poussière s'élevait de plus en plus haut, blanchâtre dans la nuit bleue.

Soudain, le premier hélicoptère s'arracha du sol.

Langelot débloqua le verrou du volet protégeant le laser. Les quelques semaines que le snifien avait passées à étudier cet instrument n'avaient pas

été des semaines perdues. Et les bribes d'enseignement recueillies auprès du professeur Steiner lui revenaient aussi à la mémoire.

Langelot braqua le viseur périscopique du laser sur l'axe vertical portant l'hélice horizontale de l'hélicoptère.

Si le professeur Steiner avait dit vrai, le rayon de lumière monochromatique cohérente, qui jaillirait dans un instant de l'instrument, aurait une fréquence de 4 quadrillions d'oscillations par seconde et serait un million de fois plus brillant que le soleil.

À cinquante mètres de distance, pour un bon tireur, étant donné l'agrandissement considérable du viseur, il n'était pas difficile de toucher l'axe du rotor en son milieu.

Langelot pressa le bouton.

Si le professeur Steiner avait raison – et pouvait-il avoir tort ? – l'impulsion déclenchée durerait un millième de seconde, mais l'énergie produite pendant ce temps serait de 1 160 joules…

Le rayon jaillit.

Et, dans le viseur, Langelot put voir distinctement l'axe du rotor, transpercé en son milieu, émettre une sorte de bouillonnement, comme sous l'action d'un chalumeau.

Par fusion, le rayon du professeur Steiner venait de transpercer l'axe, qui tourna encore une fraction de seconde, puis se plia en deux et se coucha sur le côté.

L'hélicoptère retomba sur le sol, ses immenses pales se brisant contre les pierres.

« Snif, snif ! À l'autre. »

Les impulsions du terrible laser à diode étaient espacées de 34 secondes, c'était là son principal défaut. Il fallait donc attendre une demi-minute avant de porter le second coup. Langelot regretta que, au sol, les hélicoptères ne se fussent pas trouvés dans le champ d'action du laser : sinon il aurait eu tout le temps de les saboter avant l'envol.

Dans le camp du B.I.D.I., régnait la confusion. L'hélicoptère n'était tombé que de trois mètres de haut, si bien qu'il n'y avait pas de blessés parmi les occupants. Les contusions reçues ne les avaient pas empêchés de sauter à bas de l'appareil. Maintenant, ils grimpaient dessus pour examiner l'axe plié.

Le second hélicoptère venait de s'arracher à son tour. Ses occupants faisaient de grands signes à leurs camarades restés à terre et brandissaient leurs armes. Nikky et son compagnon paieraient aussi pour l'hélicoptère inexplicablement accidenté !

Seulement il arriva au deuxième engin la même mésaventure qu'au premier. Parvenu à la même hauteur, il retomba sur le sol, perdant les pales de son rotor.

Alors, la confusion fut à son comble. Stupéfaction, déception, fureur. Les bidiens s'accusaient les uns les autres. Les pilotes des hélicoptères en voulaient aux savants et aux opérateurs qu'ils soupçonnaient de sabotage. Les opérateurs et les savants s'en prenaient aux pilotes qu'ils suspectaient de trahison.

Un cri domina le tumulte :

« Nous sommes prisonniers ! »

En effet, les bidiens étaient prisonniers du désert. Il leur était aussi impossible de quitter le Sahara que s'ils avaient été enfermés derrière de hautes murailles.

« Non ! cria tonton Olivier. Nous avons encore le porte-char ! »

En effet, le porte-char venait de faire son apparition.

Il était devenu la seule chance de salut des bidiens qui, encore en proie à la panique, coururent à sa rencontre avec des gestes d'espoir. Le conducteur du porte-char ouvrit de grands yeux. Jamais encore il n'avait été accueilli avec un tel enthousiasme.

Rattraper le car à bord du porte-char serait, évidemment, impossible. Du moins les bidiens ne se verraient-ils pas retenus, comme au piège, au milieu du désert.

« On emmène le satellite ? demanda l'un des spécialistes.

— Penses-tu, mon gros ! répliqua le tonton. Si on arrive à se tailler tout seuls, on aura déjà de la chance. »

Cette chance, les bidiens auraient eu tort de compter dessus.

Le porte-char ne s'était pas plus tôt arrêté, qu'une flamme immense jaillissait de son flanc !

Le chauffeur eut à peine le temps de sauter à terre. La cabine de l'engin brûlait déjà, torche gigantesque dressée au milieu de la nuit saharienne.

Langelot venait de focaliser son rayon sur le réservoir à carburant.

19

Cependant une activité intense régnait sur les ondes. Au fur et à mesure qu'arrivaient les informations envoyées par Langelot, elles étaient enregistrées, codées et envoyées à Paris.

À Paris, on ne dormait pas dans les ministères. Des messages partaient en direction de l'Algérie et du Maroc. Le ministre de l'Intérieur, homme d'avant-garde s'il en fut, se faisait tenir au courant de la situation, minute par minute.

Décodés, puis codés à nouveau, les renseignements émanant de Langelot étaient envoyés à Rabat.

À Rabat non plus, on ne dormait pas.

L'initiative des tribus du Sud avait été jugée regrettable dès le matin. Mais lorsqu'il devint évident que les informations historiques de Benlamache étaient truquées, en haut lieu on n'hésita plus.

L'ordre fut donné au colonel El Hadj de suspendre immédiatement toute progression vers l'Algérie.

En même temps, des policiers marocains encerclaient la demeure de Si Ali Mansour Benlamache, l'administrateur, qui était arrêté sur-le-champ, sous l'inculpation de complicité dans une affaire d'espionnage industriel, et

d’abus de pouvoir.

Benlamache l’historien, domicilié à Paris, recevait simultanément la visite de la D.S.T., qui avait pour mission de le garder à vue.

En vain les Algériens du capitaine Mokrane, postés derrière les créneaux et les sacs de sable du poste de R’mel, attendirent-ils toute la nuit l’assaut marocain. L’assaut ne fut pas donné. Et lorsque le soleil se leva, ils le virent reflété par les vitres des camions et les armes du régiment d’El Hadj, qui, en bon ordre, se préparait à regagner sa base de Bou Denib.

À Bou Denib, cependant, on n’avait jamais vu autant de policiers. Il y en avait de marocains et de français ; il y en avait aussi d’internationaux, membres de l’Interpol, et il en arrivait à chaque instant par avion.

En effet, lorsque le car de télécommunication était arrivé à l’entrée de la bourgade, un barrage de police lui avait coupé le chemin.

Aussitôt Mme Schasch avait sauté à terre pour tenter de s’enfuir. Mais ses talons, ses fameux talons, l’avaient trahie une fois de plus. Elle était tombée dans les bras d’un énorme policier marocain, promu aux fonctions de porteur, exercées précédemment par M. Huc.

Dès son premier interrogatoire, la virulente petite vieille dame livra toute l’organisation qu’elle dirigeait, faisant étalage de la puissance dont elle avait disposé. Des dizaines de personnes considérées comme respectables furent compromises dans le scandale du B.I.D.I., entre autres Mme Martinet, directrice du personnel de la S.F.E.C.G.A.M.Q., qui avait renseigné secrètement Mme Schasch sur les dossiers qui lui passaient entre les mains.

L’opérateur suisse, lui, s’était rendu sans résistance. Mlle Chevrot et le « cosmonaute » s’étaient remis entre les mains de la police en demandant simplement qu’un message fût expédié à Paris pour annoncer qu’ils étaient sains et saufs.

Le colonel El Hadj ne perdit pas son temps non plus. Sur le chemin du retour, accompagné par le commissaire Didier, il prit la peine de s’arrêter pour recueillir l’état-major du B.I.D.I. Certains de ses membres avaient tenté de fuir à pied ; ils furent repris sans difficulté. La majorité, résignée à son sort, était restée autour du satellite, parmi les débris des hélicoptères et du porte-char.

Lorsque, par le périscope, Langelot vit arriver le capitaine Mostefaï et ses

hommes, il ouvrit la porte de sa capsule et sauta dehors.

Le soleil venait de s'élever au-dessus de l'horizon. Il faisait frais. Les bidiens, qui avaient passé la nuit serrés les uns contre les autres pour échanger un peu de chaleur, grelottaient encore.

« Ma parole, c'est Lissou ! s'écria tonton Olivier, en apercevant Langelot. Eh bien, mon gros, je n'y comprends plus rien ! Je te croyais parti avec le car et la mathématicienne.

— Erreur, tonton Olivier. Pourquoi voulez-vous que je parte avec le car ? Le système de climatisation du vaisseau est nettement supérieur. Le jour, il y fait frais, et tiède la nuit.

— Explique-moi au moins comment tu as fait pour entrer là-dedans.

— Je vous mentirais, tonton, en vous disant que c'était prévu depuis le commencement. Et pourtant il y a de ça… Ça vous intéressera peut-être de savoir mon vrai nom ? Langelot, agent du S.N.I.F. »

Le tonton poussa un long sifflement et tendit les mains au capitaine Mostefaï qui lui passait les menottes.

Le commissaire Didier approchait.

« Mon cher Langelot, dit-il, en soufflant très fort, nous sommes destinés à nous retrouver chaque fois dans des circonstances dramatiques !

— Monsieur le commissaire, vous arrivez toujours à point pour me libérer. Dites-moi, il n'y aurait pas moyen de demander un petit café à nos amis marocains ? Figurez-vous que je n'ai pas dîné hier soir. »

Aussitôt le capitaine Mostefaï déboucha sa gourde et la tendit à Langelot.

« Faut reconnaître, dit alors le tonton, que ça présentait quelquefois des inconvénients de travailler pour Mme Schasch. On ne dînait pas toujours quand on en avait envie. C'est Jouchin qui sera content de la savoir arrêtée ! Il en avait une peur bleue. Il s'en tirera avec un an de prison et il deviendra un autre homme. À propos, mon très gros, ajouta-t-il en se tournant vers le commissaire, on mange à l'heure dans les prisons ? »

Le commissaire Didier le toisa, souffla puissamment, chercha une repartie et n'en trouva pas.

« Embarquez ! » commanda le capitaine Mostefaï.

À Paris, la nuit n'avait pas été sans événements non plus.

Un commando du S.N.I.F. avec voitures radio, projecteurs à infrarouge, grenades offensives et pistolets mitrailleurs, avait investi le siège du B.I.D.I. à Bièvres.

Quatre énormes camions stationnaient devant la porte au moment où le S.N.I.F. arriva. Tout le matériel bidien avait été chargé.

« Alors, mon capitaine, on leur envoie quelques pruneaux ? demanda à son chef l'adjoint du capitaine Montferrand. Ça nous dérouillerait un peu.

— Du calme, Charles, répondit Montferrand. Allez donc plutôt jusqu'à ce café qui est encore éclairé, demandez à téléphoner et annoncez à la personne que vous aurez au bout du fil que Mme Schasch vient d'être arrêtée à Bou Denib.

— Le téléphone, le téléphone…, grogna Charles. On n'a pas idée d'attaquer des postes retranchés au téléphone ! Un lance-roquettes, voilà ce qu'il nous faut. »

Il obéit pourtant.

Un quart d'heure plus tard, le maître d'hôtel asiatique, M. Jouchin, cybernéticien, et d'autres membres subalternes du B.I.D.I. sortaient de la villa, les mains en l'air.

20

Ainsi donc, la fameuse entrevue du ministre de l'Intérieur avec son supérieur hiérarchique – entrevue que le ministre redoutait à juste titre – n'eut pas lieu. Le supérieur se contenta d'apprendre avec satisfaction que le différend algéro-marocain n'entraînait aucune suite, que le vaisseau cosmique expérimental et le laser à diode avaient été retrouvés, et qu'une des principales organisations d'espionnage industriel avait été décapitée.

En revanche, le ministre, qui était, comme chacun commençait à le savoir, un homme d'avant-garde, tint à réunir les principaux héros de l'aventure.

C'est ainsi que huit jours après leur victoire commune, le commissaire Didier, le « cosmonaute soviétique » et le sous-lieutenant Langelot entrèrent dans le fameux bureau lambrissé de la place Beauvau, à la suite de Mlle Chevrot.

« Bonjour, bonjour, dit le ministre avec un sourire engageant. Ah ! voici la charmante mathématicienne dont on m'a tant parlé ! Mademoiselle, je vous félicite de tout cœur. Avoir une cervelle mathématique aussi brillante que la vôtre sous une coiffure aussi ravissante, c'est vraiment un record !

« Et voilà donc ce cher commissaire Didier ? Je suis content de vous accueillir, commissaire. Vous voyez bien que vous aviez tort de douter de vous, et que l'ingénieux stratagème que nous avions imaginé ne pouvait que réussir. Quand je pense à cette communication téléphonique que nous avons eue !… Vous en faisiez, une tête, si j'ose dire ! Et pourtant voyez le résultat : non seulement nous avons dépisté un centre d'écoute clandestin, ce qui était notre objectif numéro 1, mais nous avons encore ramassé tout le Bureau international de documentation industrielle à la petite cuiller ! Un peu plus de confiance en soi, que diable, et tout ira bien. Je pense que vos supérieurs pourraient vous proposer pour le grade de commissaire principal ; si cette proposition était faite, je vous promets de l'examiner favorablement.

« Et maintenant, lequel de ces deux jeunes gens s'appelle Jean-Jacques Lissou ?

— Moi ! » répondirent le cosmonaute et Langelot d'une seule voix, en faisant un pas en avant.

Le ministre parut surpris.

« C'est-à-dire, expliqua Langelot, que mon nom de guerre était Jean-Jacques Lissou, au cours de cette mission. En réalité, je suis Langelot, du S.N.I.F.

— Et moi, dit le cosmonaute, mon nom de guerre, au cours de cette mission, était Ivan Popov. En réalité, je suis Jean-Jacques Lissou, de la D.S.T.

— Oui, oui, bien sûr, c'est parfaitement clair, dit le ministre. Tout de même, vous pourriez peut-être m'expliquer un peu plus nettement de quoi il retourne. »

Le vrai Jean-Jacques Lissou rougit beaucoup. Mais on lui avait enseigné – un peu durement parfois – la franchise.

« Monsieur le ministre, dit-il, j'ai fait autrefois de grosses sottises, et j'ai promis de me racheter. J'ai d'abord exercé divers emplois en Afrique noire, et puis le correspondant local de la D.S.T. m'a proposé de travailler pour lui. Ensuite, j'ai été envoyé dans le Nord et j'ai fait une ou deux missions à Colomb-Béchar. C'est alors que le commissaire Didier m'a demandé si je voulais tenir le rôle du cosmonaute. J'ai accepté.

— Et moi, expliqua Langelot, je vivais sous le nom de Jean-Jacques.

C’est sous ce nom que j’ai été engagé par le B.I.D.I.

— En somme, demanda le ministre, il s’agit d’une simple coïncidence ?

— Oui, monsieur le ministre…, si les coïncidences sont jamais simples.

— De toute façon, vous avez eu beaucoup de mérite tous les deux. Le chef de la D.S.T. me proposera sans doute une récompense pour M. Lissou. Quant au sous-lieutenant Langelot, il n’est pas de ma juridiction. Le chef du S.N.I.F., et éventuellement mon confrère de la Défense, régleront leurs petites affaires avec lui. Quoi qu’il en soit, messieurs, je suis fier de vous serrer la main. La coopération entre les divers services de protection de la nation ne peut être que féconde : vous en avez fourni une preuve de plus. »

Langelot se permit un petit sourire. Le ministre fronça le sourcil.

« Que trouvez-vous de drôle dans mes paroles, lieutenant ?

— Je pensais seulement, monsieur le ministre, que cette fameuse collaboration n’était, elle aussi, qu’une simple coïncidence…

— D’autant plus féconde qu’elle est spontanée, dit le grand chef. Mademoiselle, messieurs, je vous remercie. »

Comme par hasard, avenue Marigny, Nikky et Langelot se trouvèrent ensemble. Et seuls.

« Maintenant, dit Langelot, il va falloir que je téléphone.

— Pour quoi faire ?

— Pour m’excuser auprès de la secrétaire de M. Steiner que je devais emmener au cinéma. »

Il y eut une pause presque imperceptible.

« Et pour l’inviter de nouveau, je suppose ? demanda Nikky.

— Si ça ne vous fait rien, répondit Langelot, je préférerais vous inviter vous. »

FIN

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge.
Usine de La Flèche, le 16-04-1979. 1767-5

Dépôt légal n°8379, 2e trimestre 1979.
20 – 01 – 2620 – 07
ISBN : 2 – 01 – 001220 – 8

Loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Dépôt : mai 1966.

---

[1] Voir *Langelot et les Espi*ons, dans la même collection.
[2] Voir *Langelot et les Espions*.
[3] Voir *Langelot et les Espions*.